This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600082313N

W. Harvey del. E.I. Roberts sculp.

"LE PARIA FIT UN SIGNE À SA FEMME, QUI, LES YEUX BAISSÉS ET SANS PARLER, PRÉSENTA AU DOCTEUR UNE CORBEILLE DE FLEURS ET DE FRUITS." Page 88

LONDRES.
Low, Lambs Conduit Str. Treuttel, Würtz Treuttel, Fils & Richter, Soho Square.
1824.

.A CHAUMIÈRE INDIENNE,

&c.

LA

CHAUMIERE INDIENNE,

LE

CAFÉ DE SURATE, &c.;

PAR

JACQUES-HENRI

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

NOUVELLE ÉDITION :

Suivie de notes, et précédée d'une Notice,

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

LONDRES :

S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET,

TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER, SOHO SQUARE

1824.

375. o. 237.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

L'AUTEUR de *Paul et Virginie* naquit au Hâvre le 19 Janvier 1737. Son père, Nicolas de Saint-Pierre, comptait au nombre de ses aïeux Eustache de St. Pierre, maire de Calais, dont l'action héroïque a immortalisé la mémoire. Il eut une fille et trois fils, dont notre auteur, JACQUES-HENRI BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, était l'aîné. Dès sa plus tendre jeunesse il montra une imagination brillante, qui environna d'illusions toutes les époques de sa vie, et fit de lui un véritable enthousiaste, même dans son enfance.

Un jour il assistait à la toilette de sa mère, en se réjouissant de l'accompagner à la promenade ; tout-à-coup il fut accusé d'une faute assez grave par une

bonne fille, nommée Marie Talbot, dont, malgré cette aventure, il conserva toujours le plus touchant souvenir. Encouragé par son innocence, il se défendit d'abord avec assez de tranquillité ; mais comme toutes les apparences étaient contre lui, et qu'on refusait de croire à sa justification, il finit par s'emporter jusqu'à donner un dementi à sa bonne. Madame de Saint-Pierre crut devoir le punir en le privant de la promenade, et en l'enfermant seul dans une chambre. Trompé dans l'attente d'un plaisir, condamné pour une faute dont il n'était pas coupable, tout son être se révolta contre l'injustice de sa mère. Dans cette extrémité il se mit à prier avec une confiance si ardente, qu'il lui semblait à tout moment que le Ciel allait faire éclater son innocence par quelque grand miracle. Cependant l'heure de la promenade s'écoulait, et le miracle ne s'opérait pas. Alors le désespoir s'empare du pauvre prisonnier ; il murmure contre la Providence, il accuse sa justice, et bientôt, dans sa sagesse profonde, il décide qu'il n'y a pas de Dieu. Assis auprès de cette porte que ses prières n'avaient pu faire tomber, il s'abîmait dans cette pensée avec une incroyable amertume, lorsque le soleil perçant les nuages qui depuis le matin attristaient l'atmosphère, un de ses rayons vint frapper la croisée que le petit incrédule contemplait avec tant de tristesse. A la vue de cette clarté si vive et si pure, il

sentit tout son corps frissonner, et s'élançant vers la fenêtre par un mouvement involontaire, il s'écria avec l'accent de l'enthousiasme : Oh ! il y a un Dieu ! puis il tomba à genoux et fondit en larmes. Cette anecdote dévoile l'âme entière de Bernardin de Saint-Pierre : ce qu'il fut dans son enfance, il le fut toute sa vie.

Dès l'âge de huit ans on lui fit cultiver un petit jardin où chaque jour il allait chercher à deviner comment une grosse tige, des bouquets de fleurs, des fruits, un arbre même pouvaient sortir d'une graine frêle et aride. Les animaux surtout excitaient tellement son attention, qu'il admira toujours plus le vol d'un insecte que le plus beau des édifices. Ayant accompagné son père dans un petit voyage à Rouen, celui-ci s'arrêta devant les flèches de la Cathédrale dont il ne pouvait se lasser d'admirer la hauteur et la légèreté ; le jeune Henri levait aussi les yeux vers la cime des tours, mais c'était pour admirer le vol des hirondelles qui y faisaient leurs nids. Son père, qui le voyait dans une espèce d'extase, l'attribuant à la majesté du monument, lui dit : Eh bien, Henri ! que penses-tu de cela ? L'enfant toujours préoccupé de la contemplation des hirondelles, s'écria : Bon Dieu ! qu'elles volent haut !

Ses lectures contribuèrent beaucoup à exalter son

imagination déjà trop ardente. Dans le cabinet de son père se trouvait un in-folio, la vie des Saints, renfermant toutes les visions des ermites du désert. Ravi des miracles qu'il y voyait, et persuadé que la Providence vient au secours de tous ceux qui l'invoquent, il résolut de s'abandonner à Dieu à la première occasion qu'il aurait à se plaindre des hommes. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, il avait alors neuf ans, un maître d'école chez lequel on l'envoyait étudier les élemens de la langue latine, l'ayant menacé de le fouetter le lendemain s'il ne récitait pas couramment sa leçon, notre jeune enthousiaste prit à l'instant même la résolution de dire adieu au monde, et d'aller vivre en ermite au fond d'un bois. Le matin du jour fatal il se leva tranquillement, mit en réserve une partie de son déjeûner, et, au lieu de se rendre à l'école, il se glissa par des rues détournées, et sortit de la ville. Il marcha environ un quart de lieue dans un joli sentier, jusques à l'entrée d'un bouquet de bois d'où s'échappait un petit ruisseau. Ce lieu lui parut un désert, il le crut inaccessible aux hommes et propre à remplir ses projets. Résolu de s'y faire ermite, il y passa toute la journée dans la plus douce oisiveté, s'amusant à ramasser des fleurs et à entendre chanter les oiseaux. Cependant l'appétit se faisant sentir vers le milieu du jour, il cueillit des mûres de

haies, et arracha, avec ses petites mains, des racines dont il fit un repas délicieux. Ensuite il se mit en prière, attendant quelque miracle de la Providence ; et se rappelant tous les saints ermites qui, dans la même position, avaient reçu les secours du Ciel, il lui semblait toujours qu'un ange allait apparaître, et le conduire dans une grotte sauvage ou dans un jardin de délices. Cette agréable attente l'occupa le reste du jour. Cependant le soleil était sur son déclin, et le petit solitaire se préparait à passer la nuit sur l'herbe au pied d'un arbre, lorsqu'à l'entrée de la plaine il aperçut la bonne Marie Talbot qui l'appelait à grands cris. Son premier mouvement fut de fuir dans la forêt ; mais la vue de cette pauvre fille, qui tant de fois avait essuyé ses larmes, et qui en versait en le retrouvant, l'arrêta tout court ; il s'élança vers elle, et se mit aussi à pleurer.

De retour dans sa famille, son père et sa mère lui firent raconter comment il avait vécu, ensuite ils lui demandèrent ce qu'il aurait fait dans le cas où il n'eût plus rien trouvé dans les champs. Il ne manqua pas de leur dire qu'il était sûr que Dieu l'y aurait nourri en lui envoyant un corbeau chargé de son dîner, comme cela était arrivé à St. Paul l'ermite. On rit beaucoup de la simplicité de cette réponse, disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, et cependant la Providence a fait depuis de plus grands miracles en ma faveur, lorsqu'elle me protégea au

milieu des nations étrangères où je m'étais jeté seul, sans argent, et sans recommandation.

Cette petite aventure, en faisant connaître son caractère, donna de l'inquiétude à sa famille, et on crut nécessaire de l'éloigner de la maison paternelle. Arrivé à Caen chez un curé qui avait un grand nombre d'élèves, les jeux de cet âge et l'exemple de ses camarades firent bientôt du petit hermite le plus espiègle des écoliers. Parmi les tours dont il gardait le souvenir, il en est un que nous rapporterons ici, parce qu'il prenait toujours un nouveau plaisir à le raconter.

Il y avait dans un des angles d'une cour interdite aux élèves, près de la porte de sortie, un superbe figuier dont tous les matins le jeune observateur admirait de sa fenêtre les branches couvertes des fruits les plus appétissans. De l'admiration il passa à la convoitise, et il ne songea plus qu'au moyen de s'approprier ce fruit défendu. La chose n'était pas facile : deux chiens et une grosse fille, nommée Janneton, paraissaient avoir été commis à sa garde. Cependant, à force d'y songer, il crut avoir trouvé le moyen d'échapper à leur vigilance : c'était un samedi soir ; il fallait attendre le dimanche. Le lendemain, après le diner, on se rassemble pour aller à vêpres, les rangs se forment, on traverse la cour à la hâte pour gagner la porte de sortie ; aussitôt le petit ma-

raudeur s'esquive, et disparaît derrière le figuier. La troupe se met en marche, il entend le bruit de la serrure et des verrous, et le voilà pris comme le cerf de la fable. Mais n'importe ! sa prévoyance a pourvu à tout. Déjà l'arbre est escaladé, il en courbe les branches, il en touche les fruits, lorsque les aboiemens du chien attirent dans la cour la terrible Janneton. Son regard inquiet et vigilant se promène autour d'elle. L'espiègle tire aussitôt un cordon qu'il avait eu soin d'attacher à la sonnette du réfectoire. Janneton rentre dans la maison, n'y voit personne, et croit s'être trompée, un second cordon, attaché à la sonnette de la rue, fait aussitôt son office ; Janneton accourt tout, effarée, ouvre la porte, et s'étonne de n'y voir personne. De nouveau rappelée par la sonnette du réfectoire, elle perd la tête, va d'un côté, revient de l'autre ; nouvelle stupeur, elle s'imagine que le diable au moins s'est emparé du presbytère. Pendant qu'elle remplit la maison de ses cris, notre espiègle ne fait qu'un saut de l'arbre vers la rue, il emporte ses figues, et se glisse dans une allée, où il attend joyeusement le retour de ses camarades, en savourant le prix de sa victoire.

Cependant une école n'était guère du goût de Bernardin de Saint-Pierre. Né avec un cœur profondément sensible, il regrettait sa mère, sa sœur, et ses désirs le ramenaient toujours au seiu de sa fa-

mille. Sa marraine, Mlle. de Bayard, femme belle et noble, et qui comptait parmi ses aïeux le héros dont elle portait le nom, obtint facilement son retour dans sa famille. Il y rentra, après dix mois d'absence, avec des démonstrations de joie qu'il serait difficile d'exprimer.

A son retour dans la maison paternelle, il reprit avec délices ses premières occupations. Il recueillait des insectes, élevait des oiseaux, cultivait son jardin, et relisait sans cesse la vie des Saints. C'est à-peu-près vers cette époque que Robinson lui tomba entre les mains, et cette lecture fit sur lui une telle impression, qu'on en retrouve les traces dans presque tous ses ouvrages.

Vers le même temps, un de ses oncles, capitain de vaisseau, vint annoncer son départ pour la Martinique. Cette nouvelle enflamme l'imagination du jeune homme, qui ne rêvait déjà que voyages, républiques, et civilisation. Son oncle se charge d'obtenir le consentement de son père, et le jeune législateur monte sur le vaisseau, bien résolu de se faire roi de la première île déserte qu'il va rencontrer. Le mal de mer, les dures occupations auxquelles il était condammé, les brusqueries de son oncle, mirent bientôt les regrets à la place de l'espérance, et ne tardèrent pas à dissiper ses illusions. La mer était toujours calme, on n'avait pas même l'espoir d'une tempête,

et les îles désertes ne paraissaient pas très communes dans ces parages. Enfin il vit les rives de l'Amérique et revint en France, sans rapporter d'autres souvenirs que ceux de la tristesse de ses deux traversées.

Son père, dégoûté de tant d'essais infructueux, ne songeait plus à lui faire continuer ses études, mais sa marraine, qu'il perdit peu de temps après, parvint à le faire rentrer en grâce. On l'envoya cette fois chez les Jésuites où il ne tarda pas à obtenir de brillans succès. Peu de temps après il alla au collège de Rouen, où il fit sa philosophie, et obtint le premier prix de mathémathiques.

Il s'y prit d'amitié pour un de ses camarades plus âgé que lui, et dont le caractère formait un parfait contraste avec le sien. M. de Chabrillant qui avait un nom, de la fortune et des talens, méprisait la gloire, l'argent et les hommes. Bernardin de Saint-Pierre, au contraire, quoique sans fortune, sans titres, sans protecteurs, livrait son âme à tous les genres d'ambition. Il voulait courir les mers, fonder des républiques, réformer les peuples corrompus, et civiliser les nations barbares. Souvent, dit M. Aimé-Martin, les deux amis se livraient à des discussions véhémentes sur leurs différentes inclinations : M. de Chabrillant faisait de beaux discours de morale, dans le genre de Plutarque ; Bernardin

de Saint-Pierre y répondait par des fictions séduisantes dans le genre de Platon; et cette différence de caractère qui paraissait devoir mettre obstacle à leur amitié, semblait tous les jours la rendre plus intime. Malheureusement elle ne fut pas de longue durée. Chabrillant mourut à la fleur de l'âge; mais près d'expirer il ne songeait qu'aux douleurs de son ami; et lorsqu'à sa dernière heure il tourna vers lui ses regards, il lui dit d'une voix mourante: "*Henri, ne pleure pas, ce n'est pas pour toujours.*"

Peu temps après, Bernardin de St.-Pierre quitta le collège, et prit du service dans le génie militaire. Parti de Paris vers l'année 1761, il se rendit à Malte; mais ayant omis d'emporter sa commission de lieutenant et son brevet d'ingénieur-géographe, il y éprouva toutes sortes d'injures, et revint en France, sans pouvoir y trouver le bonheur. Il n'avait plus d'amis, plus d'argent, plus de mère; il était, pour ainsi dire, seul au monde.

Dans cet état d'abandon, ses projets de législation se réveillèrent avec tant de force qu'il ne songea plus qu'à aller réaliser, au fond de la Russie, les brillantes chimères de sa jeunesse.

Ayant tout préparé, il dit adieu à ses amis, et partit pour la Hollande. Arrivé à la Haye, et s'y trouvant presque dénué de tout, le hasard fit prononcer devant lui le nom de M. Mustel, journaliste français

retiré à Amsterdam, et qui y jouissait d'une grande considération. M. de Saint-Pierre avait eu pour régent un ecclésiastique du même nom : ce souvenir l'encourage, et il écrit à M. Mustel, qui lui répond aussitôt que ce régent est son propre frère, et qu'il se croira heureux d'être utile à un de ses disciples. M. Mustel eut bientôt apprécié les talens de son nouvel ami non moins que ses nobles sentimens, et pénétré d'intérêt pour lui, il lui offrit la main de sa belle-sœur, avec la place de rédacteur de la Gazette, qui valait mille écus. C'était une belle occasion d'être heureux, mais M. de Saint-Pierre qui avait toujours en tête ses projets d'ambition, de réforme et de civilisation, ne put se décider à accepter cette offre. Nous le verrons souvent repousser la fortune, qui se présentait à lui sous une forme simple et riante. C'était un des traits de son caractère, ajoute son biographe, de vouloir parvenir en suivant sa fantaisie, et non en se livrant à la fantaisie des autres.

Il partit donc d'Amsterdam pour Lubeck, d'où il devait se rendre à Pétersbourg. L'élévation de Catherine au trône impérial vint ajouter à ses espérances. Au moment du départ, le chevalier de Chazet recommanda vivement M. de Saint-Pierre à son beau-père, M. Torelli, premier peintre de l'empire, qui se rendait à la cour pour faire le

tableau du couronnement. Arrivé à la ville de Pierre-le-Grand, dont la vue frappe notre jeune voyageur d'étonnement, il voit une députation de l'Académie qui s'avance pour complimenter le peintre Torelli ; celui-ci reçoit les complimens, monte en carosse, et de la portière fait une légère inclination à son protégé, qui reste stupéfait sur le rivage.

Abandonné ainsi du seul individu qu'il connaissait dans cette immense capitale, et de qui seul il attendait une introduction à la cour, il aperçut en un instant toute l'horreur de sa situation. Dans la multitude qui l'entourait et qui se renouvelait sans cesse, il ne se trouvait pas un seul être qui ne fût aimé, connu, attendu. Lui seul, dans cette grande ville, et au milieu d'une immense population, était sans asile, sans ami. Situation vraiment horrible ! qu'il faut avoir éprouvée pour pouvoir l'apprécier, et qu'a si bien dépeinte un poète anglais dont le génie eût fait honneur à sa patrie, s'il l'eût employé à faire son bonheur :—

" To sit on rocks, to muse o'er flood and fell,
" To slowly trace the forest's shady scene,
" Where things that own not man's dominion dwell,
" And mortal foot hath ne'er or rarely been ;
" To climb the trackless mountain all unseen,
" With the wild flock that never needs a fold ;
" Alone o'er steeps and foaming falls to lean ;
" This is not solitude : 'tis but to hold
"Converse with Nature's charms, and view her stores unroll'd."

"But midst the crowd, the hum, the shock of men,
"To hear, to see, to feel and to possess,
"And roam along, the world's tir'd denizen,
"With none who bless us, none whom we can bless;
"Minions of splendour shrinking from distress!
"None that, with kindred consciousness endued,
"If we were not, would seem to smile the less
"Of all that flatter'd, followed, sought, and sued;
"This is to be alone; this, *this* is solitude!"

(*Childe Harold, Canto II.*)

M. de Saint-Pierre se trouvait depuis quelque temps dans cette situation, lorsque le hasard lui fit connaître le maréchal de Munich, gouverneur de St. Pétersbourg, qui s'offrit, après avoir fait preuve de ses tajens, de le faire passer à la cour. Il le présenta au général sous les auspices duquel il devait y paraître, et peu de temps après ils prirent le chemin de Moscou. Après les fatigues et les désagrémens d'un voyage pénible, et qu'augmentèrent les mauvais traitemens du général, ils arrivèrent dans cette ville, où notre fondateur d'empires entra avec un écu dans sa poche. Parmi ses compagnons de voyage, un seul s'était intéressé à son sort. C'était un officier nommé Barasdine, jeune et poussant la franchise jusqu'à la rudesse. Souvent il avait reproché au général russe son indifférence pour le jeune Français, mais ces reproches n'avaient fait qu'irriter un homme, qui ne voyait rien au monde que son propre mérite. Arrivé

à Moscou, le général fait arrêter ses voitures devant une auberge, et annonce froidement qu'il est temps de chercher un gîte. Il était nuit, et cette nouvelle répandit le trouble parmi les voyageurs. Bernardin de Saint-Pierre entra dans l'auberge sans argent, et sans savoir comment il en sortirait le lendemain. Le jour commençait à peine à paraître, lorsque Barasdine entra dans la chambre où dormait notre malheureux voyageur. Il fit apporter à déjeûner, et pendant qu'ils y faisaient honneur, il voulut voir des lettres de recommandation de son ami. Dans le nombre en était une adressée au général du Bosquet. Barasdine s'en saisit avec avidité, et ils se rendirent de suite chez le général. Celui-ci, qui était Français, se livra sans réserve au plaisir de voir un compatriote, de l'entendre parler de la patrie ; et la conversation de notre voyageur l'intéressa au point qu'il ne s'en sépara qu'après lui avoir promis une sous-lieutenance dans le corps du génie. Cinq jours après il reçut son brevet, et un ami lui ayant prêté l'argent nécessaire à son équipement, tout alla au gré de ses désirs.

Barasdine fut si charmé de la tournure de son ami dans son nouveau costume, qu'il voulut aussitôt le présenter à son oncle, M. de Villebois, grand-maître de l'artillerie. Celui-ci apprécia bientôt le mérite de M. de Saint-Pierre, et dès sa troisième visite il l'admit dans sa familiarité, le pria d'accepter sa table, et,

suivant la courtoisie des seigneurs russes, ne l'appela plus que son *cousin*. A cette époque, l'impératrice Catherine était le sujet de toutes les conversations. Tout ce qu'on disait de cette femme extraordinaire, de son génie, de ses projets, enflammait l'imagination de notre jeune législateur qui désirait ardemment la voir et lui faire connaître tous ses projets. M. de Villebois, qui ignorait cependant toutes ses brillantes rêveries, résolut de satisfaire ses désirs, en le présentant à Catherine. Ce fut un soir, en sortant de table, qu'il annonça à M. de Saint-Pierre le bonheur dont il devait jouir le lendemain. Celui-ci court de suite s'enfermer dans sa chambre, recommence vingt fois son mémoire, le lit, le relit, le déclame, et prépare un beau discours sur le bonheur des rois qui font des républiques. Car il ne se propose rien de moins que d'engager Catherine à en fonder une près des rives orientales de la mer Caspienne, entre les Indes et l'empire de Russie. Cette république sera ouverte aux infortunés de toutes les nations; il suffira d'être malheureux et persécuté pour y trouver un asile. La bonne foi, la liberté, la justice seront, avec la loi, les seules puissances régnantes, et les Tartares eux-mêmes s'adouciront pour entrer dans cette grande confédération de l'infortune et de la vertu. Tel était le beau rêve de notre jeune enthousiaste, et c'était pour accomplir de si grands projets, que jeune, sans

moyens, sans protection, sans amis, il avait quitté sa patrie pour se rendre dans un pays étranger où il était inconnu, et dans la capitale duquel il arriva avec un écu dans sa poche.

Mais le jour tant desiré était arrivé. M. de Saint-Pierre court chez M. de Villebois, monte en voiture avec lui, et se voit bientôt dans une galerie magnifique au milieu des plus grands seigneurs de la cour. Ce spectacle le frappe d'étonnement, saisi d'une timidité qu'il ne peut plus combattre, l'idée lui vient de s'enfuir, et peut-être allait-il le faire, lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent avec fracas, et il ne vit plus que l'impératrice. Elle s'arrête pour écouter le grand-maître. Tandis qu'il parle, les yeux de Catherine se fixent sur notre jeune législateur, qui s'avance à un signe de M. de Villebois, et qui, selon l'usage, met un genou en terre pour baiser la main que lui présentait l'impératrice. Après cette cérémonie, elle lui adressa plusieurs questions sur la France ; il fut heureux dans ses réponses, et l'impératrice termina l'entretien en lui disant avec bonté qu'elle le voyait avec plaisir à son service, et qu'elle le priait d'apprendre le russe; puis saluant M. de Villebois, elle jeta sur son protégé le regard le plus gracieux, et continua de marcher avec les seigneurs qui l'environnaient. Mais la rapidité de cette scène avait déconcerté les projets de M. de Saint-Pierre ; son discours

était resté sur le bord de ses lèvres, et son mémoire dans sa poche.

Cependant il se hâta de se rendre le lendemain chez le premier favori de l'impératrice, qui lui fit l'accueil le plus gracieux. Mais lorsque, pendant le déjeûner, il lui présenta le fameux projet qui lui tenait tant à cœur, le ministre le parcourut avec indifférence, puis il le jeta négligemment sur la table, en disant que de pareilles idées étaient contraires aux lois de l'empire et à l'intérêt des grands. Bernardin de Saint-Pierre se retira alors, le cœur navré de douleur en voyant s'évanouir ainsi et sa république et tous ses beaux projets.

Peu de temps après l'impératrice partit pour Pétersbourg, et M. de Villebois, en la suivant, laissa le soin de ses voitures à Barasdine et à son ami, qui vinrent bientôt le rejoindre. Le grand-maître, en revoyant Bernardin de Saint-Pierre, lui promit la place de son premier aide-de-camp, et ne le distingua plus de son propre neveu. Tout lui riait alors, et cependant il était triste, inquiet et rongé de souci; il aurait pu être heureux, mais ce n'était pas le bonheur, c'était la gloire qu'il fallait à son cœur, et il avait vu la sienne disparaître avec toutes ses grandes espérances de législature et de civilisation.

Cependant le général Bosquet vint interrompre le cours de ses réflexions pénibles en lui proposant d'al-

ler en Finlande, pour examiner les positions militaires et y établir un système de défense. La tristesse que dut lui inspirer un voyage de plus de cinq cents lieues sur une terre aride et sombre, fut souvent dissipée par le caractère hospitalier de ses habitans.

A son retour à Pétersbourg tout était changé. On parlait d'une guerre prochaine, de la disgrace de ses bienfaiteurs et du pouvoir illimité d'Orlof, favori de l'impératrice. Ayant vu tous ces pressentimens se réaliser, M. de Saint-Pierre se décida à prendre du service en Pologne, et quitta la Russie après un séjour de quatre ans. Renonçant au prix de tous ses travaux, il en sortit comme il y était entré, avec des espérances et des illusions, et ne sachant point encore que, comme l'a si bien dit son biographe, *celui qui ne cherche que la fortune, ne rencontre jamais le bonheur*.

A peine arrivé à Varsovie, M. de Saint-Pierre court chez le résident de France, et chez les principaux chefs de son parti. Il annonce partout qu'il a quitté son état, ses protecteurs, sa fortune, pour servir les intérêts de la republique. Tout le monde s'empresse de l'accueillir, et une parente du prince de Rudziwil, la princesse Marie M . . . . lui ouvre sa maison. Elle était jeune, jolie, spirituelle, et du moment qu'il la vit, M. de Saint-Pierre éprouva le double ascendant de sa beauté et de son génie. Dès lors naquit dans

son cœur une passion qui remplit d'amertume les plus beaux jours de sa vie, et aux souvenirs de la quelle on doit peut-être les plus belles pages de Paul et Virginie.

Plus d'un an s'était passé depuis que les deux amans s'étaient fait l'aveu mutuel de leur passion, lorsqu'un soir M. de Saint-Pierre trouva la princesse baignée de larmes. C'en est fait, lui dit-elle, il faut nous séparer, ma mère me rappelle auprès d'elle, ma famille entière se soulève contre moi : hélas ! nos beaux jours sont passés !" Puis, voyant l'agitation de M. de Saint-Pierre, elle ajouta avec l'accent de la tendresse ! " Mon ami, vous aiderez mon courage, vous soutiendrez ma faiblesse ; ah ! je n'aurai point en vain compté sur votre vertu ; si vous m'abandonniez où trouverais-je des forces pour supporter mon malheur !" Ces paroles touchantes calmèrent un moment Bernardin de Saint-Pierre, et lorsqu'il eut jeté les yeux sur ces lignes sévères et attendrissantes, où une mère, sur les bords du tombeau, suppliait sa fille d'épargner ses vieux jours, il résolut de sacrifier son bonheur, et de quitter pour toujours la princesse.

Après s'être rendu à Berlin sans y trouver ni le bonheur ni la tranquillité, qu'il cherchait en vain partout, il tourna ses regards vers la patrie, il sentit le besoin de la revoir et de pleurer sur la tombe de son père dont il venait d'apprendre la mort.

Il revit enfin la France avec une émotion plus facile à concevoir qu'à dépeindre, et arriva au Hâvre le 20 Novembre 1766. Au premier aspect il ne reconnut rien ; tout était changé. Il parcourait la ville dans une tendre inquiétude et cherchait en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage ; il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits, effacés par l'âge, lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Il s'approche pour lui adresser la parole, mais à peine a-t-elle entendu sa voix, qu'elle le regarde, et s'écriant avec un accent de surprise et de tendresse, " Monsieur Henri !" elle se précipite aussitôt dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, et croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Après cette scène, dont il retint jusqu'aux moindres détails, et qu'il trouvait toujours un nouveau plaisir à raconter, il s'embarqua pour Honfleur, où il alla voir sa sœur qui s'était retirée dans un couvent.

De retour à Paris, l'hiver s'écoula en démarches inutiles pour obtenir de l'emploi. Enfin M. de Bretueil annonça à Bernardin de Saint-Pierre qu'il venait

de le placer à l'île de France en qualité d'ingénieur, lui faisant part en même temps que sa véritable destination était Madagascar. Cette proposition inattendue qui lui offrait l'espoir de réaliser ses anciens projets de législation et de civilisation, le remplit de joie et de surprise. Les préparatifs étant terminés, le vaisseau mit à la voile, et le maître de l'expédition, qui avait jusqu' alors paru flatter les idées de M. de Saint-Pierre, se voyant maintenant maître de son sort, osa lui dévoiler ses horribles projets. Ce malheureux, qui avait prétendu vouloir civiliser Madagascar, n'avait jamais eu d'autre dessein que de faire le commerce d'esclaves, et on peut s'imaginer quelle fut l'horreur de M. de Saint-Pierre à une telle proposition, et son chagrin de voir s'évanouir encore une fois tous ses beaux rêves de félicité publique, de gloire et de commandement.

Descendu à terre, son premier soin fut de se rendre chez M. de Breuil, ingénieur en chef, et de lui annoncer le dessein où il était de rester à l'île de France. Sa commission étant en règle, on l'accueillit, et dès le lendemain il fut installé en qualité d'ingénieur.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les excursions de M. de Saint-Pierre à l'île de Bourbon et au cap de Bonne-Espérance. On en trouvera les détails

dans la relation de son voyage, ainsi que le récit de son retour dans sa patrie.

Il arriva à Paris au mois de Juin 1771, ne rapportant du pays de la fortune, que des coquillages, des plantes et des oiseaux. Quelque temps après il fit la connaissance de d'Alembert, qui jouait alors un grand rôle parmi les gens de lettres, et qui l'introduisit à la plupart de ceux qu'on honorait alors du nom de *philosophes*, qu'ils ont depuis déshonoré. Séduit par l'admiration générale, M. de Saint-Pierre s'approcha d'abord d'eux avec respect ; mais il revint bientôt de son erreur. Il vit que les actions de ces prétendus sages n'étaient pas moins singulières que leurs principes : ils dénigraient les rois et leur faisaient la cour ; ils vantaient le bonheur des pauvres, et vivaient dans les palais des grands ; ils se plaçaient au-dessous des bêtes par leurs systèmes, et se croyaient au-dessus de Dieu par leur intelligence ! M. de Saint-Pierre s'aperçut bientôt que tant d'inconséquence et si peu de vertu annoncaient la dissolution de la société. Il osa le dire et fut persécuté.

Telles étaient ses dispositions au moment où il publia son Voyage à l'île de France. Cet ouvrage eut du succès, on voulut en connaître l'auteur, et Bernardin de Saint-Pierre se trouva répandu dans les sociétés les plus brillantes. Cependant il n'était pas fait pour la société. Deux affaires qu'il eut, et où il

refusa d'agir en scélerat, le rendirent ridicule aux yeux d'un monde corrompu ; on le méprisa de ce qu'il n'avait voulu être ni assassin ni adultère, et tour-à-tour victime de son ambition, de sa vanité, de ses passions et de sa vertu, il ne trouva de soulagement que dans la solitude.

Il s'y adonna à la contemplation de la nature qu'il étudia en amant ; et bientôt il eut rassemblé les matériaux de ses Etudes de la Nature, ouvrage charmant, où il cherche à consoler les hommes en leur montrant partout la main de la Providence.

Ce ne fut que plus de quatre ans après, en 1788, que parut Paul et Virginie. Ce petit ouvrage était depuis long-temps dans son porte-feuille, et le mauvais succès d'une lecture de société, où se trouvaient Thomas, l'abbé Galiani et Buffon, avait même failli le lui faire jeter au feu avec tous ses papiers. Heureusement un homme de génie, le peintre Vernet, vint ranimer son courage. Ayant entendu la lecture de ce petit roman, il en fut charmé, apprécia toutes ses beautés, prédit son succès, et vit bientôt l'approbation publique surpasser même ses plus grandes espérances.

En 1791, Bernardin de Saint-Pierre donna la Chaumière Indienne, ouvrage moins connu que Paul et Virginie et qui mérite cependant de l'être davantage. On a dit bien du mal de ce petit livre, on a voulu le faire passer pour une satire des académies,

du clergé et de la religion. L'anecdote suivante est peut-être la meilleure réponse qu'on puisse faire à toutes ces accusations. En 1795, au moment de la plus affreuse disette, un jeune homme qui ne trouvait point à vivre dans son pays, vint à Paris pour y chercher un emploi. Perdu dans cette ville immense, où il ne connaissait personne, il tomba dans la plus profonde misère, et avait conçu le projet criminel de terminer ses jours, lorsque le hasard fit tomber la Chaumière Indienne entre ses mains. Il lut ce livre, et en le lisant il se sentit consolé. Etonné de pouvoir encore être heureux, il prit la résolution d'abandonner la ville, et d'aller, à l'exemple du Paria, demander aux champs un peu de nourriture. L'infortuné erra quelques jours aux environs de Paris, vivant de racines, car le pain était d'une si grande rareté que depuis long-temps il n'avait pu s'en procurer. Enfin un jour il entre dans Rambouillet, où il tombe de besoin. On le transporte à l'hospice, et tous les secours lui sont prodigués, mais en vain. Au moment d'expirer, il fait appeler le magistrat, dépose entre ses mains la Chaumière, et, le priant de vouloir bien faire parvenir le livre à son auteur, il dit :— "Cet ouvrage m'a épargné un crime, il m'a donné la force de supporter bien des maux. Je désire que son auteur sache que je lui dois de mourir repentant et consolé."

En 1792, et lorsque l'auteur commençait à recueillir quelques fragmens des HARMONIES DE LA NATURE, Louis XVI le fit nommer intendant du Jardin des Plantes, et du cabinet d'Histoire naturelle où il succéda à M. de Buffon.

Mais au milieu de ses travaux, il éprouvait chaque jour davantage le besoin d'une compagne. Sa fortune avait jusqu' alors été trop mauvaise pour qu'il pût songer à se marier. Cependant Mademoiselle Didot n'avait pu voir l'auteur de tant d'ouvrages qu'elle admirait, sans être profondément touchée. Son amour fut bientôt aperçu et partagé. Les parens de cette charmante personne virent ses dispositions avec joie, et accueillirent la demande de M. de Saint-Pierre. Il épousa Mademoiselle Didot, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était entré dans une famille divisée par la jalousie et l'intérêt; et tous ses efforts pour y rétablir la paix furent inutiles.

Occupé de ses études, Bernardin de Saint-Pierre traversa la révolution en conservant la pureté de son cœur, et n'échappa aux horreurs de la proscription qu'en parvenant pour ainsi dire à se faire oublier.

L'année 1795 fut remarquable par la création de l'Institut. M. de Saint-Pierre fut appelé à la classe de morale avec des hommes dont la plupart professaient des opinions qu'il n'avait cessé de combattre. On s'était ligué contre lui, et lorsque dans une classe

de morale il osa s'élever contre l'athéisme et prononcer le nom de Dieu, la fureur fut à son comble, et on l'accabla d'injures.

La Providence, qui soumettait la vertu de M. de Saint-Pierre à de si tristes épreuves, voulut aussi lui faire connaître de plus vives douleurs. Son épouse chérie, qui deux fois l'avait rendu père, lui fut enlevée à la fleur de son âge, lui laissant pour seule consolation deux enfans, l'un âgé de quatre ans et l'autre de huit mois.

Il revint à Paris où il voulut commencer l'éducation de ses enfans. Mais il sentit bientôt les embarras de cette tâche : âgé de soixante-trois ans, il ne pouvait se livrer à ces soins minutieux qui sont réservés à la tendresse maternelle.

Il chercha une seconde épouse, et Mademoiselle de Pelleporc, captivée par l'admiration que lui inspirait l'auteur de PAUL ET VIRGINIE, devint sa compagne, et, comme il le disait, la mère de ses enfans.

Bernardin de Saint-Pierre avait éprouvé plusieurs pertes, et était loin d'être à son aise, lorsque Joseph Buonaparte lui fit offrir une place auprès de sa personne, qu'il refusa ; il lui envoya néanmoins le brevet d'une pension de six mille francs, avec une lettre pleine des plus touchans témoignages d'affection. M. de Saint-Pierre se croyait déjà riche, lorsqu'il reçut de Buonaparte même une pension de deux mille francs et la croix de la légion d'honneur.

Jusqu'alors ses charges particulières l'avaient forcé de concentrer ses bienfaits autour de lui ; mais dès qu'il se vit à son aise il voulut que tout le monde eût part à son bonheur, et il semblait n'avoir que pour donner. Il était heureux, il faisait des heureux, et rien n'eût été plus doux que son sort, s'il n'avait senti chaque jour diminuer ses forces.

Ses goûts ne varièrent jamais ; à soixante-dix-sept ans comme à dix, la présence du soleil le ravissait. Une belle soirée, un clair de lune, l'aspect des eaux et des bois, étaient ses plus doux spectacles. Il préférait la campagne à la ville, une maison retirée à une maison située au village, et dans cette maison une chambre éloignée du bruit.

Homère, Racine, Virgile et La Fontaine étaient ses poètes ; Plutarque était son philosophe, l'Evangile son livre de morale, et les Voyageurs ses naturalistes.

Après les temps heureux de sa première enfance, dont il n'avait rien oublié, les jours les plus agréables de sa vie furent ceux qui s'écoulèrent depuis son second mariage, auprès de son épouse et de ses enfans.

Vers les derniers temps de sa vieillesse, il disait de la mort " que toutes les terreurs qu'elle nous inspire, viennent de ce que sa pensée n'entre pas assez familièrement dans notre éducation. On nous en

parle toujours comme d'une chose étrangère, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de naturel dans un acte qui s'accomplit sans cesse. Ecoutez l'histoire d'une maladie : je ne crois pas en avoir ouï une seule où la mort ne soit venue par la faute du malade ou du médecin. De manière qu'en nous promettant bien de ne pas faire la même faute, il semble qu'il ne tiendrait qu'à nous d'être immortels."

Frappé successivement de plusieurs attaques d'apoplexie, il sentit, vers la fin de 1813, qu'il allait abandonner la vie, et se fit conduire à la campagne pour y jouir des derniers beaux jours de l'automne.

La dernière fois qu'il se fit porter dans son jardin, il remarqua un rosier du Bengale tout chargé de fleurs, mais dont une partie des feuilles étaient jaunies par le vent. Il le regarda un instant, puis le montrant à sa femme, il lui dit : " Demain les feuilles jaunes n'y seront plus ;" et comme il vit que cette idée lui faisait verser des larmes, il ajouta doucement : " Pourquoi te livrer à d'inutiles regrets ? *Ce qui t'aime en moi vivra toujours*.... Mais toi, chère amie, ne te laisses point abattre ; ta tâche ne finit pas avec moi : je te confie en mourant, ma gloire, mes ouvrages, et le sort de mes enfans."

Quelques heures avant sa mort, en sortant d'une longue faiblesse, comme il vit toute sa famille en pleurs autour de son lit, il leur tendit la main. Sa

voix n'était qu'un souffle et à peine il put leur dire : " Ce n'est qu'une séparation de quelques jours ; ne me la rendez pas si douloureuse ! *Je sens que je quitte la terre et non la vie.*" Et comme s'il eût cédé à la plus tendre conviction, il ajouta : " Que ferait une âme isolée dans le ciel même ?" Ces paroles touchantes furent presque les dernières qu'il prononça ; peu d'heures après il n'était plus !

Ainsi vécut, ainsi mourut BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, dont la vie et la mort offrent aux hommes une grande leçon. Doué d'une imagination forte et d'un caractère vif, il se vit exposé à toutes les vicissitudes de la fortune. Quittant sa patrie dans sa jeunesse, il alla chez l'étranger, où il ne trouva jamais le bonheur parce qu'il n'y cherchait que la gloire. Tourmenté des deux passions les plus à craindre de l'homme, l'amour et l'ambition, il en ressentit tous les maux, fut malheureux dès qu'il cessa d'être sage, et, aveuglé par ses passions, ne vit que des malheurs dans les biens que lui suscita la Providence. De retour dans sa patrie, au moment où le vice et l'anarchie semblaient triompher de tout, il osa élever la voix et defendre la cause de la religion et de la vertu. Il éprouva le sort qu'essuiera toujours l'homme vertueux au milieu des méchans, il fut persécuté. Dégouté de la société, il chercha la tranquillité dans

la solitude, et le bonheur où il peut seul se trouver, au sein de sa famille. Entouré de sa femme et de ses enfans, qu'il chérissait et dont il était chéri, il passa les dernières années de sa vie à se venger des hommes, qui l'avaient maltraité, en cherchant à les rendre heureux par des ouvrages faits pour leur inspirer l'amour de la vertu et une confiance entière dans les voies secrètes de la Providence. Heureux dans ses derniers momens, et jouissant de la plus grande félicité que les dieux accordent aux hommes, il s'endormit tranquillement dans les bras de sa famille, et ferma ses yeux à la lumière de ce monde pour les rouvrir dans un autre plus heureux, et dont il eut le bonheur de ne jamais douter.

Parmi ses nombreux ouvrages, outre les deux petits romans dont nous offrons aujourd'hui une nouvelle édition, on distingue ses ETUDES DE LA NATURE. Cet ouvrage, digne de trouver place dans toutes les bibliothèques, a mérite à son auteur, sous le rapport des idées et du style, le titre de *Platon de la France*, titre qu'on lui accorde d'autant plus volontiers, en réfléchissant à son caractère doux, aimable et vertueux.

La meilleure édition des Œuvres de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, est celle publiée à Paris, en 12 volumes in-8vo. chez *Méquignon-Marvis*, en 1818. Cette édition est précédée d'une Notice fort intéressante, par M. Aimé Martin, et qui nous a fourni les matériaux de celle que nous offrons aujourd'hui au public.

TABLE.

PAGE

La Chaumière Indienne 1
Le Café de Surate 95
Voyage en Silésie 109
Immensité de la Nature 123

LA

CHAUMIÈRE INDIENNE.

AVANT-PROPOS.

Voici un petit conte indien qui renferme plus de vérités que bien des histoires. Je l'avois destiné à augmenter la relation d'un voyage à l'Ile-de-France, publiée en 1773, et que je me propose de faire réimprimer avec des additions. Comme j'y parle des Indiens qui sont dans cette île, j'avois voulu y joindre un tableau des mœurs de ceux qui sont dans l'Inde, d'après des notes assez intéressantes que je m'étois procurées. J'en avois donc formé un épisode que j'avois lié à une anecdote historique qui en fait le commencement. C'est à l'occasion d'une compagnie de savants anglois, envoyés, il y a une trentaine d'an-

nées, dans diverses parties du monde, pour y recueillir des lumières sur plusieurs objets des sciences : j'y parle d'un d'entre eux, qui vint aux Indes pour concourir aux progrès de la vérité. Mais comme cet épisode formoit un hors-d'œuvre dans mon ouvrage, j'ai jugé à-propos de le publier séparément.

Je proteste ici que je n'ai eu aucune intention de jeter quelque ridicule sur les académies, quoique j'aie beaucoup à m'en plaindre, non par rapport à ma personne, mais à cause des intérêts de la vérité, qu'elles persécutent souvent quand elle contrarie leurs systèmes.(1) Je suis d'ailleurs trop redevable à plusieurs savants anglois qui, sans me connoître, et par le seul amour des sciences, ont honoré mes *Etudes de la nature* de leurs plus glorieux suffrages, qu'ils n'ont pas craint de publier, comme on peut le voir, entre autres, dans un extrait de leurs journaux, rapporté par le Moniteur français, le 9 février 1790. Le caractère que j'ai donné à un de leurs confrères est une preuve non équivoque de mon estime pour eux. Certainement j'ai dû re-

garder comme une démarche qui mérite toute la reconnoissance de leur nation, d'avoir cherché à importer des lumières des pays étrangers en Angleterre, ainsi que je considère celle d'en avoir exporté d'Angleterre dans des pays sauvages, par les voyages de Cook et de Banks, comme digne de toute celle du genre humain. La première a été imitée depuis par le Danemarck, et la seconde par la France; mais toutes deux bien malheureusement, puisque de douze savants voyageurs danois, il n'en est revenu qu'un seul dans sa patrie, et que l'on n'a aucune nouvelle des deux vaisseaux de guerre français, employés à cette mission d'humanité, et commandés par l'infortuné de La Peyrouse. Ce n'est donc pas la science en elle-même que je blâme; mais j'ai voulu faire voir que les corps savants, par leur ambition, leur jalousie, et leurs préjugés, ne servent que trop souvent d'obstacles à ses progrès.

Je me suis proposé un but encore plus utile, c'est de remédier aux maux dont l'humanité est affligée aux Indes. Ma devise

est de secourir les malheureux, et j'étends ce sentiment à tous les hommes. Si la philosophie est venue autrefois des Indes en Europe, pourquoi ne retourneroit-elle pas aujourd'hui de l'Europe civilisée aux Indes devenues barbares à leur tour? Il vient de se former à Calcutta une société de savants anglois, qui détruiront peut-être un jour les préjugés de l'Inde, et, par ce bienfait, compenseront les maux qu'y ont apportés les guerres et le commerce des Européens. Pour moi, qui n'influe sur rien, afin de donner plus de faveur et de graces à mes arguments, j'ai tâché de les revêtir de celles d'un conte. C'est avec des contes qu'on rend par-tout les hommes attentifs à la vérité.

> Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et moi-même,
> Au moment que je fais cette moralité.
> Si Peau-d'Ane m'étoit conté,
> J'y prendrois un plaisir extrême.
>
> LA FONTAINE, liv. VIII, fab. IV.

On a dit, avec plus d'esprit que de raison, que la fable étoit née dans les pays despotiques de l'Orient, et qu'on y avoit voilé la

vérité, afin qu'elle pût s'approcher des tyrans. Mais je demande si un sultan ne se trouveroit pas plus offensé de se voir peint sous l'emblême d'un chat-huant ou d'un léopard, que d'après nature; et si des vérités de réflexion ne le blesseroient pas pour le moins autant que des vérités directes. Thomas Rhoé, ambassadeur d'Angleterre auprès de Sélim-Schah, empereur du Mogol, rapporte que ce prince très despotique, ayant fait ouvrir devant lui des coffres qui arrivoient d'Angleterre, afin d'y prendre quelques présents qui lui étoient destinés, fut fort surpris d'y trouver un tableau représentant un Satyre qu'une Vénus menoit par le nez. " Il s'imagina, " dit-il, que cette peinture étoit faite en dérision des peuples de l'Asie; qu'ils y étoient " figurés par le Satyre noir et cornu, comme " étant d'une même complexion, et que la " Vénus qui menoit le Satyre par le nez re- " présentoit le grand empire que les femmes " de ce pays-là ont sur les hommes."

Thomas Rhoé, à qui ce tableau étoit adressé, eut bien de la peine à en détruire l'effet

dans l'esprit du mogol, en lui donnant une idée de nos fables. Il recommande à cette occasion bien expressément aux directeurs de la compagnie des Indes, en Angleterre, de n'envoyer à l'avenir aucune peinture allégorique aux Indes, parceque les princes, dit-il, y sont très soupçonneux. C'est en effet le caractère des despotes. Je crois donc que nulle part les fables n'ont été imaginées pour eux, si ce n'est pour les flatter.

En général, le goût pour les fables est répandu par toute la terre, mais bien plus dans les pays libres que dans les despotiques. Les peuples sauvages fondent leurs traditions sur des fables : il n'y a point de pays où elles aient été plus communes que dans la Grèce, où tous les objets de la nature, et de la religion, n'étoient que des résultats de quelques métamorphoses. Il n'y avoit guère de famille illustre qui n'eût quelque animal au nombre de ses ancêtres, et qui ne comptât parmi ses cousins ou ses cousines, des taureaux, des cygnes, des rossignols, des tourterelles, des corneilles, ou des pies. On peut

observer que les Anglois, dans leur littérature, ont un goût particulier pour l'allégorie, quoique la vérité puisse se dire chez eux fort librement. Les Asiatiques ont été dans le même cas du temps d'Esope et de Lokman; mais on ne trouve plus aujourd'hui chez eux de fabulistes, quoique leur pays soit rempli de sultans.

Ce sont les peuples les plus rapprochés de la nature, et par conséquent les plus libres, qui ont le plus aimé à orner la vérité de fables: c'est par un effet de l'amour même de la vérité, qui est le sentiment des lois de la nature. La vérité est la lumière de l'ame, comme la lumière physique est la vérité des corps. L'une et l'autre réunies donnent la science de ce qui est: celle-ci éclaire les objets, celle-là nous en montre les convenances; et, comme dans le principe toute lumière tire son origine du soleil, toute vérité tire la sienne de Dieu, dont cet astre est la plus sensible image. Peu d'hommes peuvent supporter la lumière pure du soleil. C'est à cause de la foiblesse de nos yeux que

la nature nous a donné des paupières pour les voiler au degré qui nous convient; qu'elle a planté la terre de forêts, dont les feuillages verts nous offrent des ombrages doux et transparens : et qu'elle répand dans les cieux des vapeurs et des nuages, pour affoiblir les rayons trop vifs de l'astre du jour. Peu d'hommes aussi peuvent saisir les vérités purement métaphysiques. C'est à cause de la foiblesse de notre intelligence que la nature nous a donné l'ignorance, pour servir de paupière à notre ame; c'est par son moyen que l'ame s'ouvre par degrés à la vérité, qu'elle n'en admet que ce qu'elle en peut supporter, qu'elle s'entoure de fables, qui sont comme autant de berceaux à l'ombre desquels elle la contemple; et lorsqu'elle veut s'élever jusqu'à la Divinité même, elle la voile d'allégories et de mystères pour en soutenir l'éclat.

Nous ne verrions pas la lumière du soleil, si elle ne s'arrêtoit sur des corps ou au moins sur des nuages. Elle nous échappe hors de notre atmosphère, et nous éblouit à sa source. Il en est de même de la vérité; nous ne la

saisirions pas, si elle ne se fixoit sur des évènements sensibles, ou au moins sur des métaphores et des comparaisons qui la réfléchissent; il lui faut un corps qui la renvoie. Notre entendement n'a point de prise sur les vérités purement métaphysiques; il est ébloui par celles qui émanent de la Divinité, et il ne peut saisir celles qui ne se reposent pas sur ses ouvrages. C'est par cette dernière raison que le langage des peuples civilisés ne peint rien, parcequ'il est plein d'idées vagues et d'abstractions, et que celui des peuples simples et naturels est très expressif, parcequ'il est rempli de similitudes et d'images. Les premiers sont habitués à cacher leurs sentiments, les seconds à les étendre. Mais comme souvent les nuages, dispersés sous mille formes fantastiques, décomposent les rayons du soleil en teintes plus riches et plus variées que celles qui colorent les ouvrages réguliers de la nature: ainsi les fables réfléchissent la vérité avec plus d'étendue que les évènements réels: elles la transportent dans tous les règnes; elles l'approprient aux ani-

maux, aux arbres, aux éléments, et en font jaillir mille reflets. Ainsi les rayons du soleil se jouent, sans s'éteindre, au fond des eaux, y reflètent les objets de la terre et des cieux, et redoublent leurs beautés par des consonances.

L'ignorance est donc aussi nécessaire à la vérité que l'ombre l'est à la lumière, puisque c'est des premières que se forment les harmonies de notre intelligence, comme des secondes se composent celles de notre vue.

Les moralistes, comme je l'ai déjà observé dans mes Etudes, ont presque toujours confondu l'ignorance avec l'erreur. L'ignorance à la considérer seule et sans la vérité avec laquelle elle a de si douces harmonies, est le repos de notre intelligence; elle nous fait oublier les maux passés, nous dissimule les présents, et nous cache ceux de l'avenir: enfin elle est un bien, puisque nous la tenons de la nature. L'erreur, au contraire, est l'ouvrage de l'homme; elle est toujours un mal: c'est une fausse lumière, qui luit pour nous égarer. Je ne puis mieux la comparer

qu'à la lueur d'un incendie, qui dévore les habitations qu'elle éclaire. Il est remarquable qu'il n'y a pas un seul mal moral ou physique qui n'ait pour principe une erreur. Les tyrannies, l'esclavage, les guerres, sont fondés sur des erreurs politiques et même sacrées; car les tyrans, qui les ont répandues pour établir leur puissance, les ont toujours dérivées de la Divinité ou de quelque vertu, afin de les faire respecter des hommes.

Il est cependant bien facile de distinguer l'erreur de la vérité. La vérité est une lumière naturelle qui luit d'elle-même par toute la terre, parcequ'elle vient de Dieu: l'erreur est une lueur artificielle qui a besoin sans cesse d'être alimentée, et qui ne peut jamais être universelle, parcequ'elle n'est que l'ouvrage des hommes. La vérité est utile à tous les hommes; l'erreur n'est profitable qu'à quelques uns, et est nuisible à tous, parceque l'intérêt particulier est l'ennemi de l'intérêt général, quand il s'en sépare.

Il faut bien prendre garde de confondre la

fable avec l'erreur. La fable est le voile de la vérité, et l'erreur en est le fantôme. Ce fut souvent pour le dissiper que la fable fut imaginée; cependant, quelque innocente qu'elle soit dans son principe, elle devient dangereuse lorsqu'elle prend le caractère principal de l'erreur, c'est-à-dire lorsqu'elle tourne au profit particulier de quelques hommes. Par exemple, il importoit peu qu'on eût fait jadis de la lune, sous le nom de Diane, une déesse toujours vierge, qui présidoit à la chasse. Cette allégorie signifioit que la lumière de la lune étoit favorable aux chasseurs pour tendre des pièges aux bêtes fauves, et que l'exercice de la chasse détruisoit la passion de l'amour. Il n'y eut pas un grand mal quand on lui dédia le pin[3] dans les forêts; cet arbre devint un rendez-vous de chasse. Il n'y eut pas encore un grand mal quand un chasseur, pour s'attirer la protection de Diane, y suspendit la tête d'un loup. Mais quand il y mit la peau tout entière, il se trouva des gens qui songèrent à en profiter; ils bâtirent à la déesse une cha-

pelle, où l'on offrit non seulement la peau d'un loup, mais des moutons, afin de préserver des loups le reste du troupeau. Les offrandes s'y multiplièrent à l'occasion de la hure de quelque monstrueux sanglier qui avoit bouleversé les vignes, et qui avoit mis à ses trousses tous les chiens et toute la jeunesse du voisinage. Les chasseurs y attirèrent les pélerins, et les pélerins les marchands. Il se forma bientôt un bourg autour de la chapelle, qui, parmi tant de gens crédules, ne tarda pas d'avoir ses oracles. Comme on y prédisoit des victoires, les rois y envoyèrent des présents; alors la chapelle devint un temple, et le bourg une ville qui eut des pontifes, des magistrats, des territoires. Bientôt on leva des impôts sur les peuples, pour lui bâtir des temples magnifiques comme celui d'Ephèse; et comme la crainte a encore plus de pouvoir que la confiance sur l'esprit humain, pour rendre le culte de Diane redoutable, on lui sacrifia des hommes dans la Tauride. Ainsi concourut au malheur des peuples une allégorie ima-

ginée pour leur bonheur, parcequ'elle tourna au profit d'une ville ou d'un temple.

La vérité même est funeste aux hommes quand elle devient le patrimoine d'une tribu. Il y a certainement bien loin de la tolérance de l'Evangile à l'intolérance de l'inquisition, et du précepte donné par Jésus à ses apôtres, de secouer de leurs pieds la poussière des maisons où on refusoit de les recevoir, et de son indignation lorsqu'ils lui proposèrent d'y faire tomber le feu du ciel, à la destruction des anciens Indiens de l'Amérique et aux bûchers des auto-da-fé.

Il y a à la galerie des Tuileries, à droite en entrant dans le jardin, une colonne ionique, que le célèbre Blondel, professeur d'architecture, montroit comme un modèle à ses élèves; il leur faisoit observer que toutes celles qui la suivoient alloient en diminuant de plus en plus en beauté. La première, disoit-il, est l'ouvrage d'un fameux sculpteur, et les autres ont été faites successivement par des artistes qui se sont écartés de ses graces et proportions, à mesure qu'ils s'en éloignoient. Celui qui a sculpté la seconde

a assez bien imité la première; mais celui qui a fait la troisième, ne copioit plus que la seconde. Ainsi, de copie en copie, la dernière se trouve fort au-dessous de l'original. J'ai comparé bien des fois l'Evangile à cette belle colonne des Tuileries, et les ouvrages des commentateurs anciens à celles du reste de la galerie. Mais, si on mettoit de suite les commentateurs modernes jusqu'à nos jours, quelles colonnes informes offriroient leurs volumes! et qui, dans les tempêtes de la vie, oseroit s'y appuyer?

Puisque la vérité est un rayon de la lumière céleste, elle luira toujours pour tous les hommes, pourvu qu'on ne mette pas d'impôts sur leurs fenêtres; mais, dans tous les genres, combien de corps fondés pour la propager, par cela même qu'elle tourne à leur profit, y substituent celle de leurs bougies ou de leurs lanternes! Ils en viennent bientôt, quand ils sont puissants, à persécuter ceux qui la trouvent; et quand ils ne le sont pas, ils leur opposent une force d'inertie qui les empêche de la répandre: voilà pourquoi

ceux qui l'aiment s'éloignent souvent des hommes et des villes. Telle est la vérité que j'ai voulu prouver dans ce petit ouvrage. Heureux si je puis contribuer, dans ma patrie, au bonheur d'un seul infortuné, en peignant aux Indes celui d'un paria dans sa chaumière!

Ce n'est qu'à vous, auguste assemblée des représentants de la France, qu'il appartient de faire du bien à tous les hommes, en détruisant les obstacles qui s'opposent à la vérité, puisqu'elle est la source de tous les biens, et qu'elle se répand par toute la terre. Rome et Athènes ne défendirent que leur liberté. Les peuples modernes n'ont combattu que pour étendre leur religion et leur commerce. Tous ont opprimé l'univers; vous seule avez défendu ses droits en sacrifiant vos privilèges. Un jour il s'intéressera à votre bonheur, comme vous vous êtes intéressée à ses destins. Puisse le monarque vertueux qui vous a convoquée, et a sanctionné vos laborieux travaux, en partager la gloire à jamais! Son nom sera immortel comme vos lois. Les peuples anciens ont

eur principale époque à celle qui im-
:t le plus à leurs plaisirs, à leur puis-
ou à leur liberté ; les Grecs, si amou-
des fêtes, à leurs olympiades ; les Ro-
, si patriotes, à la fondation de Rome ;
uples opprimés, à la naissance de leurs
ons : mais les peuples que vous rappelez
nheur auquel la nature les destinoit,
nt les droits de l'homme, aussi anciens
: monde, du règne de Louis XVI.

LA

CHAUMIÈRE INDIENNE.

Il y a environ trente ans qu'il se forma, à Londres, une compagnie de savants anglois, qui entreprit d'aller chercher, dans diverses parties du monde, des lumières sur toutes les sciences, afin d'éclairer les hommes et de les rendre plus heureux. Elle étoit défrayée par une compagnie de souscripteurs de la même nation, composée de négociants, de lords, d'évêques d'universités, et de la famille royale d'Angleterre, à laquelle se joignirent quelques souverains du nord de l'Europe. Ces savants étoient au nombre de vingt; et la Société royale de Londres avoit donné à chacun d'eux un volume contenant l'état des

questions dont il devoit rapporter les solutions. Ces questions montoient au nombre de trois mille cinq cents. Quoiqu'elles fussent toutes différentes pour chacun de ces docteurs, et convenables aux pays où ils devoient voyager, elles étoient toutes liées entre elles, en sorte que la lumière répandue sur l'une devoit nécessairement s'étendre sur toutes les autres. Le président de la Société royale, qui les avoit rédigées à l'aide de ses confrères, avoit fort bien senti que l'éclaircissement d'une difficulté dépend souvent de la solution d'une autre, et celle-ci d'une précédente: ce qui mène, dans la recherche de la vérité, bien plus loin qu'on ne pense. Enfin, pour me servir des expressions mêmes employées par le président dans leurs instructions, c'étoit le plus superbe édifice encyclopédique qu'aucune nation eût encore élevé aux progrès des connoissances humaines: ce qui prouve bien, ajoutoit-il, la nécessité des corps académiques, pour mettre de l'ensemble dans les vérités dispersées par toute la terre.

Chacun de ces savants voyageurs avoit, outre son volume de questions à éclaircir, la commission d'acheter, chemin faisant, les plus anciens exemplaires de la Bible, et les manuscrits les plus rares en tout genre, ou au moins de ne rien épargner pour s'en procurer de bonnes copies. Pour cela, leurs souscripteurs leur avoient procuré, à tous, des lettres de recommandation pour les consuls, ministres, et ambassadeurs de la Grande-Bretagne, qu'ils devoient trouver sur leur route, et, ce qui vaut encore mieux, de bonnes lettres de change, endossées par les plus fameux banquiers de Londres.

Le plus savant de ces docteurs, qui savoit l'hébreu, l'arabe, et l'indou, fut envoyé par terre aux Indes orientales, le berceau de tous les arts et de toutes les sciences. Il prit d'abord son chemin par la Hollande, et visita successivement la synagogue d'Amsterdam, et le synode de Dordrecht; en France, la Sorbonne et l'Académie des sciences de Paris; en Italie, quantité d'académies, de muséums, et de bibliothéques, entr'autres le

muséum de Florence, la bibliothéque de Saint-Marc à Venise, et à Rome, celle du Vatican. Etant à Rome, il balança si, avant de se diriger vers l'orient, il iroit en Espagne consulter la fameuse université de Salamanque; mais, dans la crainte de l'inquisition, il aima mieux s'embarquer tout droit pour la Turquie. Il passa donc à Constantinople, où, pour son argent, un effendi le mit à même de feuilleter tous les livres de la mosquée de Sainte-Sophie. De là il fut en Egypte, chez les Cophtes; puis chez les Maronites du mont Liban, les moines du mont Carmel; de là à Sana, en Arabie; ensuite à Ispahan, à Kandahar, Delhi, Agra: enfin, après trois ans de courses, il arriva sur les bords du Gange, à Bénarès, l'Athènes des Indes, où il conféra avec les brames. Sa collection d'anciennes éditions, de livres originaux, de manuscrits rares, de copies, d'extraits, et d'annotations en tout genre, se trouva alors la plus considérable qu'aucun particulier eût jamais faite. Il suffit de dire qu'elle composoit quatre-vingt-dix ballots, pesant ensemble

neuf mille cinq cent quarante livres, poids de Troye.[4] Il étoit sur le point de s'embarquer pour Londres avec une si riche cargaison de lumières, plein de joie d'avoir surpassé les espérances de la Société royale, lorsqu'une réflexion toute simple vint l'accabler de chagrin.

Il pensa qu'après avoir conféré avec les rabbins juifs, les ministres protestants, les surintendants des églises luthériennes, les docteurs catholiques, les académiciens de Paris, de la Crusca, des Arcades, et de vingt-quatre autres des plus célèbres académies d'Italie; les papas grecs, les molhas turcs, les verbiests arméniens, les seidres et les casys persans, les scheics arabes, les anciens parsis, les pandects indiens, loin d'avoir éclairci aucune des trois mille cinq cents questions de la Société royale, il n'avoit contribué qu'à en multiplier les doutes; et comme elles étoient toutes liées les unes aux autres, il s'en suivoit, au contraire de ce qu'avoit pensé son illustre président, que l'obscurité d'une solution obscurcissoit l'évi-

dence d'une autre; que les vérités les plus claires étoient devenues tout-à-fait problématiques, et qu'il étoit même impossible d'en démêler aucune dans ce vaste labyrinthe de réponses et d'autorités contradictoires.

Le docteur en jugeoit par un simple aperçu. Parmi ces questions, il y en avoit à résoudre deux cents sur la théologie des Hébreux; quatre cent quatre-vingts sur celle des diverses communions de l'église grecque et de l'église romaine; trois cent douze sur l'ancienne religion des brames; cinq cent huit sur la langue sanscrit ou sacrée; trois sur l'état actuel du peuple indien; deux cent onze sur le commerce des Anglois aux Indes; sept cent vingt-neuf sur les anciens monuments des îles d'Eléphanta et de Salsette, dans le voisinage de l'île de Bombay; cinq sur l'antiquité du monde; six cent soixante-treize sur l'origine de l'ambre gris, et sur les propriétés de différentes espéces de bézoards; une sur la cause non encore examinée du cours de l'Océan indien, qui flue six

mois vers l'orient et six mois vers l'occident; et trois cent soixante-dix-huit sur les sources et les inondations périodiques du Gange. A cette occasion, le docteur étoit invité de recueillir, sur sa route, tout ce qu'il pourroit, touchant les sources et les inondations du Nil, qui occupoient les savants de l'Europe depuis tant de siècles. Mais il jugea cette matière suffisamment débattue, et étrangère d'ailleurs à sa mission. Or, sur chacune des questions proposées par la Société royale, il apportoit, l'une dans l'autre, cinq solutions différentes, qui, pour les trois mille cinq cents questions, donnoient dix-sept mille cinq cents réponses; et, en supposant que chacun de ses dix-neuf confrères en rapportât autant de son côté, il s'en suivoit que la Société royale auroit trois cent cinquante mille difficultés à résoudre avant de pouvoir établir aucune vérité sur une base solide. Ainsi, toute leur collection, loin de faire converger chaque proposition vers un centre commun, suivant les termes de leur instruction, les feroit au contraire diverger l'une de l'autre, sans qu'il

fût possible de les rapprocher. Une autre réflexion faisoit encore plus de peine au docteur, c'est que, quoiqu'il eût employé dans ses laborieuses recherches tout le sang-froid de son pays, et une politesse qui lui étoit particulière, il s'étoit fait des ennemis implacables de la plupart des docteurs avec lesquels il avoit argumenté. Que deviendra donc, disoit-il, le repos de mes compatriotes, quand je leur aurai rapporté dans mes quatre-vingt-dix ballots, au lieu de la vérité, de nouveaux sujets de doutes et de disputes?

Il étoit au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, plein de perplexité et d'ennui, lorsque les brames de Bénarès lui apprirent que le brame supérieur de la fameuse pagode de Jagrenat, ou Jagernat, située sur la côte d'Orixa, au bord de la mer, près d'une des embouchures du Gange, étoit seul capable de résoudre toutes les questions de la Société royale de Londres. C'étoit en effet le plus fameux pandect, ou docteur, dont on eût jamais ouï parler: on venoit le consulter de toutes les parties de l'Inde, et de plusieurs royaumes de l'Asie.

Aussitôt le docteur anglois partit pour Calcutta, et s'adressa au directeur de la compagnie angloise des Indes, qui, pour l'honneur de sa nation et la gloire des sciences, lui donna, pour le porter à Jagrenat, un palanquin à tendelets de soie cramoisie, à glands d'or, avec deux relais de vigoureux coulis, ou porteurs, de quatre hommes chacun; deux porte-faix, un porteur d'eau, un porteur de gargoulette, pour le rafraîchir; un porteur de pipe, un porteur d'ombrelle, pour le couvrir du soleil le jour; un masalchi, ou porte-flambeau, pour la nuit; un fendeur de bois; deux cuisiniers; deux chameaux et leurs conducteurs, pour porter ses provisions et ses bagages; deux pions, ou coureurs, pour l'annoncer; quatre cipayes, ou réispoutes montés sur des chevaux persans, pour l'escorter; et un porte-étendard, avec son étendard aux armes d'Angleterre. On eût pris le docteur, avec son bel équipage, pour un commis de la compagnie des Indes. Il y avoit cependant cette différence, que le docteur, au lieu d'aller chercher des présents,

étoit chargé d'en faire. Comme on ne paro
point, aux Indes, les mains vides devant l
personnes constituées en dignité, le directe
lui avoit donné, aux frais de sa nation, u
beau télescope, et un tapis de pied de Per
pour le chef des brames ; des chittes superb
pour sa femme, et trois pièces de taffetas d
la Chine, rouges, blanches, et jaunes, po
faire des écharpes à ses disciples. Les pr
sents chargés sur les chameaux, le docte
se mit en route dans son palanquin, avec l
livre de la Société royale.

Chemin faisant, il pensoit à la question p
laquelle il débuteroit avec le chef des bram
de Jagrenat, s'il commenceroit par une d
trois cent soixante-dix-huit qui avoient ra
port aux sources et aux inondations du Gang
ou par celle qui regardoit le cours alternat
et semi-annuel de la mer des Indes, qui po
voit servir à découvrir les sources et l
mouvements périodiques de l'Océan par to
le globe. Mais, quoique cette question i
téressât la physique beaucoup plus que tout
celles qui avoient été faites depuis tant d

siècles sur les sources et les accroissements même du Nil, elle n'avoit pas encore attiré l'attention des savants de l'Europe. Il préferoit donc d'interroger le brame sur l'universalité du déluge, qui a excité tant de disputes; ou, en remontant plus haut, s'il est vrai que le soleil ait changé plusieurs fois son cours, se levant à l'occident et se couchant à l'orient, suivant la tradition des prêtres de l'Egypte, rapportée par Hérodote; et même sur l'époque de la création de la terre, à laquelle les Indiens donnent plusieurs millions d'années d'antiquité. Quelquefois il trouvoit qu'il seroit plus utile de le consulter sur la meilleure sorte de gouvernement à donner à une nation, et même sur les droits de l'homme, dont il n'y a de code nulle part; mais ces dernières questions n'étoient pas dans son livre.

Cependant, disoit le docteur, avant tout il me sembleroit à propos de demander au pandect indien par quel moyen on peut trouver la vérité; car si c'est avec la raison, comme j'ai tâché de le faire jusqu'à présent,

la raison varie chez tous les hommes : je dois lui demander aussi où il faut chercher la vérité ; car si c'est dans les livres, ils se contredisent tous : et enfin, s'il faut communiquer la vérité aux hommes ; car dès qu'on la leur fait connoître, on se brouille avec eux. Voilà trois questions préalables auxquelles notre illustre président n'a pas pensé. Si le brame de Jagrenat peut me les résoudre, j'aurai la clef de toutes les sciences, et, ce qui vaut encore mieux, je vivrai en paix avec tout le monde.

C'est ainsi que le docteur raisonnoit avec lui-même. Après dix jours de marche, il arriva sur les bords du golfe du Bengale ; il rencontra sur sa route quantité de gens qui revenoient de Jagrenat,[5] tous enchantés de la science du chef des pandects qu'ils venoient de consulter. Le onzième jour au soleil levant, il aperçut la fameuse pagode de Jagrenat, bâtie sur le bord de la mer, qu'elle sembloit dominer avec ses grands murs rouges et ses galeries, ses dômes et ses tourelles de marbre blanc. Elle s'élevoit au centre de neuf avenues d'arbres toujours

verts, qui divergent vers autant de royaumes. Chacune de ces avenues est formée d'une espéce d'arbres différente, de palmiers arecs, de tecques, de cocotiers, de manguiers, de lataniers, d'arbres de camphre, de bambous, de badamiers, d'arbres de sandal, et se dirige vers Ceylan, Golconde, l'Arabie, la Perse, le Thibet, la Chine, le royaume d'Ava, celui de Siam, et les îles de la mer des Indes. Le docteur arriva à la pagode par l'avenue de bambous qui côtoie le Gange et les îles enchantées de son embouchure. Cette pagode, quoique bâtie dans une plaine, est si élevée, que l'ayant aperçue le matin, il ne put s'y rendre que vers le soir. Il fut véritablement frappé d'admiration quand il considéra de près sa magnificence et sa grandeur. Ses portes de bronze étinceloient des rayons du soleil couchant ; et les aigles planoient autour de son faîte, qui se perdoit dans les nues. Elle étoit entourée de grands bassins de marbre blanc, qui réfléchissoient au fond de leurs eaux transparentes, ses dômes, ses galeries, et ses portes : tout autour régnoient de vastes

cours, et des jardins environnés de grands bâtiments où logeoient les brames qui la desservoient.

Les pions du docteur coururent l'annoncer; et aussitôt une troupe de jeunes bayadères sortit d'un des jardins, et vint au-devant de lui en chantant et en dansant au son des tambours de basque. Elles avoient pour colliers des cordons de fleurs de mougris; et pour ceintures, des guirlandes de frangipanier. Le docteur, entouré de leurs parfums, de leurs danses, et de leur musique, s'avança jusqu'à la porte de la pagode, au fond de laquelle il aperçut, à la clarté de plusieurs lampes d'or et d'argent, la statue de Jagrenat, la septième incarnation de Brama, en forme de pyramide, sans pieds et sans mains, qu'il avoit perdus en voulant porter le monde pour le sauver.(6) A ses pieds étoient prosternés, la face contre terre, des pénitents, dont les uns promettoient, à haute voix, de se faire accrocher, le jour de sa fête, à son char par les épaules, et les autres, de se faire écraser sous ses roues. Quoique le spectacle de ces

fanatiques, qui poussoient de profonds gémissements en prononçant leurs horribles vœux, inspirât une sorte de terreur, le docteur se préparoit à entrer dans la pagode, lorsqu'un vieux brame, qui en gardoit la porte, l'arrêta, et lui demanda quel étoit le sujet qui l'amenoit. Lorsqu'il l'eut appris, il dit au docteur : " Qu'attendu sa qualité de frangui, ou " d'impur, il ne pouvoit se présenter ni de- " vant Jagrenat, ni devant son grand-prêtre, " qu'il n'eût été lavé trois fois dans un des " lavoirs du temple, et qu'il n'eût rien sur lui " qui fut de la dépouille d'aucun animal, mais " surtout ni poil de vache, parcequ'elle est " adorée des brames, ni poil de porc, parce- " qu'il leur est en horreur.—Comment ferai- " je donc? lui répondit le docteur. J'ap- " porte en présent, au chef des brames, un " tapis de Perse, de poil de chèvre d'Angora ; " et des étoffes de la Chine, qui sont de " soie.—Toutes choses, repartit le brame, " offertes au temple de Jagrenat, ou à son " grand-prêtre, sont purifiées par le don " même ; mais il n'en peut être ainsi de vos

" habillements." Il fallut donc que le docteur ôtât son surtout de laine d'Angleterre, ses souliers de peau de chèvre, et son chapeau de castor. Ensuite le vieux brame l'ayant lavé trois fois, le revêtit d'une toile de coton couleur de sandal, et le conduisit à l'entrée de l'appartement du chef des brames. Le docteur se préparoit à y entrer, tenant sous son bras le livre des questions de la Société royale, lorsque son introducteur lui demanda de quelle manière ce livre étoit couvert. " Il " est relié en veau, répondit le docteur.— " Comment! dit le brame hors de lui, ne " vous ai-je pas prévenu que la vache étoit " adorée des brames? et vous osez vous pré- " senter devant leur chef avec un livre cou- " vert de la peau d'un veau!" Le docteur auroit été obligé d'aller se purifier dans le Gange, s'il n'eût abrégé toute difficulté en présentant quelques pagodes ou pièces d'or à son introducteur. Il laissa donc le livre des questions dans son palanquin; mais il s'en consoloit en lui-même, en disant: " Au bout " du compte, je n'ai que trois questions à

" faire à ce docteur indien. Je serai content
" s'il m'apprend par quel moyen on doit
" chercher la vérité, où on peut la trouver,
" et s'il faut la communiquer aux hommes."

Le vieux brame introduisit donc le docteur anglois, revêtu de sa toile de coton, nu-tête et nu-pieds, chez le grand-prêtre de Jagrenat, dans un vaste salon, soutenu par des colonnes de bois de sandal. Les murs en étoient verts, étant corroyés de stuc mêlé de bouze de vache, si brillant et si poli qu'on pouvoit s'y mirer. Le plancher étoit couvert de nattes très fines, de six pieds de long sur autant de large. Au fond du salon étoit une estrade, entourée d'une balustrade de bois d'ébène, et sur cette estrade, on entrevoyoit, à travers un treillis de cannes d'Inde vernies en rouge, le vénérable chef des pandects avec sa barbe blanche, et trois fils de coton passés en bandoulière, suivant l'usage des brames. Il étoit assis sur un tapis jaune, les jambes croisées, dans un état d'immobilité si parfaite, qu'il ne remuoit pas même les yeux. Quelques uns de ses disciples chassoient les mouches autour

de lui avec des éventails de queue de paon; d'autres brûloient, dans des cassolettes d'argent, des parfums de bois d'aloès; et d'autres jouoient du tympanon sur un mode très doux. Le reste, en grand nombre, parmi lesquels étoient des faquirs, des joguis, et des santons, étoit rangé sur plusieurs files, des deux côtés de la salle, dans un profond silence, les yeux fixés en terre, et les bras croisés sur la poitrine.

Le docteur voulut d'abord s'avancer jusqu'au chef des pandects pour lui faire son compliment; mais son introducteur le retint à neuf nattes de là, en lui disant que les omrahs, ou grands seigneurs indiens, n'alloient pas plus loin; que les rajahs, ou souverains de l'Inde, ne s'avançoient qu'à six nattes; les princes, fils du Mogol, à trois; et qu'on n'accordoit qu'au Mogol l'honneur d'approcher jusqu'au vénérable chef pour lui baiser les pieds.

Cependant plusieurs brames apportèrent, jusqu'au pied de l'estrade, le télescope, les chittes, les pièces de soie, et le tapis, que les gens du docteur avoient déposés à l'entrée

de la salle; et le vieux brame y ayant jeté les yeux, sans donner aucune marque d'approbation, on les emporta dans l'intérieur des appartements.

Le docteur anglois alloit commencer un fort beau discours en langue indou, lorsque son introducteur le prévint qu'il devoit attendre que le grand-prêtre l'interrogeât. Il le fit donc asseoir sur ses talons, les jambes croisées comme un tailleur, suivant l'usage du pays. Le docteur murmuroit en lui-même de tant de formalités; mais que ne fait-on pas pour trouver la vérité, après être venu la chercher aux Indes?

Dès que le docteur se fut assis, la musique se tut, et, après quelques moments d'un profond silence, le chef des pandects lui fit demander pourquoi il étoit venu à Jagrenat.

Quoique le grand-prêtre de Jagrenat eût parlé en langage indou assez distinctement pour être entendu d'une partie de l'assemblée, sa parole fut portée par un faquir qui la donna à un autre, et cet autre à un troisième, qui la rendit au docteur. Celui-ci répondit

dans la même langue: " Qu'il étoit venu à " Jagrenat consulter le chef des brames, sur " sa grande réputation, pour savoir de lui par " quel moyen on pourroit connoître la vé- " rité."

La réponse du docteur fut rapportée au chef des pandects par les mêmes interlocuteurs qui avoient été chargés de la demande. Il en fut ainsi du reste du colloque.

Le vieux chef des pandects, après s'être un peu recueilli, répondit: " La vérité ne " se peut connoître que par le moyen des " brames." Alors toute l'assemblée s'inclina, en admirant la réponse de son chef.

" Où faut-il chercher la vérité? reprit " assez vivement le docteur anglois? — " Toute vérité, répondit le vieux docteur " indien, est renfermée dans les quatre beths, " écrits il y a cent vingt mille ans dans la " langue sanscrit, dont les seuls brames ont " intelligence."

A ces mots, tout le salon retentit d'applaudissements.

Le docteur, reprenant son sang-froid, dit

au grand-prêtre de Jagrenat : " Puisque Dieu " a renfermé la vérité dans des livres dont " l'intelligence n'est réservée qu'aux brames, " il s'ensuit donc que Dieu en a interdit la " connoissance à la plupart des hommes, qui " ignorent même s'il existe des brames : or, " si cela étoit, Dieu ne seroit pas juste."

" Brama l'a voulu ainsi, reprit le grand- " prêtre. On ne peut rien opposer à la vo- " lonté de Brama." Les applaudissements de l'assemblée redoublèrent. Dès qu'ils se furent apaisés, l'Anglois proposa sa troisième question : " Faut-il communiquer la vérité " aux hommes !"

" Souvent, dit le vieux pandect, c'est pru- " dence de la cacher à tout le monde ; mais " c'est un devoir de la dire aux brames."

" Comment ! s'écria le docteur anglois en " colère, il faut dire la vérité aux brames, qui " ne la disent à personne ! En vérité, les " brames sont bien injustes."

A ces mots, il se fit un tumulte épouvantable dans l'assemblée. Elle avoit entendu sans murmurer taxer Dieu d'injustice, mais

il n'en fut pas de même quand elle s'entendit appliquer ce reproche. Les pandects, les faquirs, les santons, les joguis, les brames, et leurs disciples, vouloient argumenter tous à-la-fois contre le docteur anglois; mais le grand-prêtre de Jagrenat fit cesser le bruit en frappant des mains, et disant d'une voix très distincte: " Les brames ne disputent " point comme les docteurs de l'Europe." Alors s'étant levé, il se retira aux acclamations de toute l'assemblée, qui murmuroit hautement contre le docteur, et lui auroit peut-être fait un mauvais parti, sans la crainte des Anglois, dont le crédit est tout-puissant sur les bords du Gange. Le docteur étant sorti du salon, son introducteur lui dit: " Notre très vénérable père vous auroit " fait présenter, suivant l'usage, le sorbet, le " bétel, et les parfums; mais vous l'avez " fâché.—Ce seroit à moi à me fâcher, reprit le " docteur, d'avoir pris tant de peines inutiles. " Mais de quoi donc votre chef a-t-il à se " plaindre? — Comment! reprit l'introduc- " teur, vous voulez disputer contre lui! Ne

" savez-vous pas qu'il est l'oracle des Indes, " et que chacune de ses paroles est un rayon " d'intelligence?—Je ne m'en serois jamais " douté," dit le docteur en prenant son surtout, ses souliers, et son chapeau. Le temps était à l'orage, et la nuit s'approchoit; il demanda à la passer dans un des logements de la pagode; mais on lui refusa d'y coucher, à cause qu'il étoit frangui. Comme la cérémonie l'avoit fort altéré, il demanda à boire. On lui apporta de l'eau dans une gargoulette; mais dès qu'il y eût bu, on la cassa, parceque, comme frangui, il l'avoit souillée en buvant à même. Alors le docteur, très piqué, appela ses gens, prosternés en adoration sur les degrés de la pagode; et, étant remonté dans son palanquin, il se remit en route par l'allée des bambous, le long de la mer, à l'entrée de la nuit, et sous un ciel couvert de nuages. Chemin faisant, il se disoit à lui-même: " Le " proverbe indien est bien vrai: tout Euro- " péen qui vient aux Indes gagne de la pati- " ence, s'il n'en a pas; et il la perd, s'il en a. " Pour moi, j'ai perdu la mienne. Comment!

" je ne pourrai savoir par quel moyen on peut
" trouver la vérité, où il faut la chercher, et
" s'il faut la communiquer aux hommes!
" L'homme est donc condamné par toute la
" terre aux erreurs et aux disputes: c'étoit
" bien la peine de venir aux Indes consulter
" les brames!"

Pendant que le docteur raisonnoit ainsi dans son palanquin, il survint un de ces ouragans, qu'on appelle aux Indes un typhon. Le vent venoit de la mer, et faisant refluer les eaux du Gange, les brisoit en écume contre les îles de son embouchure. Il enlevoit de leurs rivages des colonnes de sable, et de leurs forêts des nuées de feuilles, qu'il emportoit pêle-mêle à travers le fleuve et les campagnes, jusqu'au haut des airs. Quelquefois il s'engouffroit dans l'allée des bambous; et, quoique ces roseaux indiens fussent aussi élevés que les plus grands arbres, il les agitoit comme l'herbe des prairies. On voyoit, à travers les tourbillons de poussière et de feuilles, leur longue avenue tout ondoyante, dont une partie se renversoit à droite et

à gauche jusqu'à terre, tandis que l'autre se relevoit en gémissant. Les gens du docteur, dans la crainte d'en être écrasés, ou d'être submergés par les eaux du Gange qui débordoient déja leurs rivages, prirent leur chemin à travers les champs, en se dirigeant au hasard vers les hauteurs voisines. Cependant la nuit vint; et ils marchoient depuis trois heures dans l'obscurité la plus profonde, ne sachant où ils alloient, lorsqu'un éclair, fendant les nues et blanchissant tout l'horizon, leur fit voir bien loin, sur leur droite, la pagode de Jagrenat, les îles du Gange, la mer agitée, et tout près, devant eux, un petit vallon et un bois entre deux collines. Ils coururent s'y réfugier; et déja le tonnerre faisoit entendre ses lugubres roulements, lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du vallon. Il étoit flanqué de rochers, et rempli de vieux arbres d'une grosseur prodigieuse. Quoique la tempête courbât leurs cimes avec d'horribles mugissements, leurs troncs monstrueux étoient inébranlables, comme les rochers qui les environnoient. Cette portion de forêt anti-

que paroissoit l'asile du repos, mais il étoit difficile d'y pénétrer. Des rotins qui serpentoient à son orée, couvroient le pied de ces arbres, et des lianes, qui s'enlaçoient d'un tronc à l'autre, ne présentoient de tous côtés qu'un rempart de feuillages où paroissoient quelques cavernes de verdure, mais qui n'avoient point d'issue. Cependant les reispoutes s'y étant ouvert un passage avec leurs sabres, tous les gens de la suite y entrèrent avec le palanquin. Ils s'y croyoient à l'abri de l'orage, lorsque la pluie qui tomboit à verse forma autour d'eux mille torrents. Dans cette perplexité, ils aperçurent sous les arbres, dans le lieu le plus étroit du vallon, une lumière et une cabane. Le masalchi y courut pour allumer son flambeau; mais il revint un peu après, hors d'haleine, criant: " N'approchez pas d'ici, il y a un paria!" (7) Aussitôt la troupe effrayée cria: " Un paria! " un paria!" Le docteur, croyant que c'étoit quelque animal féroce, mit la main sur ses pistolets. " Qu'est-ce qu'un paria? " demanda-t-il à son porte-flambeau.—

" C'est, lui répondit celui-ci, un homme
" qui n'a ni foi ni loi.—C'est, ajouta le chef
" des reispoutes, un Indien de caste si in-
" fâme, qu'il est permis de le tuer, si on
" en est seulement touché. Si nous entrons
" chez lui, nous ne pouvons, de neuf lunes,
" mettre le pied dans aucune pagode, et,
" pour nous purifier, il faudra nous baigner
" neuf fois dans le Gange, et nous faire
" laver autant de fois, de la tête aux pieds,
" d'urine de vache, par la main d'un brame."
Tous les Indiens s'écrièrent: " Nous n'en-
" trerons point chez un paria.—Comment,
" dit le docteur à son porte-flambeau, avez-
" vous su que votre compatriote étoit paria,
" c'est-à-dire sans foi ni loi?—C'est, ré-
" pondit le porte-flambeau, que lorsque j'ai
" ouvert sa cabane j'ai vu qu'il étoit cou-
" ché avec son chien sur la même natte
" que sa femme, à laquelle il présentoit à
" boire dans une corne de vache." Tous
les gens de la suite du docteur répétèrent:
" Nous n'entrerons point chez un paria.—
" Restez ici si vous voulez, leur dit l'An-

" glois ; pour moi, toutes les castes de l'Inde
" me sont égales, lorsqu'il s'agit de me met-
" tre à l'abri de la pluie."

En disant ces mots, il sauta en bas de son palanquin, et, prenant sous son bras son livre de questions avec son sac de nuit, et à la main ses pistolets et sa pipe, il s'en vint tout seul à la porte de la cabane. A peine il y eut frappé, qu'un homme d'une physionomie fort douce vint lui en ouvrir la porte, et s'éloigna de lui aussitôt, en lui disant: " Sei-
" gneur, je ne suis qu'un pauvre paria, qui ne
" suis pas digne de vous recevoir ; mais si
" vous jugez à propos de vous mettre à l'abri
" chez moi, vous m'honorerez beaucoup.—
" Mon frère, lui répondit l'Anglois, j'accepte
" de bon cœur votre hospitalité." Cependant le paria sortit avec une torche à la main, une charge de bois sec sur son dos, et un panier plein de cocos et de bananes sous son bras ; il s'approcha des gens de la suite du docteur, qui étoient à quelque distance de là sous un arbre, et leur dit: " Puisque vous ne voulez
" pas me faire l'honneur d'entrer chez moi,

" voilà des fruits enveloppés de leurs écorces,
" que vous pouvez manger sans être souillés,
" et voilà du feu pour vous sécher et vous
" préserver des tigres. Que Dieu vous con-
" serve !" Il rentra aussitôt dans sa cabane, et dit au docteur : " Seigneur, je vous le
" répète, je ne suis qu'un malheureux paria ;
" mais, comme à votre teint blanc et à vos
" habits, je vois que vous n'êtes pas Indien,
" j'espère que vous n'aurez pas de répugnance
" pour les aliments que vous présentera votre
" pauvre serviteur." En même temps il mit à terre, sur une natte, des mangues, des pommes de crème, des ignames, des patates cuites sous la cendre, des bananes grillées, et un pot de riz accommodé au sucre et au lait de coco ; après quoi il se retira sur sa natte, auprès de sa femme et de son enfant, endormi près d'elle dans un berceau. " Hom-
" me vertueux, lui dit l'Anglois, vous valez
" beaucoup mieux que moi, puisque vous
" faites du bien à ceux qui vous méprisent.
" Si vous ne m'honorez pas de votre pré-
" sence sur cette même natte, je croirai que

" vous me prenez moi-même pour un homme
" méchant, et je sors à l'instant de votre
" cabane, dussé-je être noyé par la pluie,
" ou dévoré par les tigres."

La paria vint s'asseoir sur la même natte que son hôte, et ils se mirent tous deux à manger. Cependant le docteur jouissoit du plaisir d'être en sûreté au milieu de la tempête. La cabane étoit inébranlable: outre qu'elle étoit dans le plus étroit du vallon, elle étoit bâtie sous un arbre de war ou figuier des banians, dont les branches, qui poussent des paquets de racines à leurs extrémités, forment autant d'arcades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet arbre étoit si épais, qu'il n'y passoit pas une goutte de pluie; et, quoique l'ouragan fît entendre ses terribles rugissements, entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer, qui sortoit par le milieu du toit, et la lumière de la lampe, n'étoient pas même agitées. Le docteur admiroit autour de lui le calme de l'Indien et de sa femme, encore plus profond que celui des éléments.

Leur enfant, noir et poli comme l'ébène, dormoit dans son berceau; sa mère le berçoit avec son pied, tandis qu'elle s'amusoit à lui faire un collier avec des pois d'angole rouges et noirs. Le père jetoit alternativement sur l'un et sur l'autre des regards pleins de tendresse. Enfin, jusqu'au chien prenoit part au bonheur commun; couché avec un chat auprès du feu, il entr'ouvroit de temps en temps les yeux, et soupiroit en regardant son maître.

Dès que l'Anglois eut cessé de manger, le paria lui présenta un charbon de feu pour allumer sa pipe; et, ayant pareillement allumé la sienne, il fit un signe à sa femme, qui apporta sur la natte deux tasses de coco, et une grande calebasse pleine de punch, qu'elle avoit préparé, pendant le souper, avec de l'eau, de l'arrack, du jus de citron, et du jus de canne de sucre.

Pendant qu'ils fumoient et buvoient alternativement, le docteur dit à l'Indien: " Je " vous crois un des hommes les plus heureux " que j'aie jamais rencontrés, et par consé-

" quent un des plus sages. Permettez-moi
" de vous faire quelques questions. Com-
" ment êtes-vous si tranquille au milieu d'un
" si terrible orage? Vous n'êtes cependant
" à couvert que par un arbre, et les arbres
" attirent la foudre. — Jamais, répondit le
" paria, la foudre n'est tombée sur un figuier
" des banians.—Voilà qui est fort curieux,
" reprit le docteur; c'est sans doute parce-
" que cet arbre a une électricité négative,
" comme le laurier. — Je ne vous comprends
" pas, repartit le paria; mais ma femme
" croit que c'est parceque le dieu Brama se
" mit un jour à l'abri sous son feuillage:
" pour moi, je pense que Dieu, dans ces
" climats orageux, ayant donné au figuier
" des banians un feuillage fort épais et des
" arcades pour y mettre les hommes à l'abri
" de l'orage, il ne permet pas qu'ils y soient
" atteints du tonnerre.—Votre réponse est
" bien religieuse, repartit le docteur. Ainsi,
" c'est votre confiance en Dieu qui vous
" tranquillise. La conscience rassure mieux
" que la science. Dites-moi, je vous prie,

" de quelle secte vous êtes ; car vous n'êtes
" d'aucune de celles des Indes, puisque aucun
" Indien ne veut communiquer avec vous.
" Dans la liste des castes savantes que je
" devois consulter sur ma route, je n'y ai
" point trouvé celle des parias. Dans quel
" canton de l'Inde est votre pagode ?—Par-
" tout, répondit le paria : ma pagode, c'est
" la nature ; j'adore son auteur au lever du
" soleil, et je le bénis à son coucher. Ins-
" truit par le malheur, jamais je ne refuse
" mon secours à un plus malheureux que
" moi. Je tâche de rendre heureux ma fem-
" me, mon enfant, et même mon chat et mon
" chien. J'attends la mort à la fin de ma
" vie, comme un doux sommeil à la fin du
" jour.—Dans quel livre avez-vous puisé ces
" principes ? demanda le docteur.—Dans la
" nature, répondit l'Indien ; je n'en connois
" pas d'autre.—Ah ! c'est un grand livre, dit
" l'Anglois : mais qui vous a appris à y lire ?
" —Le malheur, reprit la paria : étant d'une
" caste réputée infame dans mon pays, ne
" pouvant être Indien, je me suis fait homme ;

" repoussé par la société, je me suis réfugié
" dans la nature.—Mais dans votre solitude
" vous avez au moins quelques livres, reprit le
" docteur.—Pas un seul, dit le paria; je ne
" sais même ni lire ni écrire.—Vous vous
" êtes épargné bien des doutes, dit le docteur
" en se frottant le front. Pour moi, j'ai été
" envoyé d'Angleterre, ma patrie, pour cher-
" cher la vérité chez les savants de quantité
" de nations, afin d'éclairer les hommes et de
" les rendre plus heureux; mais, après bien
" des recherches vaines et des disputes fort
" graves, j'ai conclu que la recherche de la
" vérité étoit une folie, parce que, quand on
" la trouveroit, on ne sauroit à qui la dire
" sans se faire beaucoup d'ennemis. Par-
" lez-moi sincèrement, ne pensez-vous pas
" comme moi?—Quoique je ne sois qu'un
" ignorant, répondit le paria, puisque vous
" me permettez de dire mon avis, je pense
" que tout homme est obligé de chercher la
" vérité pour son propre bonheur; autre-
" ment, il sera avare, ambitieux, superstiti-
" tieux, méchant, anthropophage même, sui-

" vant les préjugés ou les intérêts de ceux
" qui l'auront élevé."

Le docteur, qui pensoit toujours aux trois questions qu'il avoit proposées au chef des pandects, fut ravi de la réponse du paria. " Puisque vous croyez, lui dit-il, que tout
" homme est obligé de chercher la vérité,
" dites-moi donc d'abord de quel moyen on
" doit se servir pour la trouver; car nos
" sens nous trompent, et notre raison nous
" égare encore davantage. La raison diffère
" presque chez tous les hommes; elle n'est,
" je crois, au fond, que l'intérêt particulier
" de chacun d'eux: voilà pourquoi elle est si
" variable par toute la terre. Il n'y a pas
" deux religions, deux nations, deux tribus,
" deux familles, que dis-je? il n'y a pas deux
" hommes qui pensent de la même manière.
" Avec quel sens donc doit-on chercher la
" vérité, si celui de l'intelligence n'y peut
" servir?—Je crois, répondit le paria, que
" c'est avec un cœur simple. Les sens et
" l'esprit peuvent se tromper; mais un cœur

" simple, encore qu'il puisse être trompé, ne
" trompe jamais."

" —Votre réponse est profonde, dit le
" docteur. Il faut d'abord chercher la vérité
" avec son cœur, et non avec son esprit. Les
" hommes sentent tous de la même manière,
" et ils raisonnent différemment, parceque
" les principes de la vérité sont dans la na-
" ture, et que les conséquences qu'ils en
" tirent sont dans leurs intérêts. C'est donc
" avec un cœur simple qu'on doit chercher
" la vérité, car un cœur simple n'a jamais
" feint d'entendre ce qu'il n'entendoit pas,
" et de croire ce qu'il ne croyoit pas. Il
" n'aide point à se tromper, ni à tromper en-
" suite les autres : ainsi un cœur simple, loin
" d'être foible comme ceux de la plupart des
" hommes séduits par leurs intérêts, est fort,
" et tel qu'il convient pour chercher la vérité
" et pour la garder.—Vous avez développé
" mon idée bien mieux que je n'aurois fait,
" reprit le paria. La vérité est comme la
" rosée du ciel ; pour la conserver pure, il
" faut la recueillir dans un vase pur."

" —C'est fort bien dit, homme sincère, re-
" prit l'Anglois; mais le plus difficile reste
" à trouver. Où faut-il chercher la vérité?
" Un cœur simple dépend de nous, mais la
" vérité dépend des autres hommes. Où la
" trouvera-t-on, si ceux qui nous environ-
" nent sont séduits par leurs préjugés, ou
" corrompus par leurs intérêts, comme ils le
" sont pour la plupart? J'ai voyagé chez
" beaucoup de peuples; j'ai fouillé leurs bi-
" bliothèques, j'ai consulté leurs docteurs,
" et je n'ai trouvé par-tout que contradic-
" tions, doutes et opinions, mille fois plus
" variés que leurs langages. Si donc on ne
" trouve pas la vérité dans les plus célèbres
" dépôts des connoissances humaines, où
" faudra-t-il l'aller chercher? à quoi servira
" d'avoir un cœur simple parmi des hommes
" qui ont l'esprit faux et le cœur corrompu?
" —La vérité me seroit suspecte, répondit
" le paria, si elle ne venoit à moi que par le
" moyen des hommes: ce n'est point parmi
" eux qu'il faut la chercher, c'est dans la na-
" ture. La nature est la source de tout ce

" qui existe; son langage n'est point intelli-
" gible et variable, comme celui des hommes
" et de leurs livres. Les hommes font des
" livres, mais la nature fait des choses. Fon-
" der la vérité sur un livre, c'est comme si
" on la fondoit sur un tableau, ou sur une
" statue, qui ne peut intéresser qu'un pays,
" et que le temps altère chaque jour. Tout
" livre est l'art d'un homme, mais la nature
" est l'art de Dieu."

" —Vous avez bien raison, reprit le doc-
" teur, la nature est la source des vérités
" naturelles; mais où est, par exemple, la
" source des vérités historiques, si ce n'est
" dans les livres? Comment donc s'assurer
" aujourd'hui de la vérité d'un fait arrivé il
" y a deux mille ans? Ceux qui nous l'ont
" transmis étoient-ils sans préjugés, sans es-
" prit de parti? avoient-ils un cœur simple?
" D'ailleurs, les livres mêmes qui nous le
" transmettent n'ont-ils pas besoin de co-
" pistes, d'imprimeurs, de commentateurs,
" de traducteurs; et tous ces gens-là n'altè-
" rent-ils pas plus ou moins la vérité? Com-

" me vous le dites fort bien, un livre n'est
" que l'art d'un homme. Il faut donc renon-
" cer à toute vérité historique, puisqu'elle ne
" peut nous parvenir que par le moyen des
" hommes, sujets à l'erreur.—Qu'importe à
" notre bonheur, dit l'Indien, l'histoire des
" choses passées? L'histoire de ce qui est,
" est l'histoire de ce qui a été et de ce qui
" sera."

" —Fort bien, dit l'Anglois; mais vous
" conviendrez que les vérités morales sont
" nécessaires au bonheur du genre humain.
" Comment donc les trouver dans la nature?
" Les animaux s'y font la guerre, s'entretuent
" et se dévorent; les éléments mêmes com-
" battent contre les éléments: les hommes
" en agiront-ils de même entre eux?—Oh!
" non, répondit le bon paria; mais chaque
" homme trouvera la règle de sa conduite
" dans son propre cœur, si son cœur est
" simple. La nature y a mis cette loi: Ne
" faites pas aux autres ce que vous ne vou-
" driez pas que les autres vous fissent.—
" Il est vrai, reprit le docteur, elle a réglé

" les intérêts du genre humain sur les nôtres;
" mais les vérités religieuses, comment les
" découvrira-t-on parmi tant de traditions et
" de cultes qui divisent les nations?—Dans
" la nature même, répondit le paria; si nous
" la considérons avec un cœur simple, nous
" y verrons Dieu dans sa puissance, son in-
" telligence, et sa bonté; et, comme nous
" sommes foibles, ignorants, et misérables,
" en voilà assez pour nous engager à l'adorer,
" à le prier, et à l'aimer toute notre vie sans
" disputer."

" —Admirablement! repartit l'Anglois.
" Mais maintenant, dites-moi, quand on a
" découvert une vérité, faut-il en faire part
" aux autres hommes? Si vous la publiez,
" vous serez persécuté par une infinité de
" gens qui vivent de l'erreur contraire, en
" assurant que cette erreur même est la vé-
" rité, et que tout ce qui tend à la détruire
" est l'erreur elle-même.—Il faut, répondit
" le paria, dire la vérité aux hommes qui
" ont le cœur simple, c'est-à-dire aux gens
" de bien qui la cherchent, et non aux mé-

" chants qui la repoussent. La vérité est
" une perle fine, et le méchant un crocodile
" qui ne peut la mettre à ses oreilles, parce-
" qu'il n'en a pas. Si vous jetez une perle
" à un crocodile, au lieu de s'en parer, il
" voudra la dévorer ; il se cassera les dents,
" et de fureur il se jettera sur vous."

" —Il ne me reste qu'une objection à vous
" faire, dit l'Anglois, c'est qu'il s'ensuit de
" ce que vous venez de dire, que les hommes
" sont condamnés à l'erreur, quoique la vé-
" rité leur soit nécessaire ; car, puisqu'ils
" persécutent ceux qui la leur disent, quel
" est le docteur qui osera les instruire ?—
" Celui, répondit le paria, qui persécute lui-
" même les hommes pour la leur apprendre :
" le malheur.—Oh ! pour cette fois, homme
" de la nature, reprit l'Anglois, je crois que
" vous vous trompez. Le malheur jette les
" hommes dans la superstition ; il abat le
" cœur et l'esprit. Plus les hommes sont
" misérables, plus ils sont vils, crédules, et
" rampants.—C'est qu'ils ne sont pas assez
" malheureux, repartit le paria. Le malheur

" ressemble à la montagne Noire de Bember,
" aux extrémités du royaume brûlant de
" Lahor : tant que vous la montez, vous ne
" voyez devant vous que de stériles rochers ;
" mais, quand vous êtes au sommet, vous
" apercevez le ciel sur votre tête, et à vos
" pieds le royaume de Cachemire."

" —Charmante et juste comparaison ! re-
" prit le docteur : chacun, en effet, a dans
" la vie sa montagne à grimper. La vôtre,
" vertueux solitaire, a dû être bien rude, car
" vous êtes élevé par-dessus tous les hommes
" que je connois. Vous avez donc été bien
" malheureux ? Mais, dites-moi d'abord,
" pourquoi votre caste est-elle si avilie dans
" l'Inde, et celle des brames si honorée ? Je
" viens de chez le supérieur de la pagode de
" Jagrenat, qui ne pense pas plus que son
" idole, et qui se fait adorer comme un dieu.
" —C'est, répondit le paria, parceque les
" brames disent que, dans l'origine, ils sont
" sortis de la tête du dieu Brama, et que les
" parias sont descendus de ses pieds. Ils
" ajoutent de plus qu'un jour Brama, en

" voyageant, demanda à manger à un paria,
" qui lui présenta de la chair humaine: de-
" puis cette tradition, leur caste est honorée,
" et la nôtre est maudite dans toute l'Inde.
" Il ne nous est pas permis d'approcher des
" villes, et tout naïre ou reispoute peut nous
" tuer, si nous l'approchons seulement à la
" portée de notre haleine.—Par saint George,
" s'écria l'Anglois, voilà qui est bien fou et
" bien injuste! Comment les brames ont-ils
" pu persuader une pareille sottise aux In-
" diens? — En la leur apprenant dès l'en-
" fance, dit le paria, et en la leur répétant
" sans cesse: les hommes s'instruisent com-
" me les perroquets.—Infortuné! dit l'An-
" glois, comment avez-vous fait pour vous
" tirer de l'abyme de l'infamie où les brames
" vous avoient jeté en naissant. Je ne trouve
" rien de plus désespérant pour un homme
" que de le rendre vil à ses propres yeux:
" c'est lui ôter la première des consolations;
" car la plus sûre de toutes, est celle qu'on
" trouve à rentrer dans soi-même."

" —Je me suis dit d'abord, reprit le paria:

" L'histoire du dieu Brama est-elle bien
" vraie? Il n'y a que les brames, intéressés
" à se donner une origine céleste, qui la
" racontent. Ils ont sans doute imaginé
" qu'un paria avoit voulu rendre Brama
" anthropophage, pour se venger des parias
" qui refusoient de croire ce qu'ils débitoient
" de leur sainteté. Après cela, je me suis
" dit: Supposons que ce fait soit vrai; Dieu
" est juste, il ne peut rendre toute une caste
" coupable du crime d'un de ses membres
" lorsque la caste n'y a pas participé. Mais
" en supposant que toute la classe des
" parias ait pris part à ce crime, leurs
" descendants n'en ont pas été complices
" Dieu ne punit pas plus dans les enfants les
" fautes de leurs aïeux qu'ils n'ont jamais
" vus, qu'il ne puniroit dans les aïeux les
" fautes de leurs petits-enfants qui ne sont
" pas encore nés. Mais supposons encore
" que j'aie part aujourd'hui à la punition
" d'un paria, perfide envers son dieu, il y a
" des milliers d'années, sans avoir eu part
" son crime; est-ce que quelque chose pour

" roit subsister, haï de Dieu, sans être détruit
" aussitôt? Si j'étois maudit de Dieu, rien
" de ce que je planterois ne réussiroit. En-
" fin, je me dis: Je suppose que je sois haï
" de Dieu, qui me fait du bien, je veux tâcher
" de me rendre agréable à lui, en faisant, à son
" exemple, du bien à ceux que je devrois haïr."

" —Mais, lui demanda l'Anglois, comment
" faisiez-vous pour vivre, étant repoussé de
" tout le monde?—D'abord, dit l'Indien, je
" me dis: Si tout le monde est ton ennemi,
" sois à toi-même ton ami. Ton malheur
" n'est pas au-dessus des forces d'un homme.
" Quelque grande que soit la pluie, un petit
" oiseau n'en reçoit qu'une goutte à-la-fois.
" J'allois dans les bois et le long des rivières
" chercher à manger, mais je n'y recueillois
" le plus souvent que quelque fruit sauvage,
" et j'avois à craindre les bêtes féroces: ainsi
" je connus que la nature n'avoit presque
" rien fait pour l'homme seul, et qu'elle avoit
" attaché mon existence à cette même société
" qui me rejetoit de son sein. Je fréquentai
" alors les champs abandonnés, qui sont en

" grand nombre dans l'Inde, et j'y rencontrois
" toujours quelque plante comestible qui avoit
" survécu à la ruine de ses cultivateurs. Je
" voyageois ainsi de province en province,
" assuré de trouver par-tout ma subsistance
" dans les débris de l'agriculture. Quand
" je trouvois les semences de quelque végétal
" utile, je les ressemois, en disant: Si ce
" n'est pas pour moi, ce sera pour d'autres.
" Je me trouvois moins misérable en voyant
" que je pouvois faire quelque bien. Il y
" avoit une chose que je désirois passionné-
" ment, c'étoit d'entrer dans quelques villes.
" J'admirois de loin leurs ramparts et leurs
" tours, le concours prodigieux de barques
" sur leurs rivières, et de caravanes sur leurs
" chemins, chargées de marchandises qui y
" abordoient de tous les points de l'horizon;
" les troupes de gens des guerre, qui y ve-
" noient monter la garde du fond des pro-
" vinces; les marches des ambassadeurs avec
" leurs suites nombreuses, qui y arrivoient
" des royaumes étrangers pour y notifier des
" événements heureux, ou pour y faire des

" alliances. Je m'approchois le plus qu'il
" m'étoit permis de leurs avenues, contem-
" plant avec étonnement les longues colonnes
" de poussière que tant de voyageurs y fai-
" soient lever, et je tressaillois de désir à ce
" bruit confus qui sort des grandes villes, et
" qui, dans les campagnes, ressemble au mur-
" mure des flots qui se brisent sur les rivages
" de la mer. Je me disois : Une congréga-
" tion d'hommes de tant d'états différents,
" qui mettent en commun leur industrie, leurs
" richesses, et leur joie, doit faire d'une ville
" un séjour de délices. Mais, s'il ne m'est
" pas permis d'en approcher pendant le jour,
" qui m'empêche d'y entrer pendant la nuit?
" Une foible souris, qui a tant d'ennemis, va
" et vient où elle veut à la faveur des ténè-
" bres; elle passe de la cabane du pauvre
" dans le palais des rois. Pour jouir de la
" vie, il lui suffit de la lumière des étoiles;
" pourquoi me faut-il celle du soleil? C'é-
" toit aux environs de Delhi que je faisois
" ces réflexions; elles m'enhardirent au point
" que j'entrai dans la ville avec la nuit; j'y

" pénétrai par la porte de Lahor. D'abord,
" je parcourus une longue rue solitaire, for-
" mée, a droite et à gauche, des maisons
" bordées de terrasses, portées par des arcades,
" où sont les boutiques des marchands. De
" distance à autre, je rencontrois de grands
" caravanserails bien fermés, et de vastes
" bazars ou marchés, où régnoit le plus grand
" silence. En approchant de l'intérieur de
" la ville, je traversai le superbe quartier des
" omrahs, rempli de palais et de jardins situés
" le long de Gemna. Tout y retentissoit du
" bruit des instruments et des chansons des
" bayadères, qui dansoient sur les bords du
" fleuve à la lueur des flambeaux. Je me
" présentai à la porte d'un jardin pour jouir
" d'un si doux spectacle, mais j'en fus re-
" poussé par des esclaves, qui en chassoient
" les misérables à coups de bâton. En m'é-
" loignant du quartier des grands, je passai
" près de plusieurs pagodes de ma religion,
" où un grand nombre d'infortunés, prosternés
" à terre, se livroient aux larmes. Je me
" hâtai de fuir à la vue de ces monuments de

" la superstition et de la terreur. Plus loin,
" les voix perçantes des mollahs, qui annon-
" çoient du haut des airs les heures de la
" nuit m'apprirent que j'étois au pied des
" minarets d'une mosquée. Près de là étoient
" les factoreries des Européens avec leurs
" pavillons, et des gardiens qui crioient sans
" cesse: *kaber dar!* prenez garde à vous!
" Je côtoyai ensuite un grand bâtiment, que
" je reconnus pour une prison, au bruit des
" chaînes et aux gémissements qui en sor-
" toient. J'entendis bientôt les cris de la
" douleur dans un vaste hôpital, d'où l'on
" sortoit des chariots pleins de cadavres.
" Chemin faisant, je rencontrai des voleurs
" qui fuyoient le long des rues, des patrouilles
" de gardes qui couroient après eux; des
" groupes de mendiants, qui, malgré les coups
" de rotin, sollicitoient aux portes des palais
" quelques débris de leurs festins; et par-
" tout des femmes qui se prostituoient publi-
" quement pour avoir de quoi vivre. Enfin,
" après une longue marche dans la même
" rue, je parvins à une place immense, qui

" entoure la forteresse habitée par le grand-
" mogol. Elle étoit couverte de tentes des
" rajahs ou nababs de sa garde, et de leurs
" escadrons, distingués les uns des autres
" par des flambeaux, des étendards, et de
" longues cannes terminées par des queues
" de vaches du Thibet. Un large fossé plein
" d'eau, et hérissé d'artillerie, faisoit, comme
" la place, le tour de la forteresse. Je con-
" sidérois, à la clarté des feux de la garde,
" les tours du château qui s'élevoient jus-
" qu'aux nues, et la longueur de ses remparts
" qui se perdoient dans l'horizon. J'aurois
" bien voulu y pénétrer; mais de grands
" korahs ou fouets, suspendus à des poteaux,
" m'ôtèrent même le désir de mettre le pied
" dans la place. Je me tins donc à une de
" ses extrémités, auprès de quelques nègres
" esclaves, qui me permirent de me reposer
" auprès d'un feu autour duquel ils étoient
" assis. De là je considérai avec admiration
" le palais impérial, et je me dis : C'est donc
" ici que demeure le plus heureux des hom-
" mes! C'est pour son obéissance, que tant

" de religions prêchent; pour sa gloire, que
" tant d'ambassadeurs arrivent; pour ses
" trésors, que tant de provinces s'épuisent;
" pour ses voluptés, que tant de caravanes
" voyagent; et pour sa sûreté, que tant d'hom-
" mes armés veillent en silence."

" Pendant que je faisois ces réflexions, de
" grands cris de joie se firent entendre dans
" toute la place, et je vis passer huit cha-
" meaux décorés de banderoles. J'appris
" qu'ils étoient chargés de têtes de rebelles,
" que les généraux du Mogol lui envoyoient
" de la province du Décan, où un de ses fils,
" qu'il en avoit nommé gouverneur, lui fai-
" soit la guerre depuis trois ans. Un peu
" après arriva, à bride abattue, un courrier
" monté sur un dromadaire; il venoit an-
" noncer la perte d'une ville frontière de
" l'Inde, par la trahison d'un de ses com-
" mandants, qui l'avoit livrée au roi de Perse.
" A peine ce courrier étoit passé, qu'un au-
" tre, envoyé par le gouverneur du Bengale,
" vint apporter la nouvelle que des Euro-
" péens, auxquels l'empereur avoit accordé,

" pour le bien du commerce, un comptoir à
" l'embouchure du Gange, y avoient bâti une
" forteresse, et s'y étoient emparés de la
" navigation du fleuve. Quelques moments
" après l'arrivée de ces deux courriers, on
" vit sortir du château un officier, à la tête
" d'un détachement des gardes. Le Mogol
" lui avoit ordonné d'aller dans le quartier
" des omrahs, et d'en amener trois des prin-
" cipaux, chargés de chaînes, accusés d'être
" d'intelligence avec les ennemis de l'état.
" Il avoit fait arrêter la veille un mollah, qui
" faisoit dans ses sermons l'éloge du roi de
" Perse et disoit hautement que l'empereur
" des Indes étoit infidèle, parceque, contre
" la loi de Mahomet, il buvoit du vin. Enfin,
" on assuroit qu'il venoit de faire étrangler
" et jeter dans la Gemna une de ses femmes,
" et deux capitaines de sa garde, convaincus
" d'avoir trempé dans la rebellion de son fils.
" Pendant que je réfléchissois sur ces tragi-
" ques événements, une longue colonne de
" feu s'éleva tout-à-coup des cuisines du sé-
" rail; ses tourbillons de fumée se confon-

" doient avec les nuages, et sa lueur rouge
" éclairoit les tours de la forteresse, ses fossés,
" la place, les minarets des mosquées, et s'é-
" tendoit jus'qu'à l'horizon. Aussitôt les
" grosses timbales de cuivre, et les karnas
" ou grands haut-bois de la garde, sonnèrent
" l'alarme avec un bruit épouvantable: des
" escadrons de cavalerie se répandirent dans
" la ville, enfonçant les portes des mai-
" sons voisines du château, et forçant, à
" grands coups de korahs, leurs habitants
" d'accourir au feu. J'éprouvai aussi moi-
" même combien le voisinage des grands est
" dangereux aux petits. Les grands sont
" comme le feu, qui brûle même ceux qui
" lui jettent de l'encens, s'ils s'en approchent
" de trop près. Je voulus m'échapper; mais
" toutes les avenues de la place étoient fer-
" mées. Il m'eût été impossible d'en sortir,
" si, par la providence de Dieu, le côté où je
" m'étois mis n'eût été celui du sérail. Com-
" me les eunuques en déménageoient les
" femmes sur des éléphants, ils facilitèrent
" mon évasion; car si par-tout les gardes

" obligeoient, à coups de fouet, les hommes
" de venir au secours du château, les élé-
" phants, à coups de trompe, les forçoient
" de s'en éloigner. Ainsi, tantôt poursuivi
" par les uns, tantôt repoussé par les au-
" tres, je sortis de cet affreux chaos; et,
" à la clarté de l'incendie, je gagnai l'autre
" extrémité du faubourg, où, sous des huttes,
" loin des grands, le peuple reposoit en paix
" de ses travaux. Ce fut là que je commen-
" çai à respirer. Je me dis: J'ai donc vu
" une ville! j'ai vu la demeure des maîtres
" des nations! Oh! de combien de maîtres
" ne sont-ils pas eux-mêmes les esclaves! Ils
" obéissent, jusques dans le temps du repos,
" aux voluptés, à l'ambition, à la superstition,
" à l'avarice: ils ont à craindre, même dans
" le sommeil, une foule d'êtres misérables et
" malfaisants dont ils sont entourés, des vo-
" leurs, des mendiants, des courtisanes, des
" incendiaires, et jusqu'à leurs soldats, leurs
" grands, et leurs prêtres. Que doit-ce être
" d'une ville pendant le jour, si elle est ainsi
" troublée pendant la nuit? Les maux de
" l'homme croissent avec ses jouissances:

" combien l'empereur, qui les réunit toutes,
" n'est-il pas à plaindre! Il a à redouter les
" guerres civiles et étrangères et les objets
" mêmes qui font sa consolation et sa dé-
" fense, ses généraux, ses gardes, ses mol-
" lahs, ses femmes, et ses enfants. Les fossés
" de sa forteresse ne sauroient arrêter les
" fantômes de la superstition; ni ses élé-
" phants si bien dressés, repousser loin de
" lui les noirs soucis. Pour moi, je ne crains
" rien de tout cela: aucun tyran n'a d'em-
" pire ni sur mon corps, ni sur mon ame.
" Je puis servir Dieu suivant ma conscience,
" et je n'ai rien à redouter d'aucun homme,
" si je ne me tourmente moi-même: en vé-
" rité, un paria est moins malheureux qu'un
" empereur. En disant ces mots, les larmes
" me vinrent aux yeux; et, tombant à ge-
" noux, je remerciai le ciel, qui, pour m'ap-
" prendre à supporter mes maux, m'en
" avoit démontré de plus intolérables que
" les miens.

" Depuis ce temps, je n'ai fréquenté dans
" Delhi que les faubourgs. De là je voyois

" les étoiles éclairer les habitations des hom-
" mes et se confondre avec leurs feux, com-
" me si le ciel et la ville n'eussent fait qu'un
" même domaine. Quand la lune venoit
" éclairer ce paysage, j'y apercevois d'au-
" tres couleurs que celles du jour. J'admi-
" rois les tours, les maisons, et les arbres,
" à-la-fois argentés et couverts de crêpes,
" qui se reflétoient au loin dans les eaux de
" la Gemna. Je parcourois en liberté de
" grands quartiers solitaires et silencieux,
" et il me sembloit alors que toute la ville
" étoit à moi. Cependant l'humanité m'y
" auroit refusé une poignée de riz, tant la
" religion m'y avoit rendu odieux! Ne pou-
" vant donc trouver à vivre parmi les vi-
" vants, j'en cherchois parmi les morts;
" j'allois dans les cimetières manger sur les
" tombeaux les mets offerts par la piété des
" parents. C'étoit dans ces lieux que j'ai-
" mois à réfléchir. Je me disois: C'est ici la
" ville de la paix; ici, ont disparu la puis-
" sance et l'orgueil; ici, l'innocence et la
" vertu sont en sûreté; ici, sont mortes

" toutes les craintes de la vie, même celle
" de mourir : c'est ici l'hôtellerie où pour
" toujours le charretier a dételé, et où le
" paria repose. Dans ces pensées, je trou-
" vois la mort désirable, et je venois à mé-
" priser la terre. Je considérois l'orient d'où
" sortoit à chaque instant une multitude
" d'étoiles. Quoique leurs destins me fus-
" sent inconnus, je sentois qu'ils étoient
" liés avec ceux des hommes, et que la na-
" ture qui a fait ressortir à leurs besoins
" tant d'objets qu'ils ne voient pas, y avoit
" au moins attaché ceux qu'elle offroit à
" leur vue. Mon âme s'élevoit donc dans le
" firmament avec les astres ; et lorsque
" l'aurore venoit joindre à leurs douces et
" éternelles clartés ses teintes de rose, je
" me croyois aux portes du ciel. Mais dès
" que ses feux doroient les sommets des
" pagodes, je disparoissois comme une om-
" bre ; j'allois, loin des hommes, me re-
" poser dans les champs au pied d'un ar-
" bre, où je m'endormois au chant des
" oiseaux."

" —Homme sensible et infortuné, dit l'Anglois, votre récit est bien touchant : croyez-moi, la plupart des villes ne méritent d'être vues que la nuit. Après tout, la nature a des beautés nocturnes qui ne sont pas les moins touchantes ; un poëte fameux de mon pays n'en a pas célébré d'autres. Mais, dites-moi, comment enfin avez-vous fait pour vous rendre heureux à la lumière du jour ?"

" —C'étoit déjà beaucoup d'être heureux la nuit, reprit l'Indien ; la nature ressemble à une belle femme, qui, pendant le jour, ne montre au vulgaire que les beautés de son visage, et qui, pendant la nuit, en dévoile de secrètes à son amant. Mais si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations ; elle paroit à l'infortuné un port tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en être ébranlé ; mais, pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie ; il emporte également

" celui qui lutte contre son cours et celui
" qui s'y abandonne, le sage comme l'in-
" sensé; et tous deux arrivent à la fin de
" leurs jours, l'un après en avoir abusé, et
" l'autre sans en avoir joui. Je ne voulois
" pas être plus sage que la nature, ni trou-
" ver mon bonheur hors des lois qu'elle a
" prescrites à l'homme. Je désirois sur-tout
" un ami à qui je pusse communiquer mes
" plaisirs et mes peines. Je le cherchai long-
" temps parmi mes égaux; mais je n'y vis
" que des envieux. Cependant j'en trouvai
" un sensible, reconnoissant, fidèle, et in-
" accessible aux préjugés; à la vérité, ce
" n'étoit pas dans mon espèce, mais dans
" celle des animaux, c'étoit ce chien que
" vous voyez. On l'avoit exposé, tout petit,
" au coin d'une rue, où il étoit près de
" mourir de faim. Il me toucha de com-
" passion; je l'élevai: il s'attacha à moi, et
" j'en fis un compagnon inséparable. Ce
" n'étoit pas assez: il me falloit un ami
" plus malheureux qu'un chien, qui connût
" tous les maux de la société humaine, et

" qui m'aidât à les supporter ; qui ne desirât
" que les biens de la nature, et avec qui je
" pusse en jouir. Ce n'est qu'en s'entrela-
" çant que deux foibles arbrisseaux résistent
" à l'orage. La Providence combla mes
" désirs en me donnant une bonne femme.
" Ce fut à la source de mes malheurs que je
" trouvai celle de mon bonheur. Une nuit
" que j'étois au cimetière des brames, j'aper-
" çus, au clair de la lune, une jeune bramine,
" à demi couverte de son voile jaune. A
" l'aspect d'une femme du sang de mes tyrans,
" je reculai d'horreur ; mais je m'en rappro-
" chai de compassion, en voyant le soin dont
" elle étoit occupée. Elle mettoit à manger
" sur un tertre qui couvroit les cendres de sa
" mère, brûlée depuis peu, toute vive, avec
" le corps de son père, suivant l'usage de sa
" caste ; et elle y brûloit de l'encens, pour
" appeler son ombre. Les larmes me vinrent
" aux yeux, en voyant une personne plus
" infortunée que moi. Je me dis : Hélas !
" je suis lié des liens de l'infamie, mais tu
" l'es de ceux de la gloire. Au moins, je

" vis tranquille au fond de mon précipice; et
" toi, toujours tremblante sur le bord du tien.
" Le même destin qui t'a enlevé ta mère, te
" menace aussi de t'enlever un jour. Tu
" n'as reçu qu'une vie, et tu dois mourir de
" deux morts: si ta propre mort ne te fait
" descendre au tombeau, celle de ton époux
" t'y entraînera toute vivante. Je pleurois,
" et elle pleuroit: nos yeux, baignés de lar-
" mes, se rencontrèrent, et se parlèrent com-
" me ceux des malheureux; elle détourna
" les siens, s'enveloppa de son voile, et se
" retira. La nuit suivante, je revins au même
" lieu. Cette fois, elle avoit mis une plus
" grande provision de vivres sur le tombeau
" de sa mère: elle avoit jugé que j'en avois
" besoin; et, comme les brames empoison-
" nent souvent leurs mets funéraires pour
" empêcher les parias de les manger, pour
" me rassurer sur l'usage des siens, elle n'y
" avoit apporté que des fruits. Je fus tou-
" ché de cette marque d'humanité; et, pour
" lui témoigner le respect que je portois a
" son offrande filiale, au lieu de prendre ses

" fruits, j'y joignis des fleurs : c'étoient des
" pavots, qui exprimoient la part que je pre-
" nois à sa douleur. La nuit suivante, je vis
" avec joie qu'elle avoit approuvé mon hom-
" mage ; les pavots étoient arrosés, et elle
" avoit mis un nouveau panier de fruits à
" quelque distance du tombeau. La pitié et
" la reconnoissance m'enhardirent. N'osant
" lui parler comme paria, de peur de la com-
" promettre, j'entrepris, comme homme, de
" lui exprimer toutes les affections qu'elle
" faisoit naître dans mon ame : suivant l'usage
" des Indes, j'empruntai, pour me faire en-
" tendre, le langage des fleurs ; j'ajoutai aux
" pavots des soucis. La nuit d'après, je re-
" trouvai mes pavots et mes soucis baignés
" d'eau. La nuit suivante, je devins plus
" hardi ; je joignis aux pavots et aux soucis
" une fleur de foulsapatte, qui sert aux cor-
" donniers à teindre leurs cuirs en noir, com-
" me l'expression d'un amour humble et mal-
" heureux. Le lendemain, dès l'aurore, je
" courus au tombeau ; mais j'y vis la foulsa-
" patte desséchée, parcequ'elle n'avoit pas été

" arrosée. La nuit suivante, j'y mis, en trem-
" blant, une tulipe dont les feuilles rouges et
" le cœur noir exprimoient les feux dont j'é-
" tois brûlé : le lendemain, je retrouvai ma
" tulipe dans l'état de la foulsapatte. J'étois
" accablé de chagrin ; cependant le surlende-
" main j'y apportai un bouton de rose avec ses
" épines, comme le symbole de mes espérances
" mêlées de beaucoup de craintes. Mais quel
" fut mon désespoir quand je vis, aux premiers
" rayons du jour, mon bouton de rose loin
" du tombeau ! je crus que je perdrois la rai-
" son. Quoi qu'il pût m'en arriver, je résolus
" de lui parler. La nuit suivante, dès qu'elle
" parut, je me jetai à ses pieds ; mais j'y restai
" tout interdit en lui présentant ma rose. Elle
" prit la parole, et me dit : Infortuné ! tu me
" parles d'amour, et bientôt je ne serai plus.
" Il faut, à l'exemple de ma mère, que j'ac-
" compagne au bûcher mon époux qui vient
" de mourir : il étoit vieux, je l'épousai en-
" fant : adieu, retire-toi, et oublie-moi ; dans
" trois jours, je ne serai qu'un peu de cendre.
" —En disant ces mots, elle soupira. Pour

" moi, pénétré de douleur, je lui dis: Mal-
" heureuse bramine! la nature a rompu les
" liens que la société vous avoit donnés;
" achevez de rompre ceux de la superstition:
" vous le pouvez, en me prenant pour votre
" époux.—Quoi! reprit-elle en pleurant, j'é-
" chapperois à la mort pour vivre avec toi
" dans l'opprobre! Ah! si tu m'aimes, laisse-
" moi mourir.—A Dieu ne plaise, m'écriai-je,
" que je ne vous tire de vos maux que pour
" vous plonger dans les miens! Chère bra-
" mine, fuyons ensemble au fond des forêts;
" il vaut encore mieux se fier aux tigres qu'aux
" hommes. Mais le ciel, dans qui j'espère,
" ne nous abandonnera pas. Fuyons: l'a-
" mour, la nuit, ton malheur, ton innocence,
" tout nous favorise. Hâtons-nous, veuve
" infortunée! déjà ton bûcher se prépare, et
" ton époux mort t'y appelle. Pauvre liane
" renversée, appuie-toi sur moi, je serai ton
" palmier.—Alors elle jeta, en gémissant, un
" regard sur le tombeau de sa mère, puis vers
" le ciel; et laissant tomber une de ses mains
" dans la mienne, de l'autre elle prit ma rose.

" Aussitôt je la saisis par le bras, et nous nous " mîmes en route. Je jetai son voile dans le " Gange, pour faire croire à ses parents qu'elle " s'y étoit noyée. Nous marchâmes pendant " plusieurs nuits le long du fleuve, nous ca- " chant le jour dans des rizières. Enfin, " nous arrivâmes dans cette contrée que la " guerre a dépeuplée d'habitants. Je péné- " trai au fond de ce bois, où j'ai bâti cette " cabane, et planté un petit jardin : nous y " vivons très heureux. Je révère ma femme " comme le soleil, et je l'aime comme la lune. " Dans cette solitude, nous nous tenons lieu " de tout : nous étions méprisés du monde ; " mais, comme nous nous estimons mutuelle- " ment, les louanges que je lui donne, ou celles " que j'en reçois, nous paroissent plus douces " que les applaudissements d'un peuple." En disant ces mots, il regardoit son enfant dans son berceau, et sa femme qui versoit des larmes de joie.

Le docteur, en essuyant les siennes, dit à son hôte : " En vérité, ce qui est en honneur " chez les hommes est souvent digne de leur " mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite

" souvent d'en être honoré. Mais Dieu est
" juste; vous êtes mille fois plus heureux
" dans votre obscurité, que le chef des brames
" de Jagrenat dans toute sa gloire. Il est
" exposé, ainsi que sa caste, à toutes les ré-
" volutions de la fortune; c'est sur les brames
" que tombent la plupart des fléaux des guer-
" res civiles et étrangères qui désolent votre
" beau pays depuis tant de siècles; c'est à
" eux qu'on s'adresse souvent pour avoir des
" contributions forcées, à cause de l'empire
" qu'ils exercent sur l'opinion des peuples.
" Mais ce qu'il y a de plus cruel pour eux,
" ils sont les premières victimes de leur reli-
" gion inhumaine. A force de prêcher l'er-
" reur, ils s'en pénètrent eux-mêmes au point
" de perdre le sentiment de la vérité, de la
" justice, de l'humanité, de la piété; ils sont
" liés des chaînes de la superstition dont ils
" veulent captiver leurs compatriotes; ils
" sont forcés à chaque instant de se laver, de
" se purifier, de s'abstenir d'une multitude
" de jouissances innocentes; enfin, ce qu'on
" ne peut dire sans horreur, par une suite de

" leurs dogmes barbares, ils voient brûler
" vives leurs parentes, leurs mères, leurs
" sœurs, et leurs propres filles : ainsi les pu-
" nit la nature, dont ils ont violé les lois.
" Pour vous, il vous est permis d'être sincère,
" bon, juste, hospitalier, pieux ; et vous
" échappez aux coups de la fortune et aux
" maux de l'opinion par votre humiliation
" même."

Après cette conversation, le paria prit congé de son hôte pour le laisser reposer, et se retira, avec sa femme et le berceau de son enfant, dans une petite pièce voisine.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le docteur fut réveillé par le chant des oiseaux nichés dans les branches du figuier d'Inde, et par les voix du paria et de sa femme, qui faisoient ensemble la prière du matin. Il se leva, et fut bien fâché, lorsque le paria et sa femme ouvrant leur porte pour lui souhaiter le bonjour, il vit qu'il n'y avoit pas d'autre lit dans la cabane que le lit conjugal, et qu'ils avoient veillé toute la nuit pour le lui céder. Après qu'ils eurent fait le salam,[8] ils se

hâtèrent de lui préparer à déjeuner. Pendant ce temps-là, il fut faire un tour dans le jardin; il le trouva, ainsi que la cabane, entouré des arcades du figuier d'Inde, si entrelacées, qu'elles formoient une haie impénétrable même à la vue. Il apercevoit seulement au-dessus de leur feuillage les flancs rouges du rocher qui flanquoit le vallon tout autour de lui : il en sortoit une petite source qui arrosoit ce jardin planté sans ordre. On y voyoit pêle-mêle des mangoustans, des orangers, des cocotiers, des litchis, des durions, des manguiers, des jacquiers, des bananiers, et d'autres végétaux tout chargés de fleurs ou de fruits. Leurs troncs mêmes en étoient couverts; le bétel serpentoit autour du palmier arec, et le poivrier le long de la canne à sucre. L'air étoit embaumé de leurs parfums. Quoique la plupart des arbres fussent encore dans l'ombre, les premiers rayons de l'aurore éclairoient déjà leurs sommets; on y voyoit voltiger les colibris étincelants comme des rubis et des topazes, tandis que des bengalis et des sensa-soulé ou cinq-

cents-voix, cachés sous l'humide feuillée, faisoient entendre sur leurs nids leurs doux concerts. Le docteur se promenoit sous ces charmants ombrages, loin des pensées savantes et ambitieuses, lorsque le paria vint l'inviter à déjeuner. "Votre jardin est délicieux, dit " l'Anglois, je ne lui trouve d'autre défaut " que d'être trop petit; à votre place, j'y " ajouterois un boulingrin, et je l'étendrois " dans la forêt.—Seigneur, lui répondit le " paria, moins on tient de place, plus on est " couvert: une feuille suffit au nid de l'oi- " seau-mouche." En disant ces mots, ils entrèrent dans la cabane, où ils trouvèrent dans un coin la femme du paria qui allaitoit son enfant: elle avoit servi le déjeuner. Après un repas silencieux, le docteur se préparant à partir, l'Indien lui dit: " Mon hôte, les " campagnes sont encore inondées des pluies " de la nuit, les chemins sont impraticables; " passez ce jour avec nous.—Je ne le puis, " dit le docteur, j'ai trop de monde avec moi. " —Je le vois, reprit le paria, vous avez hâte " de quitter le pays des brames pour retourner

" dans celui des chrétiens, dont la religion " fait vivre tous les hommes en frères." Le docteur se leva en soupirant. Alors le paria fit un signe à sa femme, qui, les yeux baissés et sans parler, présenta au docteur une corbeille de fleurs et de fruits. Le paria, prenant la parole pour elle, dit à l'Anglois: " Seigneur, excusez notre pauvreté; nous " n'avons, pour parfumer nos hôtes suivant " l'usage de l'Inde, ni ambre gris, ni bois " d'aloès; nous n'avons que des fleurs et des " fruits; mais j'espère que vous ne méprisserez pas cette petite corbeille remplie par " les mains de ma femme: il n'y a ni pavots, " ni soucis, mais des jasmins, du mougris, et " des bergamotes, symboles, par la durée de " leurs parfums, de notre affection, dont le " souvenir nous restera lors même que nous " ne vous verrons plus." Le docteur prit la corbeille, et dit au paria: " Je ne saurois trop " reconnoître votre hospitalité, et vous té- " moigner toute l'estime que je vous porte: " acceptez cette montre d'or; elle est de " Greenham, le plus fameux horloger de

" Londres; on ne la remonte qu'une fois par
" an." Le paria lui répondit: " Seigneur,
" nous n'avons pas besoin de montre; nous
" en avons une qui va toujours, et qui ne se
" dérange jamais; c'est le soleil.—Ma mon-
" tre sonne les heures, ajouta le docteur.—
" Nos oiseaux les chantent, repartit le paria.
" —Au moins, dit le docteur, recevez ces
" cordons de corail pour faire des colliers
" rouges à votre femme et à votre enfant.—
" Ma femme et mon enfant ne manqueront
" jamais de colliers rouges, tant que notre jar-
" din produira des pois d'Angole.—Acceptez
" donc, dit le docteur, ces pistolets pour vous
" défendre des voleurs dans votre solitude.—
" La pauvreté, dit le paria, est un rempart
" qui éloigne de nous les voleurs; l'argent
" dont vos armes sont garnies suffiroit pour
" les attirer. Au nom de Dieu qui nous pro-
" tége, et de qui nous attendons notre récom-
" pense, ne nous enlevez pas le prix de notre
" hospitalité.—Cependant, reprit l'Anglois, je
" désirerois que vous conservassiez quelque
" chose de moi.—Eh bien, mon hôte, répondit

" le paria, puisque vous le voulez, j'oserai " vous proposer un échange; donnez-moi " votre pipe, et recevez la mienne: lorsque " je fumerai dans la vôtre, je me rappellerai " qu'un pandect européen n'a pas dédaigné " d'accepter l'hospitalité chez un pauvre pa- " ria." Aussitôt le docteur lui présenta sa pipe de cuir d'Angleterre, dont l'embouchure étoit d'ambre jaune, et reçut en retour celle du paria, dont le tuyau étoit de bambou, et le fourneau de terre cuite.

Ensuite il appela ses gens qui étoient tous morfondus de leur mauvaise nuit passée; et, après avoir embrassé le paria, il monta dans son palanquin. La femme du paria, qui pleuroit, resta sur la porte de la cabane, tenant son enfant dans ses bras; mais son mari accompagna le docteur jusqu'à la sortie du bois, en le comblant de bénédictions. " Que " Dieu soit votre récompense, lui disoit-il, " pour votre bonté envers les malheureux! " que je lui sois en sacrifice pour vous! qu'il " vous ramène heureusement en Angleterre, " ce pays de savants et d'amis, qui cherchent

" la vérité par-tout le monde pour le bonheur " des hommes!" Le docteur lui répondit: J'ai " parcouru la moitié du globe, et je n'aî vu " par-tout que l'erreur et la discorde; je n'ai " trouvé la vérité et le bonheur que dans " votre cabane." En disant ces mots, ils se séparèrent l'un de l'autre en versant des larmes. Le docteur étoit déjà bien loin dans la campagne, qu'il voyoit encore le bon paria au pied d'un arbre, qui lui faisoit signe des mains pour lui dire adieu.

Le docteur, de retour à Calcutta, s'embarqua pour Chandernagor, d'où il fit voile pour l'Angleterre. Arrivé à Londres, il remit les quatre-vingt-dix ballots de ses manuscrits au président de la Société royale, qui les déposa au muséum britannique, où les savants et les journalistes s'occupent encore aujourd'hui à en faire des traductions, des éloges, des diatribes, des critiques, et des pamphlets. Quant au docteur, il garda pour lui les trois réponses du paria sur la vérité. Il fumoit souvent dans sa pipe; et, quand on le questionnoit sur ce qu'il avoit appris de plus utile dans ses voya-

ges, il répondoit: " Il faut chercher la vérité " avec un cœur simple; on ne la trouve que " dans la nature; on ne doit la dire qu'aux " gens de bien." A quoi il ajoutoit: " On " n'est heureux qu'avec une bonne femme."

FIN DE LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

LE

CAFÉ DE SURATE.

LE

CAFÉ DE SURATE.

Il y avoit à Surate un Café où beaucoup d'étrangers s'assembloient l'après-midi. Un jour il y vint un seidre persan, ou docteur de la loi, qui avoit écrit toute sa vie sur la théologie, et qui ne croyoit plus en Dieu. Qu'est ce que Dieu? disoit il; d'où vient-il? qu'est ce qui l'a créé? où est il? Si c'étoit un corps, ou le verroit: si c'étoit un esprit, il seroit intelligent et juste; il ne permettroit pas qu'il y eût des malheureux sur la terre. Moi-même, après avoir tant travaillé pour son service, je serois pontife à Ispahan, et je n'aurois pas été forcé de m'enfuir de la Perse après avoir cherché à éclairer les hommes. Il n'y a donc point de Dieu. Ainsi le doc-

teur, égaré par son ambition, à force de raisonner sur la première raison de toutes choses, étoit venu à perdre la sienne, et à croire que c'étoit non sa propre intelligence qui n'existoit plus, mais celle qui gouverne l'univers. Il avoit pour esclave un Cafre presque nu, qu'il laissa à la porte du café. Pour lui, il fut se coucher sur le sofa, et il prit une tasse de coquenor ou d'opium. Lorsque cette boisson commença à échauffer son cerveau, il adressa la parole à son esclave qui étoit assis sur une pierre au soleil, occupé à chasser les mouches qui le dévoroient et lui dit: misérable noir! crois tu qu'il y ait un Dieu? Qui peut en douter, lui répondit le Cafre? En disant ces mots, le Cafre tira d'un lambeau de pagne qui lui ceignoit les reins, un petit marmouset de bois, et dit; voilà le Dieu qui m'a protégé depuis que je suis au monde; il est fait d'une branche de l'arbre fétiche de mon pays. Tous les gens du café ne furent pas moins surpris de la réponse de l'esclave que de la question de son maître.

Alors un brame haussant les épaules, dit au nègre :—Pauvre imbécile ! comment, tu portes ton dieu dans ta ceinture ! Apprends qu'il n'y a point d'autre dieu que Brama, qui a créé le monde, et dont les temples sont sur les bords du Gange. Les brames sont ses seuls prêtres, et c'est par sa protection particulière qu'ils subsistent depuis cent vingt mille ans, malgré toutes les révolutions de l'Inde. Aussitôt un courtier juif prit la parole, et dit : comment les brames peuvent-ils croire que Dieu n'a de temples que dans l'Inde, et qu'il n'existe que pour leur caste ? Il n'y a d'autre Dieu que celui d'Abraham, qui n'a d'autre peuple que celui d'Israël. Il le conserve, quoique dispersé par toute la terre, jusqu'à ce qu'il l'ait rassemblé à Jérusalem pour lui donner l'empire des nations, lorsqu'il y aura relevé son temple jadis la merveille de l'univers. En disant ces mots, l'Israélite versa quelques larmes. Il allait parler encore, lorsqu'un Italien, en robe bleue lui dit en colère : vous faites Dieu injuste, en disant qu'il n'aime que le peuple d'Israël. Il

la rejeté depuis plus de dix-sept cents ai
comme vous en pouvez juger par sa dispe
sion même. Il appelle aujourd'hui tous l
hommes dans l'église romaine, hors laque
il n'y a point de salut. Un ministre prot
tant, de la mission danoise de Trinqueb
répondit en pâlissant au missionnaire Cath
lique : comment pouvez-vous restreindre
salut des hommes à votre communion id
lâtre ? apprenez qu'il n'y aura de sauvés q
ceux qui, suivant l'Evangile, adorent Dieu
esprit et en vérité, sous la loi de Jés
Alors un Turc, officier de la douane de f
rate, qui fumoit sa pipe, dit aux deux ch
tiens d'un air grave : Padres, comment pou
vous borner la connoissance de Dieu à
églises ? la loi de Jésus a été abolie dep
l'arrivée de Mahomet ; le paraclet prédit
Jésus lui-même le verbe de Dieu. Ve
religion ne subsiste plus que dans quelq
royaumes, et c'est sur ses ruines que la m
s'est élevée dans la plus belle portion
l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie, et de ses f
Elle est aujourd'hui assise sur le trône

Mogol, et se répand jusque dans la Chine, ce pays de lumières. Vous reconnoissez vous-même la réprobation des Juifs à leur humiliation; reconnaissez donc la mission du prophète à ses victoires. Il n'y aura de sauvés que les amis de Mahomet et d'Omar; car pour ceux qui suivent Ali, ce sont des infidèles. A ces mots, le seidre qui étoit de Perse, où le peuple suit la secte d'Ali, se mit à sourire, mais il s'éleva une grande querelle dans le café, à cause de tous les étrangers qui étoient de diverses religions, et parmi lesquels il y avoit encore des chrétiens Abissins, des Cophtes, des Tartares lamas, des Arabes Ismaélites, et des Guèbres ou adorateurs de feu. Tous disputaient sur la nature de Dieu et sur son culte, chacun soutenant que la véritable religion n'étoit que dans son pays.

Il y avoit là un lettré de la Chine, disciple de Confucius, qui voyageoit pour son instruction. Il étoit dans un coin du café, prenant du thé, écoutant tout et ne disant mot. Le douanier turc, s'adressant à lui, cria d'une voix forte: bon Chinois, qui gardez le silence,

vous savez que beaucoup de religions ont pénétré à la Chine. Des marchands de votre pays, qui avoient besoin ici de mes services me l'ont dit, en m'assurant que celle de Mahomet étoit la meilleure. Rendez comme eux justice à la vérité; que pensez-vous de Dieu et de la religion de son prophète? Il se fit alors un grand silence dans le café. Le disciple de Confucius, ayant retiré ses mains dans les larges manches de sa robe, et les ayant croisées sur sa poitrine, se recueillit en lui-même, et dit d'une voix douce et posée: Messieurs, si vous me permettez de vous le dire, c'est l'ambition qui empêche, en toutes choses, les hommes d'être d'accord; si vous avez la patience de m'entendre, je vais vous en citer un exemple qui est encore tout frais à ma mémoire. Lorsque je partis de la Chine pour venir à Surate, je m'embarquai sur un vaisseau Anglais qui avait fait le tour du monde. Chemin faisant, nous jetâmes l'ancre sur la côte orientale de Sumatra. Sur le midi, étant descendus à terre avec plusieurs gens de l'équipage, nous fûmes nous asseoir

sur le bord de la mer, près d'un petit village, sous des cocotiers, à l'ombre des quels se reposoient plusieurs hommes de divers pays. Il y vint un aveugle qui avoit perdu la vue à force de contempler le soleil. Il avoit eu l'ambitieuse folie d'en comprendre la nature, afin de s'en approprier la lumière. Il avoit tenté tous les moyens de l'optique, de la chimie, et même de la nécromancie, pour renfermer un de ses rayons dans une bouteille; n'ayant pu en venir à bout, il disait: La lumière du soleil n'est point un fluide, car elle ne peut être agitée par le vent; ce n'est point un solide, car on ne peut en détacher des morceaux; ce n'est point un feu, car elle ne s'éteint point dans l'eau; ce n'est point un esprit, puisqu'elle est visible; ce n'est point un corps, puisqu'on ne peut la manier; ce n'est pas même un mouvement, puisqu'elle n'agite pas les corps les plus légers; ce n'est donc rien du tout. Enfin, à force de contempler le soleil et de raisonner sur sa lumière, il en avoit perdu les yeux, et qui pis est la raison. Il croyoit que c'étoit non pas

sa vue, mais le soleil qui n'existoit plus dans l'univers. Il avoit pour conducteur un nègre qui, ayant fait asseoir son maître à l'ombre d'un cocotier ramassa par terre un de ses cocos, et se mit à faire un lampion avec sa coque, une mèche avec son caire, et à exprimer de sa noix un peu d'huile pour mettre dans son lampion. Pendant que le nègre s'occupoit ainsi, l'aveugle lui dit en soupirant: Il n'y a donc plus de lumière au monde? Il y a celle du soleil, répondit le nègre. Qu'est ce que le soleil? reprit l'aveugle. Je n'en sais rien, répondit l'Africain, si ce n'est que son lever est le commencement de mes travaux, et son coucher en est la fin. Sa lumière m'intéresse moins que celle de mon lampion, qui m'éclaire dans ma case: sans elle, je ne pourrois vous servir pendant la nuit. Alors, montrant son petit coco, il dit: Voilà mon soleil. A ce propos un homme du village, qui marchoit avec des béquilles, se mit à rire; et croyant que l'aveugle étoit un aveugle né, il lui dit: Apprenez que le soleil est un globe de feu qui se lève tous les

jours dans la mer, et qui se couche tous les jours à l'occident dans les montagnes de Sumatra. C'est ce que vous verriez vous-même ainsi que nous tous, si vous jouissiez de la vue. Un pêcheur prit alors la parole, et dit au boiteux : On voit bien que vous n'êtes jamais sorti de votre village. Si vous aviez des jambes, et que vous eussiez fait le tour de l'île de Sumatra, vous sauriez que le soleil ne se couche point dans ses montagnes ; mais il sort tous les matins de la mer, et il y rentre tous les soirs pour se rafraîchir ; c'est ce que je vois tous les jours le long des côtes. Un habitant de la presqu'île de l'Inde dit alors au pêcheur ; comment un homme qui a le sens commun peut-il croire que le soleil est un globe de feu, et que chaque jour il sort de la mer, et qu'il y rentre sans s'éteindre. Apprenez donc que le soleil est une deuta ou divinité de mon pays, qu'il parcourt tous les jours le ciel sur un char, tournant autour de la montagne d'Or de Merouwa ; que lorsqu'il s'éclipse, c'est qu'il est englouti par les serpens ragou et kétou, dont il n'est délivré que

pas les prières des Indiens sur les bords du Gange. C'est une ambition bien folle à un habitant de Sumatra de croire qu'il ne luit que sur l'horizon de son île; elle ne peut entrer que dans la tête d'un homme qui n'a navigué que dans une pirogue. Un Lascar, patron d'une barque de commerce qui étoit à l'ancre, prit alors la parole, et dit: c'est une ambition encore plus folle de croire que le soleil préfère l'Inde à tous les pays du monde. J'ai voyagé dans la mer Rouge, sur les côtes de l'Arabie, à Madagascar, aux îles Moluques et aux Philippines; le soleil éclaire tous ces pays, ainsi que l'Inde. Il ne tourne point autour d'une montagne mais il se lève dans les îles du Japon, qu'on appelle pour cette raison Jepon ou Gé-puen, naissance du soleil, et il se couche bien loin à l'occident, derrière les îles d'Angleterre. J'en suis bien sûr, car je l'ai ouï dire dans mon enfance à mon grand-père, qui avoit voyagé jusqu'aux extrémités de la mer. Il alloit en dire davantage, lorsqu'un matelot anglois de notre équipage l'imterrompit, en disant; Il n'y a point de

pays ou l'on connaise mieux le cours du soleil qu'en Angleterre : apprenez donc qu'il ne se lève et ne se couche nulle part. Il fait sans cesse le tour du monde ; et j'en suis bien certain, car nous venons de le faire aussi, et nous l'avons rencontré partout. Alors, prenant un rotin des mains d'un des auditeurs, il traça un cercle sur le sable, tâchant de leur expliquer le cours du soleil d'un tropique à l'autre ; mais, n'en pouvant venir à bout, il prit à témoin de tout ce qu'il voulait dire le pilote de son vaisseau. Ce pilote étoit un homme sage qui avoit entendu toute la dispute sans rien dire ; mais quand il vit que tous les auditeurs gardoient le silence pour l'écouter, il prit alors la parole, et leur dit : " Chacun de vous trompe les autres, et en est " trompé. Le soleil ne tourne point autour " de la terre, mais c'est la terre qui tourne " autour de lui, lui présentant, tour à tour en " vingt-quatre heures, les îles du Japon, les " Philippines, les Moluques, Sumatra, l'A- " frique, l'Europe, l'Angleterre, et bien d'au- " tres pays. Le soleil ne luit point seulement

" pour une montagne, une île, un horizon, une
" mer, ni même pour la terre ; mais il est au
" centre de l'univers, d'où il éclaire avec elle
" cinq autres planètes qui tournent aussi
" autour de lui, et dont quelques-unes sont
" bien plus grosses que la terre, et bien plus
" éloignées qu'elle du soleil. Tel est entre
" autres Saturne, de trente mille lieues de dia-
" mètre, et qui en est à deux cent quatre-vingt-
" cinq millions de lieues de distance. Je ne
" parle pas des lunes qui renvoient aux pla-
" nètes éloignées du soleil sa lumière, et qui
" sont en bon nombre. Chacun de vous auroit
" une idée de ces vérités, s'il jetoit seulement,
" la nuit, les yeux au ciel, et s'il n'avoit pas
" l'ambition de croire que le soleil ne luit que
" pour son pays." Ainsi parla, au grand étonnement de ses auditeurs, le pilote qui avoit fait le tour du monde et observé les cieux.

Il en est de même, ajouta le disciple de Confucius, de Dieu comme du soleil. Chaque homme croit l'avoir à lui seul, dans sa chapelle, ou au moins dans son pays. Chaque

peuple croit renfermer dans ses temples celui que l'univers visible ne renferme pas. Cependant est il un temple comparable à celui que Dieu lui-même a élevé pour rassembler tous les hommes dans la même communion? Tous les temples du monde ne sont faits qu'a l'imitation de celui de la nature. On trouve dans la plupart, des lavoirs ou bénitiers, des colonnes, des voutes, des lampes, des statues, des inscriptions, des livres de la loi, des sacrifices, des autels et des prêtres. Mais dans quel temple y a-t-il un bénitier aussi vaste que la mer qui n'est point renfermée dans une coquille? d'aussi belles colonnes que les arbres des forêts, ou ceux des vergers chargés de fruits? une voûte aussi élevée que le ciel, et une lampe aussi éclatante que le soleil? Où verra-t-on des statues aussi intéressantes que tant d'êtres sensibles qui s'aiment, qui s'entr' aident et qui parlent? des inscriptions aussi intelligibles et plus religieuses que les bienfaits mêmes de la nature? un livre de la loi aussi universel que l'amour de Dieu fondé sur notre reconnoissance, et que l'amour de

nos semblables sur nos propres interêts sacrifices plus touchants que ceux de no anges pour celui qui nous a tant donné, nos passions pour ceux avec les quels devons tout partager? enfin un autel saint que le cœur de l'homme de bien, Dieu même est le pontife? Ainsi, l'homme étendra loin la puissance de plus il approchera de sa connoissanc plus il aura d'indulgence pour les hon plus il imitera sa bonté. Que celui don jouit de la lumière de Dieu répandue tout l'univers, ne méprise pas le supersti qui n'en aperçoit qu'un petit rayon dan idole, ni même l'athée qui en est tout privé, de peur qu'en punition de son or il ne lui arrive comme à ce philosophe voulant s'approprier la lumière du soleil vint aveugle, et se vit réduit, pour se conc à se servir du lampion d'un nègre.

Ainsi parla le disciple de Confucius tous les gens du café qui disputoient l'excellence de leur religion, gardèren profond silence.

VOYAGE EN SILÉSIE.

VOYAGE EN SILÉSIE.

Lorsque je revenois de Russie en France, je me trouvai avec un bon nombre de voyageurs de différentes nations, sur le chariot de poste qui mène de Riga à Breslau. Nous étions rangés deux à deux, assis sur des bancs de bois, nos malles sous nos pieds, le ciel sur nos têtes, voyageant jour et nuit, exposés à toutes les injures de l'air, et ne trouvant dans les auberges de la route que du pain noir, de l'eau-de-vie de grain, et du café. Telle est la manière de voyager en Russie, en Prusse, en Pologne, et dans la plupart des pays du Nord. Après avoir traversé, tantôt de grandes forêts de sapins et de bouleaux, tantôt des campagnes sablonneuses, nous en-

trâmes dans des montagnes couvertes de
et de chênes, qui séparent la Pologne
Silésie.

Quoique mes compagnons de voyag
sent le français, langue aujourd'hui u
selle en Europe, ils parloient fort peu
matin au lever de l'aurore, nous nous
vâmes sur une colline auprès d'un chât
tué dans une position charmante. Pl
ruisseaux circuloient à travers ses l
avenues de tilleuls, et formoient, au b
îles plantées de vergers au milieu des p
Au loin, autant que la vue pouvoit s'ét
nous apercevions les riches campagnes
Silésie, couvertes de moissons, de villa
de maisons de plaisance arrosées par l
qui les traversoit comme un ruban d'
et d'azur. "Oh la belle vue! s'écria un
tre Italien qui alloit à Dresde; il me s
voir le Milanais." Un astronome de
démie de Berlin se mit à dire: "V
grandes plaines, on pourrait y trace
longue base, et par ces clochers avo
belle suite de triangles." Un baron

chien, souriant dédaigneusement, répondit au géomètre : Sachez que cette terre est des plus nobles d'Allemagne ; tous ces clochers que vous voyez là-bas en dépendent. Cela étant, repartit un marchand Suisse, les habitans y sont donc serfs. Par ma foi c'est un pauvre pays." Un officier hussard Prussien, qui fumoit sa pipe, la retira gravement de sa bouche, et se mit à dire d'un ton ferme : " Personne ici ne relève que du roi de Prusse. Il a délivré les Silésiens du joug de l'Autriche et de ses nobles. Je me souviens qu'il nous a fait camper ici il y a quatre ans. Oh ! les belles campagnes pour donner une bataille ! J'établirois mes magasins dans le château, et mon artillerie sur ses terrasses. Je borderois la rivière avec mon infanterie, je mettrois ma cavalerie sur les ailes ; et avec trente mille hommes j'attendrois ici toutes les forces de l'Empire. Vive Frédéric !" A peine s'étoit-il remis à fumer, qu'un officier Russe prit la parole. " Je ne voudrois pas, dit-il, vivre dans un pays comme la Silésie, ouvert à toutes les armées. Nos Cosaques l'ont rava-

gée dans la dernière guerre, et sans nos tr
pes réglées qui les continrent, ils n'y auroi
pas laissé une chaumière debout. C'est
core pis à present. Les paysans peuven
plaider contre leurs seigneurs. Les bourge
y ont même de plus grands priviléges d
leurs municipalités. J'aime mieux les en
rons de Moscou." Un jeune étudiant de Le
sick répondit aux deux officiers : "Messier
comment pouvez-vous parler de guerre d
des lieux si charmans ? Permettez-moi de v
apprendre que le nom même de Silésie vi
de *Campi Elysii*, Champs Elysiens. Il v
mieux s'écrier avec Virgile :

. . . . . Lycori
. . . . Hic ipso tecum consumerer æve.

O Lycoris ! c'est ici, qu'avec toi, je voudr
être dissous par le temps." A ces mots, p
noncés avec chaleur, une aimable marchan
de modes de Paris, que l'ennui du voy
avait endormie, se réveilla, et à la vue de
beau paysage, s'écria à son tour: "Oh
délicieux pays ! il n'y manque que des Fr

çais. Qu'avez-vous à soupirer?" dit-elle à un jeune rabbin qui étoit à ses cotés.— "Voyez, dit le docteur juif, cette montagne là-bas avec sa pointe, elle ressemble au mont Sinaï." Tout le monde se mit à rire. Mais un vieux ministre Luthérien d'Erfurt, en Saxe, fronça le sourcil, et dit en colère:— "La Silésie est une terre maudite, puisque la vérité en est bannie. Elle est sous le joug du papisme. Vous verrez, à l'entrée de Breslau, le palais des anciens ducs de Silésie, qui sert aujourd'hui de collége aux jésuites, quoique chassés de toute l'Europe." Un gros marchand Hollandais, pourvoyeur de l'armée Prussienne dans la dernière guerre, lui repartit: "Comment pouvez-vous appeler maudite une terre couverte de tant de biens. Le roi de Prusse a fort bien fait de conquérir la Silésie; c'est le plus beau fleuron de sa couronne. J'y aimerais mieux un arpent de jardin, qu'un mille carré dans la Marche sablonneuse de Brandebourg." Nous arrivâmes, ainsi disputant, à Breslau, où nous mîmes pied à terre dans une fort belle auberge. En attendant le dîner, on parla du maître du château. Le mi-

nistre Saxon assura que c'était un scélérat, qui commandait l'artillerie Prussienne au siége de Dresde ; qu'il avait écrasé avec des bombes empoisonnées cette malheureuse ville, dont la moitié des maisons était encore abattue, et qu'il n'avoit acquis sa terre que par des contributions levées en Saxe. " Vous vous trompez, répondit le baron ; il ne l'a eue que par son mariage avec une comtesse autrichienne, qui s'est mésalliée en l'épousant. Sa femme est aujourd'hui bien à plaindre : aucun de ses enfans ne pourra entrer dans les chapitres nobles de l'Allemagne, car leur père n'est qu'un officier de fortune. Ce que vous dites là, reprit le hussard Prussien, lui fait honneur, et il en seroit comblé aujourd'hui en Prusse, s'il ne l'avoit perdu en sortant, à la paix, du service du roi. C'est un officier qui ne peut plus se montrer." L'hôte, qui faisoit mettre le couvert, dit : " Messieurs, on voit bien que vous ne connoissez pas le seigneur dont vous parlez : c'est un homme aimé et considéré de tout le monde ; il n'y a pas un mendiant dans ses domaines. Quoique catholique, il secourt les pauvres passans, de

quelque pays et religion qu'ils soient. S'ils sont Saxons, il les loge, et les nourrit pendant trois jours, en compensation du mal qu'il a été obligé de leur faire pendant la guerre. Il est adoré de sa femme et de ses enfans.—Apprenez, répondit à l'hôte le ministre Luthérien, qu'il n'y a ni charité ni vertu dans sa communion. Tout son fait est pure hypocrisie, comme les vertus des païens et des papistes."

Nous avions parmi nous plusieurs catholiques qui alloient élever une terrible dispute, lorsque l'hôte s'étant mis à la principale place de la table, suivant l'usage de l'Allemagne, fit servir le dîner. Alors on garda un profond silence, et chacun se mit à boire et à manger en voyageur. On fit fort bonne chère. On servit au dessert des pêches, des raisins et des melons. L'hôte dit alors à sa femme d'apporter, en attendant le café, quelques bouteilles de vin de Champagne, dont il vouloit régaler la compagnie en l'honneur, dit-il, du seigneur du château, auquel il avoit des obligations particulières. Les bouteilles étant arrivées, il les posa auprès de la dame fran-

çaise, en la priant d'en faire les honneurs. La joie parut alors sur tous les visages, et la conversation se ranima. Ma compatriote présenta à l'hôte le premier verre de son vin, en lui disant qu'on était aussi bien traité chez lui que dans les meilleures auberges de Paris, et qu'elle n'avoit point connu de Français qui le surpassât en galanterie. L'officier russe convint qu'il y avoit plus de fruits à Breslau qu'à Moscou ; il compara la Silésie à la Livonie pour la fertilité, et il ajouta que la liberté des paysans rendoit un pays mieux cultivé, et leur seigneur plus heureux. L'astronome observa que Moscou étoit à peu près à la même latitude que Breslau, et par conséquent susceptible des mêmes productions. L'officier hussard dit : " En vérité, je trouve que le seigneur du château, sur les terres duquel nous avons passé, a fort bien fait de quitter le service. Après tout, notre grand Frédéric, après avoir fait glorieusement la guerre, passe une partie de son temps à jardiner et à cultiver lui-même des melons à Sans-Souci." Tout le monde fut de l'avis du

hussard. Le ministre Saxon même se mit à dire que la Silésie étoit une belle et bonne province, que c'étoit dommage qu'elle fût dans l'erreur ; mais qu'il ne doutoit pas que la liberté de conscience étant établie dans les états du roi de Prusse, tous les habitans, et surtout le maître du château, ne se rendissent à la vérité, et n'embrassassent la confession d'Ausbourg : " car, ajouta-t-il, Dieu ne laisse point une bonne action sans récompense, et c'en est une qu'on ne peut trop louer dans un militaire qui a fait du mal aux gens de mon pays pendant la guerre ; de leur faire du bien pendant la paix." L'hôte alors proposa de boire à la santé de ce brave seigneur, ce qui fut exécuté aux applaudissemens de toute la compagnie.

Il n'y eut pas jusqu'au jeune rabbin qui ne voulût aussi trinquer avec elle. Il dînoit seul et tristement, de ses provisions, dans un coin de la salle, suivant la coutume des juifs en voyage ; il se leva, et vint présenter sa grande tasse de cuir à la dame, qui la lui remplit jusqu'au bord. Il la vida d'un seul trait :

alors elle lui dit : " Que vous en semble, docteur ? La terre qui produit de si bon vin ne vaut-elle pas bien la terre promise ?—Sans doute, madame, répondit-il d'un air riant, surtout quand ce bon vin est versé par d'aussi jolies mains.—Souhaitez donc, lui dit-elle, que votre messie naisse en France, afin qu'il y rassemble vos tribus de toutes les parties du monde.—Plût à Dieu ! repartit l'Israélite ; mais auparavant il faudroit qu'il fît la conquête de l'Europe, où nous sommes presque partout si misérables. Il faudroit que ce fût un nouveau Cyrus, qui en forçat les différens peuples de vivre en paix entre eux et avec le genre humain.—Dieu vous entende ! s'écrièrent la plupart des convives."

J'admirois la variété d'opinions de tant de personnes qui disputoient avant de se mettre à table, et qui étoient d'un si parfait accord lorsqu'elles en sortoient. J'en conclus que l'homme étoit méchant dans le malheur, car c'en est un pour bien des gens d'être à jeune et qu'il étoit bon dans le bonheur, car, quand il a bien diné, il est en paix avec tout le

monde, comme le sauvage de Jean-Jacques.

J'en tirai une autre conséquence plus importante, c'est que toutes ces opinions qui avoient pour la plupart ébranlé la mienne tour à tour, venoient uniquement des éducations différentes de mes compagnons de voyage ; et je ne doutai pas que chacun d'eux ne retournât à la sienne quand il seroit de sang-froid.

Désirant fixer mon jugement sur les sujets de la conversation, je m'adressai à un voisin qui avoit constamment gardé le silence, et m'avoit paru d'une humeur toujours égale : " Que pensez-vous, lui dis-je, de la Silésie, et du seigneur du château ? La Silésie, me répondit-il, est un fort bon pays, puisqu'elle produit des fruits en abondance ; et le seigneur du château est un excellent homme, puisqu'il fait du bien à tous les malheureux. Quant à la manière d'en juger, elle diffère dans chaque individu, suivant sa religion, sa nation, son état, son tempérament, son sexe, son âge, la saison de l'année, l'heure même du jour, et surtout d'après l'éducation qui donne la première et la dernière teinture à nos juge-

mens ; mais quand on rapporte tout au bonheur du genre humain, on est sûr de juger comme Dieu agit. C'est sur la raison générale de l'univers que nous devons régler nos raisons particulières, comme nous réglons nos montres sur le soleil."

Depuis cette conversation, j'ai tâché de juger de tout comme ce philosophe; j'ai trouvé même qu'il en étoit de notre globe et de ses habitans comme de la Silésie : chacun s'en fait une idée d'après son éducation. Les astronomes n'y voient qu'un globe fait en fromage de Hollande, qui tourne autour du soleil avec quelques newtoniens ; les militaires, des champs de bataille et des grades ; les nobles, des terres seigneuriales et des vassaux ; les prêtres, des communians et des excommuniés ; les marchands, des branches de commerce et de l'argent ; les peintres, des paysages ; les épicuriens, des paradis terrestres. Mais le philosophe le considère par ses relations avec les besoins des hommes, et les hommes eux-mêmes par celles qu'ils ont entre eux.

IMMENSITÉ

DE LA

NATURE.

IMMENSITÉ DE LA NATURE.

Je formai, il y a quelques années, le projet d'écrire une histoire générale de la nature, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, et de plusieurs modernes célèbres. Le champ me parut si vaste, que je ne pus croire qu'il eût été entièrement parcouru. D'ailleurs la nature y invite tous les hommes de tous les temps, et, si elle n'en promet les découvertes qu'aux hommes de génie, elle en réserve au moins quelques moissons aux ignorants, sur tout à ceux qui, comme moi, s'y arrêtent à chaque pas, ravis de la beauté de ses divins ouvrages. J'étais encore porté à ce noble dessein, par le désir de bien mériter des hommes, et principalement de Louis XVI,

mon bienfaiteur, qui, à l'exemple de Titus et de Marc-Aurèle, ne s'occupe que de leur félicité ! C'est dans la nature que nous en devons trouver les lois, puisque ce n'est qu'en nous écartant de ses lois que nous rencontrons les maux. Etudier la nature, c'est donc servir son prince et le genre humain. J'ai employé à cette recherche toutes les forces de ma raison ; et, quoique mes moyens aient été bien faibles, je peux dire que je n'ai pas passé un seul jour sans recueillir quelque observation agréable. Je me proposois de commencer mon ouvrage quand je cesserois d'observer, et que j'aurois rassemblé tous les matériaux de l'histoire de la nature ; mais il m'en est pris comme à cet enfant qui avoit creusé un trou dans le sable, avec une coquille, pour y renfermer l'eau de la mer.

La nature est infiniment étendue, et je suis un homme très-borné. Non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante, est bien au-dessus de mes forces. Voici à quelle occasion je m'en suis convaincu.

Un jour d'été, pendant que je travaillois à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui étoit venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint, à la fin en si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquois de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression. Les mouches que j'avois observées étoient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avoit de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avoient la tête arrondie comme un turban; d'autres, alongées en pointe de clou. A quelques-unes elle paroissoit obscure comme un point de velours noir; elle étinceloit à d'autres comme un

rubis. Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avoient de longues et de brillantes comme des lames de nacre ; d'autres de courtes et de larges, qui ressembloient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avoit sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portoient perpendiculairement, les autres horizontalement, et sembloient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci voloient en tourbillonnant à la manière des papillons ; celles-là s'élevoient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme, à-peu-près semblable à celui des cerfs-volants de papier, qui s'elèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordoient sur cette plante pour y déposer leurs œufs : d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venoient pour des raisons qui m'étoient tout à fait inconnues ; car les unes alloient et venoient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuoient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avoit beau-

coup d'immobiles, et qui étoient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étoient attirées sur mon fraisier : telles que les limaçons qui se nichoient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeoient autour, les scarabées qui en labouroient les racines, les petits vers qui trouvoient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est à dire, dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnoient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçoient les tiges, les fourmis qui léchoient les pucerons enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendoient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étoient dignes de mon attention, puisqu'ils avoient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale lorsqu'elle leur en avoit donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations

des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants, d'ailleurs mon fraisier n'étoit point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il étoit dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observois qu'à des moments perdus. Je ne connoissois point les insectes qui le visitoient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venoient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorois quels étoient ceux qui le fréquentoient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisoit pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car dans ce cas ma science n'eût pas égalé celle

d'une des mouches qui l'habitoient. Il n'y en avoit pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvois apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire, à quelques lignes de distance; tandis qu'ils apercoivent, par un mécanisme qui nous échappe, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à-la-fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devoient voir d'un coup-d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvois observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissoit médiocrement, je les ai trouvées divisées par

compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avoit de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortoient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leur glandes, me paraissoient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or, la nature n'a rien fait en vain: quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entre autres Robert Hook, en ont vu, dans une goutte d'eau de la petitesse d'un grain de

millet, les uns 10, les autres 30, et quelques-uns jusqu'à 45 mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peuvent aller la patience et la sagacité d'un observateur, pourroient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet, qui les rapporte dans la Théologie des Insectes de Lesser, n'en faisoit voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche, et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, faconnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes

plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable, les nectaires, des fleuves de sucre, les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles sembloient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'un matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'ex-

trémité d'un de ses poils, un océan sans rivage; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre; se mettre en rond au lieu de se mettre de niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes, des savans qui connoissent tout, qui expliquent tout: qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre; tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connoissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques, proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une

autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des élémens de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

Tels devoient donc être ma plante et ses habitants naturels aux yeux de mes moucherons; mais quand j'aurois pu acquérir, comme eux, une connoissance intime de ce nouveau monde, je n'en aurois pas encore eu l'histoire. Il auroit fallu étudier ses rapports avec le reste de la nature, avec le soleil qui la fait fleurir, les vents qui la ressèment, et les ruisseaux dont elle fortifie les rives qu'elle embellit. Il eût fallu savoir comment elle se conserve en hiver par des froids qui font fendre les pierres, et comment elle reparoit verdoyante au printemps sans qu'on ait pris soin de la préserver de la gelée; comment, foible et se traînant sur la terre, elle s'élève depuis le fond des humbles vallées jusqu'au sommet des Alpes, et parcourt le globe du nord au midi, de montagnes en montagnes, formant dans sa route mille résaux charmants de ses fleurs blanches et de ses fruits couleur de rose, avec les plantes de tous les climats;

comment elle a pu s'étendre depuis les montagnes de Cachemire jusqu'à Archangel et depuis les monts Félices en Norwège jusqu'au Kamtschatka; comment enfin on la retrouve dans les deux Amériques, quoiqu'une infinité d'animaux lui fassent par-tout la guerre, et qu'aucun jardinier ne se mêle de la ressemer. Avec toutes ces lumières je n'aurois encore eu que l'histoire du genre, et non celle des espèces. Il en resteroit encore à connoître les variétés, qui ont chacune leur caractère, par leurs fleurs uniques, accouplées ou disposées en grappes; par la couleur, le parfum et la saveur de leurs fruits; par la grandeur, les découpures, les nervures, le lissé ou le velouté de leurs feuilles. Un de nos plus fameux botanistes, Sébastien Le Vaillant, en a trouvé dans les seuls environs de Paris, cinq espèces différentes, dont trois portent des fleurs, sans donner de fruits. On en cultive une douzaine d'étrangères dans nos jardins, telles que celles du Chili du Pérou, des Alpes ou de tous les mois : celle

de Suède, qui est verte, &c. Mais combien de variétés nous sont inconnues! Chaque degré de latitude n'a-t-il pas la sienne? N'est-il pas à présumer qu'il y a des arbres qui portent des fraises, comme il y en a qui portent des pois et des haricots? Ne peut-on pas même considérer comme des variétés du fraisier, les espèces très-nombreuses des framboisiers et des rubus, avec lesquels il a une analogie frappante, par la découpure de ses feuilles, par ses sarments qui tracent sur la terre et qui se replantent eux-mêmes, par la forme de ses fleurs en rose et celle de ses fruits dont les semences sont en dehors? N'a-t-il pas encore des affinités avec les églantiers et les rosiers par ses fleurs, avec le mûrier par ses fruits, et par ses feuilles avec le trèfle même, dont une espèce, aux environs de Paris, porte, de plus, des semences agrégées en forme de fraises, ce qui lui a fait donner le nom de *trifolium fragiferum?* Si l'on pense maintenant que toutes ces espèces, variétés, analogies, affi-

nités, ont dans chaque latitude, des relations nécessaires avec une multitude d'animaux, et que ces relations nous sont tout-à-fait inconnues, on verra que l'histoire complète du fraisier suffiroit pour occuper tous les naturalistes du monde.

FIN.

NOTES.

(1) Page 2.

Bernardin de Saint-Pierre se plaint ici assez amèrement des Académies et de quelques individus, dans une note de sept ou huit pages que nous ne croyons pas devoir rapporter ici.

(2) Page 3.

"La France n'a eu besoin d'imiter aucune nation sur ces deux points: depuis long-temps elle envoyait des savans dans les pays étrangers, et y répandait ses arts, ses modes et sa langue: mais c'était pour sa gloire; il faut espérer qu'elle la dirigera au bonheur des hommes par sa nouvelle constitution. Le patriotisme n'est qu'une des branches de l'humanité."

(Note de l'Auteur.)

(3) Page 12.

On dédia pareillement le chêne à Jupiter, l'olivier à Minerve, le pin à Pan, le laurier à Apollon, le myrte à Vénus, &c. . . . . Les plantes, et surtout les arbres, furent les premiers monumens des hommes. J'ai donc pu faire servir, à l'Ile-de-France, deux cocotiers de monumens à la naissance de Paul et de Virginie sans prendre cette idée dans un poète moderne célèbre, qui s'en est plaint sans sujet; il est assez riche de ses propres idées pour qu'on puisse lui en emprunter; mais, si celle-là n'était pas dans la nature, je l'aurais trouvée comme lui dans les anciens, ses modèles. Elle est fort commune chez les botanistes, qui déter-

mission avec des plantes nouvelles des époques d'amitié et de reconnaissance, en leur faisant porter les noms de leurs patrons et de leurs amis. Enfin, les astronomes ont étendu ce sentiment aux astres; et les marins, aux terres, aux fleurs, et aux îles qu'ils découvrent, auxquels ils donnent des noms de saints, de rois, de capitaines, d'événemens, de conquêtes et de massacres dont ils veulent conserver le souvenir. Quand la plupart des objets de la terre et des cieux servent de monumens aux passions des hommes, et souvent à leurs fureurs, n'ai-je pu avoir la pensée de consacrer, dans une forêt, deux arbres à l'innocence et à l'amour maternel.

(Note de l'Auteur.)

(4) Page 23.

Le poids de Troye, autrement dit livre de Troye ou troyenne, (en anglais Pound-Troy) est de douze onces, poids de marc.

(5) Page 30.

Jagrenat, grande ville de l'Indostan, sur la côte d'Orixa, et sur le golfe du Bengale; et près de l'embouchure du Gange. Elle a une fameuse pagode; fréquentée par les pélerins. 3,000 brahmes ou prêtres sont logés dans les édifices dépendans. On peut mettre cette pagode en parallèle avec le temple de Jupiter Hammon, celui de Diane à Ephèse, celui d'Apollon à Delphes, et celui de Cérès en Sicile, où la République Romaine envoyait acquitter des vœux. C'est un grand bâtiment, construit sur le bord de la mer assez proche de Balassor. On dit que cette pagode est très riche, et qu'entre autres choses précieuses on y voit une statue fort grande qui a deux grands yeux d'émerandes.

Tavernier, dans ses voyages, dit que les revenus de cette pagode suffisent pour nourrir tous les jours quinze ou vingt mille pélerins. Le grand prêtre des Indiens-Gentils y fait sa résidence ordinaire. Il taxe les aumônes des dévots à proportion de leurs facultés, et de ces aumônes qui vont souvent à des sommes presque incroyables, il entretient et défraie même les pauvres pélerins.

(6) Page 32.

Voyez KIRCHER pour des détails sur la statue de Jagranat.

(7) Page 44.

Les Gentils-Indiens sont divisés en Tribus comme l'étaient autrefois les Juifs. Ce que les Juifs appelaient Tribus, les Indiens l'appellent *Castes;* mais il y a beaucoup plus de disproportion entre ces castes qu'il n'y en avait entre les Tribus d'Israel. Quelques-unes de ces castes sont entièrement méprisées; telle est celle des Parias. Une maison qui s'allierait dans de telles castes serait pour ainsi dire souillée. On destine ceux qui en sont aux ouvrages les plus vils. Ils n'osent même toucher les autres qui seraient entièrement bannis de leurs castes et regardés commes infames, s'ils avaient la moindre familiarité avec eux. Les Bramines les évitent comme s'ils avaient la peste; ce serait un péché que de s'en approcher, un sacrilège que de les toucher; et tout Bramine a le droit de tuer le Paria qui, se trouvant sur son chemin, ne s'en écarterait pas pour le laisser passer. Si un Paria se meurt, ce serait une infamie que de l'aller voir, ou de lui donner le moindre secours. Enfin, le peuple croit que ces malheureux sont réprouvés de Dieu, et que l'âme des damnés passe dans le corps des Parias, pour y être punie de ses péchés.

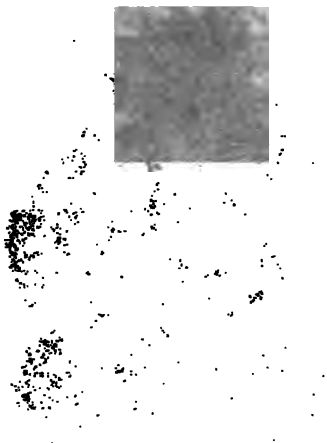
FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, St. Martin's-lane, Charing-cross.

"IL JURA, PAR UN AFFREUX SERMENT, QU'IL PARDONNOIT A SON ESCLAVE, NON PAS POUR L'AMOUR DE DIEU, MAIS POUR L'AMOUR D'ELLE."

Page 37

LONDRES:
S. Low Lamb's Conduit Str. Treuttel, Wurtz, Treuttel, Fils, & Richter, Soho Sqre.
1824.



PAUL & VIRGINIE.

Le repos de Virginie page 48

LONDRES.
S LOW, LAMB'S CONDUIT STREET
TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL, FILS & RICHTER
SOHO SQUARE
1834

PAUL

ET

VIRGINIE,

PAR

JACQUES-HENRI
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

. . . . miseris succurrere disco.
ÆNEID, Lib. 1.

NOUVELLE EDITION :

Revue, corrigée et suivie de notes instructives,

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

LONDRES :

S. LOW, LIBRAIRE, LAMB'S CONDUIT STREET;
TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER, SOHO SQUARE.

1824.

AVIS DE L'EDITEUR.

Le lecteur trouvera la Notice sur la vie et les ouvrages de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *ainsi que son portrait, en tête de la Livraison des Classiques Français contenant* LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies, et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers, et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage.

J'ai desiré réunir à la beauté de la nature
tre les tropiques la beauté morale d'une p
société. Je me suis proposé aussi d'y m
en évidence plusieurs grandes vérités, e
autres celle-ci : que notre bonheur consi
vivre suivant la nature et la vertu. Ce
dant il ne m'a point fallu imaginer de ro
pour peindre des familles heureuses. Je
assurer que celles dont je vais parler
vraiment existé, et que leur histoire est
dans ses principaux évènements. Ils n
été certifiés par plusieurs habitants que
connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai aj
que quelques circonstances indifférentes,
qui, m'étant personnelles, ont encore en
même de la réalité. Lorsque j'eus fo
il y a quelques années, une esquisse fort
parfaite de cette espèce de pastorale, je
une belle dame qui fréquentoit le g
monde, et des hommes graves qui en viv
loin, d'en entendre la lecture, afin de pre
tir l'effet qu'elle produiroit sur des lec
de caractères si différents : j'eus la satisfa
de leur voir verser à tous des larmes. C
le seul jugement que j'en pus tirer, et c'

aussi tout ce que j'en voulois savoir. Mais, comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la Nature*. Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'étoit étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût, et d'expressions, pour la connoître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce foible essai sous le nom et à la suite de mes *Etudes de la Nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fît toujours souvenir de son indulgence.

PAUL ET VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis ;[1] à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi,

sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au-delà, la pleine mer, où paroissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs crimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux, et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux

élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paroissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimois à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à-la-fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étois assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérois les ruines, un homme déja sur l'âge vint à passer aux environs. Il étoit, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchoit nu-pieds, et s'appuyoit sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étoient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étois assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. " Mon père, lui dis-je, pourriez-" vous m'apprendre à qui ont appartenu ces

ceinte, et n'ayant pour tout bien au m
qu'une négresse, dans un pays où elle n'a
ni crédit ni recommandation. Ne vou
rien solliciter auprès d'aucun homme apr
mort de celui qu'elle avoit uniquement a
son malheur lui donna du courage. Ell
solut de cultiver avec son esclave un petit
de terre, afin de se procurer de quoi vivr

Dans une île presque déserte, dont le
rain étoit à discrétion, elle ne choisit poin
cantons les plus fertiles ni les plus favora
au commerce; mais, cherchant quelque g
de montagne, quelque asile caché où elle
vivre seule et inconnue, elle s'achemina d
ville vers ces rochers pour s'y retirer co
dans un nid. C'est un instinct commu
tous les êtres sensibles et souffrants de se
fugier dans les lieux les plus sauvages e
plus déserts; comme si des rochers éto
des remparts contre l'infortune, et comm
le calme de la nature pouvoit apaiser les t
bles malheureux de l'ame. Mais la Pr
dence, qui vient à notre secours lorsque
ne voulons que les biens nécessaires, en
servoit un à madame de La Tour qu

donnent ni les richesses ni la grandeur; c'étoit une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeuroit une femme vive, bonne, et sensible: elle s'appeloit Marguerite. Elle étoit née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle étoit chérie, et qui l'auroit rendue heureuse, si elle n'avoit eu la foiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avoit promis de l'épouser; mais celui-ci ayant satisfait sa passion s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avoit laissée enceinte. Elle s'étoit déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle étoit née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avoit perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avoit acquis de quelques derniers empruntés, cultivoit avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitoit son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea

semblable à la sienne. Elle lui parla en
de mots de sa condition passée et de se
soins présents. Marguerite, au réci
madame de La Tour, fut émue de pitié
voulant mériter sa confiance plutôt que
estime, elle lui avoua, sans lui rien dégu
l'imprudence dont elle s'étoit rendue coup
" Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon
" mais vous, madame .... vous, sag
" malheureuse!" Et elle lui offrit en
rant sa cabane et son amitié. Madame d
Tour, touchée d'un accueil si tendre, l
en la serrant dans ses bras: "Ah! Dieu
" finir mes peines, puisqu'il vous inspire
" de bonté envers moi, qui vous suis é
" gère, que jamais je n'en ai trouvé dans
" parents."

Je connoissois Marguerite; et, quoiq
demeure à une lieue et demie d'ici, dan
bois, derrière la Montagne-Longue, je m
gardois comme son voisin. Dans les
d'Europe, une rue, un simple mur, empê
les membres d'une même famille de se r
pendant des années entières; mais, dan
colonies nouvelles, on considère comm

voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là sur-tout, où cette île faisoit peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y étoit un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avoit une compagne je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle étoit alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenoit, pour l'intérêt de leurs enfants, et sur-tout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à-peu-près égales: l'une renfermoit la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parcequ'elle

ressemble en effet à une embrasure de ca
Le fond de ce sol est si rempli de roch
de ravins qu'à peine on y peut marc
cependant il produit de grands arbres,
est rempli de fontaines et de petits ruisse
Dans l'autre portion, je compris toute la p
inférieure qui s'étend le long de la rivièr
Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous som
d'où cette rivière commence à couler e
deux collines jusqu'à la mer. Vous y v
quelques lisières de prairies, et un terrai
sez uni, mais qui n'est guère meilleur
l'autre; car dans la saison des pluies il
marécageux, et dans les sécheressses il est
comme du plomb: quand on y veut a
ouvrir une tranchée, on est obligé de le c
per avec des haches. Après avoir fait
deux partages, j'engageai ces deux dam
les tirer au sort. La partie supérieure éc
à madame de La Tour, et l'inférieure à M
guerite. L'une et l'autre furent contente
leur lot; mais elles me prièrent de ne
séparer leur demeure, "afin, me dirent-el
" que nous puissions toujours nous voir, n
" parler, et nous entr'aider." Il falloit cep

dant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvoit au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à-la-fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes étoit achevée, que madame de La Tour accoucha d'une fille. J'avois été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appeloit Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. " Elle sera ver-

" tueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je " n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de " la vertu."

Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnois de temps en temps, mais sur-tout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, étoit un noir iolof, encore robuste, quoique déja sur l'âge. Il avoit de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivoit indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui sembloient les plus fertiles, et il y mettoit les semences qui leur convenoient le mieux. Il semoit du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux : et, au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantoit dans les lieux secs des patates, qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est

petit, mais excellent; le long de la rivière, et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il alloit couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisoit tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parcequ'il les faisoit avec zèle. Il étoit fort attaché à Marguerite; et il ne l'étoit guère moins à madame de La Tour, dont il avoit épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimoit passionnément sa femme, qui s'appeloit Marie. Elle étoit née à Madagascar, d'où elle avoit apporté quelque industrie, sur-tout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle étoit adroite, propre, et très fidèle. Elle avoit soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui étoit bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près

des enfants, et un gros chien qui veilloit la nuit au-dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filoient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisoit à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs elles étoient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchoient nu-pieds dans leur habitation, et ne portoient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendoient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parcequ'elles étoient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avoient un peu à souffrir au dehors, elles rentroient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevoient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouroient jusqu'au bas de la montagne pour

les aider à la remonter. Elles lisoient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avoient de les revoir. Elles trouvoient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devoient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne, et de sœur, n'avoient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles étoit commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveilloient dans leur ame, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeoit vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutoient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoubloit à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenoient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeoient de lait. « Mon amie, disoit madame de La Tou r

" chacune de nous aura deux enfants, et cha-
" cun de nos enfants aura deux mères."
Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin, ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissoient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venoient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avoient donné le jour. Déja leurs mères parloient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmoient leurs propres peines, finissoit bien souvent par les faire pleurer; l'une se rappelant que ses maux étoient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue: mais elles se consoloient en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiroient à-la-fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'étoit comparable à l'attachement qu'ils se témoignoient déja. Si Paul venoit à se plaindre, on lui montroit Virginie ; à sa vue, il sourioit et s'apaisoit. Si Virginie souffroit, on en étoit averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimuloit aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivois point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la contume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des gémeaux. La nuit même ne pouvoit les séparer ; elle les surprenoit souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connoit des caresses plus tendres, ne connoît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce

aimer; et, s'ils n'offroient pas à l'église de longues prières, par-tout où ils étoient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levoient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déja ils partageoient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçoit le retour de l'aurore, Virginie se levoit, alloit puiser de l'eau à la source voisine, et rentroit dans la maison pour préparer le déjeûner. Bientôt après, quand le soleil doroit les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendoient chez madame de La Tour; alors ils commençoient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenoient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissoit à-la-fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues, et lustrées. Une nourriture saine et abondante développoit rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignoit

dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur ame. Virginie n'avoit que douze ans: déja sa taille étoit plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageoient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brilloient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage: ils sourioient toujours de concert quand elle parloit; mais, quand elle gardoit le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnoit une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyoit déja se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des graces de l'adolescence. Sa taille étoit plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étoient noirs, auroient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnoient autour comme des pinceaux ne leur avoient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paroissoit il devenoit tranquille, et alloit s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passoit sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes,

à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques uns des enfants de Niobé; mais, à leurs regards qui cherchoient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de La Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentoit augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disoit quelquefois : " Si je " venois à mourir, que deviendroit Virginie " sans fortune ?"

Elle avoit en France une tante, fille de qualité, riche, vieille, et dévote, qui lui avoit refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'étoit bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût reduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa

fille, et l'embarras où elle se trouvoit, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui étoit d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avoit jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivoit donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étoient écoulées sans recevoir d'elle ancune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avoit à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paroître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandoit à sa nièce qu'elle avoit mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin : que les passions portoient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari étoit un

juste châtiment de Dieu; qu'elle avoit bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle étoit après tout dans un bon pays où tout le monde faisoit fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissoit par se louer elle-même: pour éviter, disoit-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avoit toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avoit voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'étoit trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide, et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutoit par post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avoit fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avoit en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré: afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avoit calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme in-

différent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllables : " Je verrai ; . . . . " nous verrons ; . . . . avec le temps ; . . . . " il y a bien des malheureux. . . . . Pourquoi " indisposer une tante respectable ? . . . . . " C'est vous qui avez tort."

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : " Voilà le fruit de onze ans de patience !" Mais, comme il n'y avoit que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine étoit-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : " Qu'avons-nous besoin de tes parents ? Dieu " nous a-t-il abandonnées ? C'est lui seul qui " est notre père. N'avons-nous pas vécu heu- " reuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te " chagriner ? Tu n'as point de courage." Et,

voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et la serrant dans ses bras: "Chère amie, s'écria-t-elle, chère amie!" Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressoit alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, crioit, serroit les poings, frappoit du pied, ne sachant à quoi s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur: "Ah! madame! .... ma "bonne maîtresse! .... ma mère! .... "ne pleurez pas." De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content: "Mes "enfants, vous êtes cause de ma peine; "mais vous faites toute ma joie. O mes "chers enfants, le malheur ne m'est venu que "de loin; le bonheur est autour de moi." Paul et Virginie ne la comprirent pas; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent

tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développoit de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouroient leur habitation. Elle étoit décharnée comme un squelette, et n'avoit pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparoit le déjeûner de la famille, et lui dit: " Ma jeune demoiselle, " ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive; il " y a un mois que j'erre dans ces montagnes, " demi-morte de faim, souvent poursuivie " par des chasseurs et par leurs chiens. Je " fuis mon maître, qui est un riche habitant " de la Rivière-noire: il m'a traitée comme " vous le voyez." En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avoit reçus. Elle ajouta: " Je voulois aller me " noyer; mais, sachant que vous demeuriez " ici, j'ai dit: Puisqu'il y a encore de bons

" blancs dans ce pays, il ne faut pas encore " mourir." Virginie, tout émue, lui répondit: " Rassurez-vous, infortunée créature! Man- " gez, mangez;" et elle lui donna le déjeûner de la maison, qu'elle avoit apprêté. L'esclave en peu de moments le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit: " Pau- " vre misérable! j'ai envie d'aller demander " votre grace à votre maître; en vous vo- " yant il sera touché de pitié. Voulez-vous " me conduire chez lui. —Ange de Dieu, re- " partit la négresse, je vous suivrai par-tout " où vous voudrez." Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave maronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la Rivière-noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenoit au milieu d'eux, une pipe à la bouche, et un

rotin à la main. C'étoit un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés, et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui étoit à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui trembloit ainsi que tout son corps en lui demandant grace, il ôta sa pipe de sa bouche, et levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnoit à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étoient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim, et de soif. Ils avoient fait à jeun plus de cinq lieues depuis

le lever du soleil. Paul dit à Virginie: "Ma "sœur, il est plus de midi; tu as faim et "soif; nous ne trouverons point ici à diner; "redescendons le morne, et allons demander "à manger au maître de l'esclave.—Oh non, "mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de "peur. Souviens-toi de ce que dit quelque-"fois maman: Le pain du méchant remplit "la bouche de gravier.—Comment ferons-"nous donc? dit Paul; ces arbres ne produi-"sent que de mauvais fruits; il n'y a pas "seulement ici un tamarin ou un citron pour "te rafraîchir.—Dieu aura pitié de nous, re-"prit Virginie; il exauce la voix des petits "oiseaux qui lui demandent de la nourriture." A peine avoit-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tomboit d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissoit sur ses bords. Comme ils regardoient de côté et d'autre s'ils ne trouveroient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de

cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avoit plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches; et Paul n'avoit pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste: autre embarras; il n'avoit point de briquet, et d'ailleurs dans cette île, si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs: avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui étoit sous ses pieds, et, le faisant rouler ra-

pidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avoient faite le matin; mais cette joie étoit troublée par l'inquiétude où ils se doutoient bien que leur longue absence de la maison jetteroit leurs mères. Virginie revenoit souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentoit ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderoient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avoient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'éton-

noit de rien, dit à Virginie: " Notre case est " vers le soleil du milieu du jour; il faut que " nous passions, comme ce matin, par-dessus " cette montagne que tu vois là-bas avec ses " trois pitons. Allons, marchons, mon amie." Cette montagne étoit celle des Trois-mamelles, (3) ainsi nommée parceque ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière-noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barroit leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étoient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. " N'aie " pas peur, lui disoit-il; je me sens bien fort " avec toi. Si l'habitant de la Rivière-noire " t'avoit refusé la grace de son esclave, je

" me serois battu avec lui.—Comment! dit " Virginie, avec cet homme si grand et si " méchant? A quoi t'ai-je exposé! Mon " Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il " n'y a que le mal de facile à faire." Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur; et il se flattoit de monter ainsi la montagne des Trois-mamelles, qu'il voyoit devant lui à une demi-lieue de là: mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: " Mon frère, le jour baisse; tu as " encore des forces, et les miennes me man- " quent; laisse-moi ici, et retourne seul à no- " tre case pour tranquilliser nos mères.—Oh! " non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la " nuit nous surprend dans ces bois, j'allume- " rai du feu, j'abattrai un palmiste, tu en man- " geras le chou, et je ferai avec ses feuilles " un ajoupa pour te mettre à l'abri." Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendoient de son tronc; elle en

fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avoient mis en sang : car, dans l'empressement d'être utile, elle avoit oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminoient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-mamelles, sur laquelle ils se dirigeoient, et même le soleil, qui étoit déja près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent sans s'en apercevoir le sentier frayé dans lequel ils avoient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes, et de roches, qui n'avoit plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir ça et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne des Trois-mamelles ; mais ils n'aperçut autour de

lui que les cimes des arbres, dont quelques unes étoient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvroit déja les forêts dans les vallées; le vent se calmoit, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnoit dans ces solitudes, et on n'y entendoit d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venoient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourroit l'entendre, cria alors de toute sa force: " Venez, venez au secours de " Virginie!" Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises: " Virginie—Virginie!"

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avoit ni fontaine, ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la foiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: " Ne pleure point, mon ami, " si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est " moi qui suis la cause de toutes tes peines,

" et de celles qu'éprouvent maintenant nos " mères. Il ne faut rien faire, pas même le " bien, sans consulter ses parents. Oh ! j'ai " été bien imprudente !" et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : " Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de " nous." A peine avoient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. " C'est, dit Paul, le chien de quelque chas- " seur, qui vient, le soir, tuer des cerfs à l'af- " fût." Peu après, les aboiements du chien " redoublèrent. " Il me semble, dit Virginie, " que c'est Fidèle, le chien de notre case; " oui, je reconnois sa voix : serions-nous si " près d'arriver, et au pied de notre mon- " tagne ?" En effet, un moment après, Fidèle étoit à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvoient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accouroit à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleuroit de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : " O mes jeunes maîtres ! " leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude !

" comme elles ont été étonnées quand elles
" ne vous ont plus trouvés au retour de la
" messe, où je les accompagnois! Marie, qui
" travailloit dans un coin de l'habitation, n'a
" su nous dire où vous étiez allés. J'allois,
" je venois autour de l'habitation, ne sachant
" moi-même de quel côté vous chercher.
" Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à
" l'autre [2] je les ai fait flairer à Fidèle; et
" sur-le-champ, comme si ce pauvre animal
" m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos
" pas; il m'a conduit, toujours en remuant
" la queue, jusqu'à la Rivière-noire. C'est
" là où j'ai appris d'un habitant que vous lui
" aviez ramené une négresse marronne, et
" qu'il vous avoit accordé sa grace. Mais
" quelle grace! Il me l'a montrée attachée,
" avec une chaîne au pied, à un billot de
" bois, et avec un collier de fer à trois crochets
" autour du cou. De là, Fidèle, toujours
" quêtant, m'a mené sur le morne de la Ri-
" vière-noire, où il s'est arrêté encore en
" aboyant de toute sa force: c'étoit sur le
" bord d'une source, auprès d'un palmiste
" abattu, et près d'un feu qui fumoit encore.

" Enfin, il m'a conduit ici : nous sommes au " pied de la montagne des Trois-mamelles, et " il y a encore quatre bonnes lieues jusque " chez nous. Allons, mangez, et prenez des " forces." Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre, et de muscade, que leurs mères avoient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : " Oh ! " qu'il est difficile de faire le bien !" Pendant que Paul et elle se rafraîchissoient, Domingue alluma de feu ; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau, qu'il alluma, car il étoit déja nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvoient plus marcher ; leurs pieds étoient enflés et tout rouges. Domingue ne savoit s'il devoit aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux :

" Où est le temps, leur disoit-il, où je vous " portois tous deux à-la-fois dans mes bras; " mais, maintenant, vous êtes grands, et je " suis vieux." Comme il étoit dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit: " Bons petits blancs, n'ayez pas " peur; nous vous avons vus passer ce matin " avec une négresse de la Rivière-noire; " vous alliez demander sa grace à son mau- " vais maitre: en reconnoissance, nous vous " reporterons chez vous sur nos épaules." Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les combloit de bénédictions. Virginie attendrie disoit à Paul: " O mon ami! jamais " Dieu ne laisse un bienfait sans récompense."

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étoi-

ent éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montoient qu'ils entendirent des voix qui crioient : " Est-ce vous, mes enfants ?" Ils répondirent avec les noirs : "Oui, c'est nous ;" et bientôt ils aperçurent leurs mères, et Marie, qui venoient au-devant d'eux avec des tisons flambants. " Malheureux enfants, dit ma-
" dame de La Tour, d'où venez-vous ? dans
" quelles angoisses vous nous avez jetées !—
" Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-
" noire demander la grace d'une pauvre es-
" clave marronne, à qui j'ai donné ce matin
" le déjeuner de la maison, parcequ'elle mou-
" roit de faim ; et voilà que les noirs marrons
" nous ont ramenés." Madame de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : " Vous me payez
" de tout le mal que j'ai souffert !" Marguerite, ravie de joie, serroit Paul dans ses bras, et lui disoit : " Et toi aussi, mon fils, tu as
" fait une bonne action." Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs

marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Chaque jour étoit pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentoient. Elles ne desiroient point au-dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie; il leur suffisoit d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île ou, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étoient ignorés : seulement, quand un passant demandoit sur le chemin des Pamplemousses à quelques habitants de la plaine : " Qui est-ce " qui demeure là-haut dans ces petites cases ?" ceux-ci répondoient sans les connoître : " Ce " sont de bonnes gens." Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avoient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine

ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenoient que des moyens de faire du bien à tous en général; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avoient une volonté perpétuelle qui les remplissoit d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au-dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étoient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissoit point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissoit de ravissement et de joie. Elles admiroient avec transport le pouvoir d'une providence qui, par leurs mains, avoit répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les graces, les plaisirs purs, simples, et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze,

avoit embelli ce que le noir Domingue ne faisoit que cultiver. Il alloit avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crême sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange; il plantoit ces arbres déja grands autour de cette enceinte. Il y avoit semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs branches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avoit planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs, et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnoient déja à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avoit répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet

enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevoient sur les têtes noires des roches, et sembloient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avoit disposé ces végétaux de manière qu'on pouvoit jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avoit planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordoient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paroissoit de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits, et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'étoit pas écarté de celui de la nature : guidé par ses indications, il avoit mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter : ainsi chaque végétal croissoit dans son site

propre, et chaque site recevoit de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formoient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétoient au milieu de la verdure les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étoient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue : à la vérité nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avoit pratiqué un sentier qui tournoit autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venoient se rendre de la circonférence au centre. Il avoit tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrasse maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avoit formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avoit mêlé de la terre et des racines de rosiers, des poincillades, et

d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches; en peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, formoient des souterrains voûtés inaccessibles à la chaleur, où l'on alloit prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisoit dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissoit à l'abri des vents un arbre domestique chargé de fruits. Là, étoit une moisson; ici, un verger. Par cette avenue on apercevoit les maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes on ne distinguoit en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne on découvroit tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparoissoit quelquefois un vaisseau qui venoit de l'Europe, où qui y retournoit. C'étoit sur ce rocher que ces familles se rassembloient le soir, et jouissoient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du

murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'étoit plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyoit venir de bien loin, s'appeloit la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avoient planté un bambou, au haut duquel ils élevoient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevoient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite : il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé, et souffert comme lui ; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui

ne subsiste plus, elle étend notre ame dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât de pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace:

> .... Fratres Helenæ, lucida sidera,
> Ventorumque regat pater,
> Obstrictis aliis, præter iapyga.

" Que les frères d'Hélène, astres charmants " comme vous, et que le père des vents vous " dirigent, et ne fassent souffler que le " zéphyr."

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyoit quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

> Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !

" Heureux, mon fils, de ne connoître que " les divinités champêtres!"

Et cet autre au-dessus de la porte de la

cabane de madame de La Tour, qui étoit leur lieu d'assemblée:

At secura quies, et nescia fallère vita.

" Ici est une bonne conscience, et une vie " qui ne sait pas tromper."

Mais Virginie n'approuvoit point mon latin; elle disoit que ce que j'avois mis au pied de sa girouette étoit trop long et trop savant. " J'eusse mieux aimé, ajoutoit-elle, TOUJOURS " AGITÉE, MAIS CONSTANTE.—Cette devise, lui " répondis-je, conviendroit encore mieux à la " vertu." Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendoient leurs ames sensibles à tout ce qui les environnoit. Elles avoient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers, et de jamroses, plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul alloient quelquefois danser, se nommoit LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de La Tour et Marguerite s'étoient raconté leurs malheurs, s'appeloit LES PLEURS ESSUYÉES. Elles faisoient porter les noms de BRETAGNE et

de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avoient semé du blé, des fraises, et des pois. Domingue et Marie desirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appeloient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissoit l'herbe dont ils faisoient des paniers, et où ils avoient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenoient les douces illusions de leur pays, et en calmoient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermoit cette enceinte, rien n'étoit plus agréable que ce qu'on appeloit le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde je lui fis

présent d'un coco des Indes qu'on m'avoit donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produiroit servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formoient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommoit l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassoit au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déja ils entrelaçoient leurs palmes, et laissoient pendre leurs jeunes grappes de coços au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avoit laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avoit orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnoient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottoient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissoient des lisi-

ères de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhaloient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendoient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formoient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venoient passer la nuit. Au coucher du soleil on y voyoit voler le long des rivages de la mer le corbigeau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnoient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimoit à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à-la-fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venoit laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menoit paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparoit des fromages avec leur lait, elle se

plaisoit à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu étoit aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuoit de temps en temps des grains de riz, de maïs, et de millet: dès qu'elle paroissoit, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittoient leurs buissons: des perruches vertes comme des émeraudes descendoient des lataniers voisins; des perdrix accouroient sous l'herbe: tous s'avançoient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusoient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits, et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissoient le ciel de la consolation que vous

prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres qui n'avoient coûté la vie à aucun animal! des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offroient à-la-fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucs les plus agréables.

La conversation étoit aussi douce et aussi innocente que ces festins: Paul y parloit souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditoit toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étoient pas commodes; là, on étoit mal assis; ces jeunes berceaux ne donnoient pas assez d'ombrage; Virginie seroit mieux là.

Dans la saison pluvieuse ils passoient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyoit rangés dans le plus grand ordre, aux parois

de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches; et auprès de ces instruments de l'agriculture les productions qui en étoient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignoit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparoit des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons, et des cédras.

La nuit venue, ils soupoient à la lueur d'une lampe; ensuite madame de La Tour ou Marguerite racontoit quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les ames sensibles de leurs enfants s'enflammoient; ils prioient le ciel de leur faire la grace d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparoient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormoient au bruit de la pluie qui tomboit par torrents sur la couverture de leurs cases,

ou à celui des vents qui leur apportoient le murmure lointain des flots qui se brisoient sur le rivage. Elles bénissoient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoubloit par celui du danger éloigné.

De temps en temps madame de La Tour lisoit publiquement quelque histoire touchante de l'ancien ou du nouveau Testament. Ils raisonnoient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie étoit toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Evangile. Ils n'avoient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour étoit pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnoit, un temple divin, où ils admiroient sans cesse une Intelligence infinie, toute puissante, et amie des hommes: ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissoit de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avoient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la na-

ture pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paroissait triste, tous les autres se réunissoient autour de lui, et l'enlevoient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employoit son caractère particulier: Marguerite, une gaieté vive; madame de La Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité: Marie et Domingue même venoient à son secours. Ils s'affligeoient s'ils le voyoient affligé; ils pleuroient s'ils le voyoient pleurer. Ainsi des plantes foibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils alloient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venoit des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connoissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent tou-

jours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les foibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes ou mauvaises. D'un autre côté elles n'évitoient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants, et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée étoit accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'étoit une personne affligée qui leur demandoit des conseils, ou un enfant qui les prioit de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins. Elles portoient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignoient la bonne grace, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissoient sur-tout à

bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parloit avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyoit présente. Virginie revenoit bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avoit eu l'occasion de faire du bien. C'étoit elle qui préparoit d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentoit avec une grace ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeoient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-longue jusque chez moi, où je les attendois à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurois pour ces occasions quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux, nous y apportions de l'habitation des provisions végétales que nous

joignions à celles que la mer nous fournissoit en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres, et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuroient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageoit d'ailleurs comme un poisson, s'avançoit quelquefois sur les récifs au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyoit sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivoient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetoit des cris perçants, et disoit que ces jeux-là lui faisoient grand'-peur.

Nos repas étoient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantoit le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne

paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutoit avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations; elle est si naturelle et si expressive que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisoit sa mère, les histoires qui l'avoient le plus touchée, en rendoit les principaux évènements avec beaucoup de naiveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentoit sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançoit avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendoient l'approche, et feignoient de la repousser. Paul accouroit à son secours, battoit les bergers, remplissoit la cruche de Virginie, et, en la lui posant sur la tête, il lui mettoit en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevoit la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeois du personnage de

Raguel, et j'accordois à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentoit l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisoient les moissonneurs. Virginie feignoit de glaner çà et là sur leurs pas quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeoit; elle répondoit en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordoit l'hospitalité à l'innocence, et un asile à l'infortune; il remplissoit le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenoit devant nous, comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenoit en mariage malgré son indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avoient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avoit faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvoit s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de

biens nous faisoit verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étoient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyoit transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène étoit pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt dont les percés formoient autour de nous plusieurs arcades de feuillage: nous étions, à leur centre, abrités de le chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil étoit descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeoient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisoient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paroissoit à l'extrémité d'une avenue, et la rendoit tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés endessous de ses rayons safranés, brilloit des feux de la topaze et de l'émeraude; leurs troncs mousseux et bruns paroissoient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux,

déja retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluoient tous à-la-fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenoit bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettoient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain retournoit dans sa case, et la retrouvoit dans l'état où il l'avoit laissée. Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances; c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avoient jamais mangé de pain d'Europe,

et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation : mais elle y joignoit une bonne grace qui leur donnoit un grand prix. D'abord, c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise : elle leur servoit des rafraîchissements, dont elle relevoit la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentoit, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère, son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît con-

tentes et satisfaites; elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. " On " ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'oc- " cupant de celui des autres." Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisoit le bien, à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice, et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles: mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chrono-

logie, d'histoire, et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. " Il est temps de dîner, disoit Virginie à la " famille, les ombres des bananiers sont à " leurs pieds;" ou bien: " La nuit s'approche, " les tamarins ferment leurs feuilles.—Quand " viendrez-vous nous voir? lui disoient quel- " ques amies du voisinage.—Aux cannes de " sucre, répondoit Virginie.—Votre visite " nous sera encore plus douce et plus agré- " able," reprenoient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul: " Mon frère, disoit-elle, est de l'âge du " grand cocotier de la fontaine, et moi, de " celui du plus petit. Les manguiers ont " donné douze fois leurs fruits, et les orangers " vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je " suis au monde." Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et

des dryades: ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avoient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière? Leurs besoins et leur ignorance ajoutoient encore à leur félicité. Il n'y avoit point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières: oui, des lumières; et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissoient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avoit ridé leur front, aucune intempérance n'avoit corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avoit dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, dévoleppoient, chaque jour, la beauté de leur âme en graces ineffaçables dans leurs traits, leurs attitudes, et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avoient toute la fraîcheur: tels, dans le jardin d'Eden, parurent nos premiers parents, lors-

que, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disoit, au retour de ses travaux: "Lorsque je suis fatigué, ta vue "me délasse. Quand, du haut de la mon-"tagne, je t'aperçois au fond de ce vallon, tu "me parois, au milieu de nos vergers, com-"me un bouton de rose. Si tu marches vers "la maison de nos mères, la perdrix qui "court avec ses petits a un corsage moins "beau et une démarche moins légère. Quoi-"que je te perde de vue à travers les arbres, "je n'ai pas besoin de te voir pour te re-"trouver; quelque chose de toi, que je "ne puis te dire, reste pour moi dans l'air "où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. "Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes "sens. L'azur du ciel est moins beau que le "bleu de tes yeux; le chant des bangalis, "moins doux que le son de ta voix. Si je te "touche seulement du bout du doigt, tout

" mon corps frémit de plaisir. Souviens-toi
" du jour où nous passâmes à travers les
" cailloux roulants de la rivière des Trois-
" mamelles. En arrivant sur ses bords, j'é-
" tois déja bien fatigué; mais, quand je t'eus
" prise sur mon dos, il me sembloit que j'a-
" vois des ailes comme un oiseau. Dis-moi
" par quel charme tu as pu m'enchanter?
" Est-ce par ton esprit? mais nos mères en
" ont plus que nous deux. Est-ce par tes ca-
" resses? mais elles m'embrassent plus sou-
" vent que toi. Je crois que c'est par ta bon-
" té. Je n'oublierai jamais que tu as marché
" nu-pieds jusqu'à la Rivière-noire, pour de-
" mander la grace d'une pauvre esclave fugi-
" tive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette
" branche fleurie de citronier que j'ai cueillie
" dans la forêt; tu la mettras, la nuit, près de
" ton lit. Mange ce rayon de miel; je l'ai
" pris pour toi au haut d'un rocher. Mais,
" auparavant, repose-toi sur mon sein, et je
" serai délassé."

Virginie lui répondoit: "O mon frère! les
" rayons du soleil au matin, au haut de ces
" rochers, me donnent moins de joie que ta

" présence. J'aime bien ma mère, j'aime
" bien la tienne; mais, quand elles t'appel-
" lent mon fils, je les aime encore davantage.
" Les caresses qu'elles te font me sont plus
" sensibles que celles que j'en reçois. Tu
" me demandes pourquoi tu m'aimes: mais
" tout ce qui a été élevé ensemble s'aime.
" Vois nos oiseaux: élevés dans les mêmes
" nids, ils s'aiment comme nous; ils sont tou-
" jours ensemble comme nous. Ecoute com-
" me ils s'appellent et se répondent d'un
" arbre à l'autre: de même, quand l'écho me
" fait entendre les airs que tu joues sur ta
" flûte au haut de la montagne, j'en répète les
" paroles au fond de ce vallon. Tu m'es
" cher, sur-tout depuis le jour où tu voulois
" te battre pour moi contre le maître de
" l'esclave. Depuis ce temps-là je me suis
" dit bien des fois: Ah! mon frère a bon
" cœur; sans lui, je serois morte d'effroi. Je
" prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour
" la tienne, pour toi, pour nos pauvres servi-
" teurs; mais, quand je prononce ton nom, il
" me semble que ma dévotion augmente. Je
" demande si instamment à Dieu qu'il ne

" t'arrive aucun mal! Pourquoi vas-tu si loin
" et si haut me chercher des fruits et des
" fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le
" jardin? Comme te voilà fatigué! Tu es
" tout en nage." Avec son petit mouchoir blanc elle lui essuyoit le front et les joues, et elle lui donnoit plusieurs baisers.

Cependant depuis quelque temps Virginie se sentoit agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbroient de noir; son teint jaunissoit; une langueur universelle abattoit son corps. La sérénité n'étoit plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyoit tout-a-coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyoit ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien aimée; elle erroit çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle alloit vers lui en folâtrant; puis tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissoit; un rouge vif coloroit ses joues pâles, et ses yeux n'osoient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disoit: " La verdure couvre ces rochers,

" nos oiseaux chantent quand ils te voient;
" tout est gai autour de toi, toi seule es triste."
Et il cherchoit à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournoit la tête, et fuyoit tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentoit troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenoit rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages; c'étoit vers la fin de décembre, lorsque le soleil au capricorne échauffe pendant trois semaines l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y souffloit plus. De longs tourbillons de poussière s'élevoient sur les chemins, et restoient suspendus en l'air. La terre se fendoit de toutes parts; l'herbe étoit brûlée; des exhalaisons chaudes sortoient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étoient desséchés. Aucun nuage ne venoit du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevoient de dessus ses plaines, et

paroissoient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportoit aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levoit dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisoient retentir les vallons de tristes mugissements. Le cafre même qui les conduisoit se couchoit sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais par-tout le sol étoit brûlant, et l'air étouffant retentissoit du bourdonnement des insectes qui cherchoient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levoit, elle s'asseyoit, elle se recouchoit, et ne trouvoit dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine; elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, couloit encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens,

et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusoient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avoit creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçoient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul; mais son cœur oppressé laisse sa

langue sans expression; et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de la Tour pénétroit bien la cause du mal de sa fille; mais elle n'osoit elle-même lui en parler. "Mon enfant, lui disoit-" elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son " gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve " aujourd'hui pour te récompenser demain. " Songe que nous ne sommes sur la terre que " pour exercer la vertu."

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassembloient autour d'eux, et de longs sillons de feux sortoient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines, et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitoient le long des flancs de cette montagne: le fond de ce bassin étoit devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce

vallon, une écluse par où sortoient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres, et les rochers.

Toute la famille tremblante prioit Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquoit horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguoient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étoient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, alloit d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu: il ne rentroit que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alizé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-est, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier desir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air

étoit frais et sonore. Des fumées blanches s'élevoient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissoient de tous côtés. Pour le jardin, il étoit tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avoient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvroient les lisières des prairies, et avoient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étoient debout et bien verdoyants; mais il n'y avoit plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bangalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploroient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette desolation, Virginie dit à Paul: " Vous aviez apporté ici des oiseaux, " l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce " jardin, il est détruit. Tout périt sur la " terre; il n'y a que le ciel qui ne change " point." Paul lui répondit: " Que ne puis- " je vous donner quelque chose du ciel! mais " je ne possède rien même sur la terre." Virginie reprit, en rougissant: " Vous avez à " vous le portrait de saint Paul." A peine

eut-elle parlé qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait étoit une petite miniature représentant l'ermite Paul. Marguerite y avoit une grande dévotion; elle l'avoit porté long-temps suspendu à son cou étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avoit mis à celui de son enfant. Il étoit même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avoit contracté quelque ressemblance; ce qui l'avoit décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avoit passé sa vie loin des hommes, qui l'avoient abusé, puis abandonné. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému: " Mon frère, il ne me sera jamais " enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai " jamais que tu m'as donné la seule chose que " tu possèdes au monde." A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disoit à madame de La Tour: " Pourquoi ne marions-nous pas " nos enfants? ils ont l'un pour l'autre une " passion extrême, dont mon fils ne s'aperçoit " pas encore. Lorsque la nature lui aura " parlé, en vain nous veillons sur eux, tout " est à craindre." Madame de La Tour lui répondit: " Ils sont trop jeunes et trop pau- " vres. Quel chagrin pour nous si Virginie " mettoit au monde des enfants malheureux, " qu'elle n'auroit peut-être pas la force d'éle- " ver! Ton noir Domingue est bien cassé; " Marie est infirme. Moi-même, chère amie, " depuis quinze ans je me sens fort affoiblie. " On vieillit promptement dans les pays " chauds, et encore plus vite dans le chagrin. " Paul est notre unique espérance. Atten- " dons que l'âge ait formé son tempérament, " et qu'il puisse nous soutenir par son travail. " A présent, tu le sais, nous n'avons guère " que le nécessaire de chaque jour. Mais, en " faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu " de temps, le commerce lui fournira de quoi " acheter quelque esclave; et, à son retour " ici, nous le marierons à Virginie; car je

" crois que personne ne peut rendre ma chère
" fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous
" en parlerons à notre voisin."

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. " Les mers de l'Inde sont
" belles, leur dis-je. En prenant une saison
" favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est
" un voyage de six semaines au plus, et d'au-
" tant de temps pour en revenir. Nous ferons
" dans notre quartier une pacotille à Paul;
" car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup.
" Quand nous ne lui donnerions que du co-
" ton brut, dont nous ne faisons aucun usa-
" ge, faute de moulin pour l'éplucher; du
" bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au
" chauffage, et quelques résines qui se per-
" dent dans nos bois; tout cela se vend assez
" bien aux Indes, et nous est fort inutile ici."

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage; et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge:
" Pourquoi voulez-vous que je quitte ma fa-

" mille pour je ne sais quel projet de fortune? " Y a-t-il un commerce au monde plus avan- " tageux que la culture d'un champ qui rend " quelquefois cinquante et cent pour un? Si " nous voulons faire le commerce, ne pouvons- " nous pas le faire en portant notre superflu " d'ici à la ville, sans que j'aille courir aux " Indes? Nos mères me disent que Domingue " est vieux et cassé: mais moi, je suis jeune, " et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à " leur arriver pendant mon absence quelque " accident, sur-tout à Virginie, qui est déja " souffrante. Oh! non, non, je ne saurois " me résoudre à les quitter."

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de La Tour ne m'avoit pas caché l'état de Virginie, et le desir qu'elle avoit de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étoient des motifs que je n'osois pas même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seroient ja-

mais sensibles, l'avoit frappée. Elle sortoit d'une grande maladie, dégénérée en langueur, et que l'âge rendoit incurable. Elle mandoit à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettoit pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignoit d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinoit une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachoit, disoit-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paroissoit prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osoit proférer un mot. " Pourriez-vous nous quitter maintenant ? dit " Marguerite à madame de La Tour.—Non, " mon amie; non, mes enfants, reprit madame de La Tour; je ne vous quitterai " point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec " vous que je veux mourir. Je n'ai connu " le bonheur que dans votre amitié. Si ma " santé est dérangée, d'anciens chagrins en " sont cause. J'ai été blessée au cœur par la

" dureté de mes parents, et par la perte de
" mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté
" plus de consolation et de félicité avec vous,
" sous ces pauvres cabanes, que jamais les
" richesses de ma famille ne m'en ont fait
" même espérer dans ma patrie."

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit : " Je ne vous
" quitterai pas non plus; je n'irai point aux
" Indes. Nous travaillerons tous pour vous,
" chère maman; rien ne vous manquera ja-
" mais avec nous." Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut le plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce; et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venoient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin, qui précédoit le déjeûner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançoit vers l'habitation. C'étoit M. de La Bourdonnais. Il entra dans la case, où

toute la famille étoit à table. Virginie venoit de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avoit joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avoit pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchoient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avoit bien des droits sur lui. " Vous avez, ajouta-t-il, madame, " une tante de qualité et fort riche à Paris, " qui vous réserve sa fortune, et vous attend " auprès d'elle." Madame de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettoit pas d'entreprendre un si long voyage. " Au moins, reprit M. de La Bour- " donnais, pour mademoiselle votre fille, si " jeune et si aimable, vous ne sauriez sans " injustice la priver d'une si grande succes- " sion. Je ne vous cache pas que votre tante " a employé l'autorité pour la faire venir au- " près d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce

" sujet d'user, s'il le falloit, de mon pouvoir; " mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux " les habitants de cette colonie, j'attends de " votre volonté seule un sacrifice de quelques " années, d'où dépend l'établissement de vo- " tre fille, et le bien-être de toute votre vie. " Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce pas " pour y faire fortune? N'est-il pas bien " plus agréable de l'aller retrouver dans sa " patrie?"

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portoit un de ses noirs. " Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné " aux préparatifs du voyage de mademoiselle " votre fille, de la part de votre tante." Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur: " Monsieur, " ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez " mal reçue."—Avez-vous un autre enfant, " madame? dit M. de La Bourdonnais à ma- " dame de La Tour.—Non, monsieur, reprit- " elle, celui-ci est le fils de mon amie; mais

" lui et Virginie nous sont communs, et égale-
" ment chers.—Jeune homme, dit le gouver-
" neur à Paul, quand vous aurez acquis
" l'expérience du monde, vous connoîtrez le
" malheur des gens en place ; vous saurez
" combien il est facile de les prévenir, com-
" bien aisément ils donnent au vice intrigant
" ce qui appartient au mérite qui se cache."

M. de La Bourdonnais, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeûna, à la manière des Créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. " Il n'y a, dit-il, ici que des
" meubles de bois ; mais on y trouve des
" visages sereins et des cœurs d'or." Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : " Je desire être votre ami, car vous êtes
" un honnête homme." M. de La Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvoit compter sur son amitié.

Après déjeûner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentoit une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderoit à une dame de ses parentes qui y étoit passagère; qu'il falloit bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. " Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne " peut pas traîner plus de deux ans: ses " amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La " fortune ne vient pas tous les jours. Con- " sultez-vous. Tous les gens de bon sens " seront de mon avis." Elle lui répondit " que, ne desirant désormais d'autre bonheur " dans le monde que celui de sa fille, elle " laisseroit son départ pour la France entière- " ment à sa disposition."

Madame de La Tour n'étoit pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit: " Mon enfant, nos domes- " tiques sont vieux; Paul est bien jeune, " Marguerite vient sur l'âge; je suis déja in-

" firme : si j'allois mourir, que deviendriez-
" vous, sans fortune, au milieu de ces déserts ?
" Vous resteriez donc seule, n'ayant personne
" qui puisse vous être d'un grand secours, et
" obligée, pour vivre, de travailler sans cesse
" à la terre comme une mercenaire ? Cette
" idée me pénètre de douleur." Virginie lui répondit : "Dieu nous a condamnés au
" travail. Vous m'avez appris à travailler, et
" à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il
" ne nous a pas abandonnés, il ne nous aban-
" donnera point encore. Sa providence veille
" particulièrement sur les malheureux. Vous
" me l'avez dit tant de fois, ma mère ! Je ne
" saurois me résoudre à vous quitter." Madame de La Tour, émue, reprit : " Je n'ai
" d'autre projet que de te rendre heureuse, et
" de te marier un jour avec Paul, qui n'est
" point ton frère. Songe maintenant que sa
" fortune dépend de toi."

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais, quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent

comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnoit. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avoient été ses combats, qui n'avoient eu d'autres témoins que Dieu seul; qu'elle voyoit le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvoit son inclination, et qui la dirigeoit par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageoit à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour, voyant que sa confidence avoit produit un effet contraire à celui qu'elle en attendoit, lui dit: " Mon enfant, " je ne veux point te contraindre; délibère à " ton aise; mais cache ton amour à Paul. " Quand le cœur d'une fille est pris, son " amant n'a plus rien à lui demander."

Vers le soir, comme elle étoit seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'étoit un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur

de madame de La Tour et de Virginie. Il étoit envoyé par le gouverneur: "Mes en-
" fants, dit-il en entrant, Dieu soit loué! vous
" voilà riches. Vous pourrez écouter votre
" bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je
" sais ce que vous a dit M. de La Bourdon-
" nais, et ce que vous lui avez répondu.
" Bonne maman, votre santé vous oblige de
" rester ici; mais vous, jeune demoiselle, vous
" n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la
" Providence, à vos vieux parents, même
" injustes. C'est un sacrifice; mais c'est l'or-
" dre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous;
" il faut, à son exemple, se dévouer pour le
" bien de sa famille. Votre voyage en France
" aura une fin heureuse. Ne voulez-vous
" pas bien y aller, ma chère demoiselle?"

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant: " Si c'est l'ordre de Dieu, je ne
" m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu
" soit faite! dit-elle en pleurant."

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour

me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvoient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de La Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espéroit pour son fils de la fortune de Virginie, s'étoit opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignoroit le parti auquel on se déterminoit, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnoit à une tristesse sombre. "On trame "quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on "se cache de moi."

Cependant, le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avoit visité ces rochers, on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir ; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de La Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui feroit plaisir ; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Mar-

guerite, et à son fils. " Ceci, disoit-elle, étoit " bon pour des meubles, cela pour l'usage de " Marie et de Domingue." Enfin le sac de piastres étoit employé, qu'elle n'avoit pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avoit distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageoient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé : " Ma sœur s'en va ; elle fait déja les apprêts " de son voyage. Passez chez nous, je vous " prie. Employez votre crédit sur l'esprit de " sa mère et de la mienne pour la retenir." Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes representations seroient sans effet.

Si Virginie m'avoit paru charmante en toile bleue de Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle étoit vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinoit parfaite-

ment sous son corset, et ses cheveux blonds, dressés à double tresse, accompagnoient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étoient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion combattue, donnoit à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle sembloit porter malgré elle, rendoit sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvoit la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier: " Pourquoi, mon " fils, te nourrir de fausses espérances, qui " rendent les privations encore plus amères? " Il est temps que je te découvre le secret de " ta vie et de la mienne. Mademoiselle de " La Tour appartient, par sa mère, à une " parente riche et de grande condition: pour " toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, " et, qui pis est, tu es bâtard."

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul: il ne l'avoit jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui ré-

pondit : " Tu n'as point eu de père légitime.
" Lorsque j'étois fille, l'amour me fit commet-
" tre une foiblesse dont tu as été le fruit. Ma
" faute t'a privé de ta famille paternelle ; et
" mon repentir, de ta famille maternelle. In-
" fortuné, tu n'as d'autres parents que moi
" seule dans le monde!" et elle se mit à répandre des larmes. Paul la serrant dans ses bras, lui dit : " O ma mère ! puisque je n'ai
" d'autres parents que vous dans le monde,
" je vous en aimerai davantage. Mais quel
" secret venez-vous de me révéler ! Je vois
" maintenant la raison qui éloigne de moi
" mademoiselle de La Tour depuis deux mois,
" et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah !
" sans doute, elle me méprise !"

Cependant, l'heure du souper étant venue, on se mit à table, ou chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu, et ne parla point. Virginie en sortit la première, et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisoit une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne

rendroit pas la beauté. La lune paroissoit au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipoient par degrés. Sa lumière se répandoit insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissoient sous l'herbe. Les étoiles étinceloient au ciel, et se réfléchissoient au sein de la mer, qui repétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite, et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bannaniers; et, dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: " Mademoiselle, vous partez, " dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez " pas de vous exposer aux dangers de la " mer .... de la mer, dont vous êtes si ef- " frayée!—Il faut, répondit Virginie, que " j'obéisse à mes parents, à mon devoir.— " Vous nous quittez, reprit Paul, pour une " parente éloignée que vous n'avez jamais " vue!—Hélas! dit Virginie, je voulois res- " ter ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas " voulu. Mon confesseur m'a dit que la vo- " lonté de Dieu étoit que je partisse; que la " vie étoit une épreuve.... Oh! c'est une " épreuve bien dure!"

" Quoi! repartit Paul, tant de raisons " vous ont décidée, et aucune ne vous a rete- " nue! Ah! il en est encore que vous ne me " dites pas. La richesse a de grands attraits. " Vous trouverez bientôt, dans un nouveau " monde, à qui donner le nom de frère, que

" vous ne me donnez plus. Vous le choisirez,
" ce frère, parmi des gens dignes de vous
" par une naissance et une fortune que je ne
" peux vous offrir. Mais, pour être plus
" heureuse, où voulez-vous aller ? Dans
" quelle terre aborderez-vous qui vous soit
" plus chère que celle où vous êtes née? Où
" formerez-vous une société plus aimable que
" celle qui vous aime? Comment vivrez-vous
" sans les caresses de votre mère, auxquelles
" vous êtes si accoutumée? Que deviendra-
" t-elle elle-même, déja sur l'âge, lorsqu'elle
" ne vous verra plus à ses côtés, à la table,
" dans la maison, à la promenade, où elle
" s'appuyoit sur vous? Que deviendra la
" mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que
" leur dirai-je à l'une et à l'autre quand je les
" verrai pleurer de votre absence? Cruelle!
" je ne vous parle point de moi: mais que de-
" viendrai-je moi-même quand, le matin, je
" ne vous verrai plus avec nous, et que la
" nuit viendra sans nous réunir; quand j'a-
" percevrai ces deux palmiers plantés à notre
" naissance, et si long-temps témoins de notre
" amitié mutuelle? Ah! puisqu'un nouveau

" sort te touche, que tu cherches d'autres
" pays que ton pays natal, d'autres biens que
" ceux de mes travaux, laisse-moi t'accom-
" pagner sur le vaisseau où tu pars. Je te
" rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent
" tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta
" tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur
" contre mon cœur; et en France, où tu vas
" chercher de la fortune et de la grandeur, je
" te servirai comme ton esclave. Heureux
" de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je
" te verrai servie et adorée, je serai encore
" assez riche et assez noble pour te faire le
" plus grand des sacrifices, en mourant à
" tes pieds."

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs : "C'est
" pour toi que je pars... pour toi, que j'ai
" vu chaque jour courbé par le travail pour
" nourrir deux familles infirmes. Si je me
" suis prêtée à l'occasion de devenir riche,
" c'est pour te rendre mille fois le bien que
" tu nous as fait. Est-il une fortune digne
" de ton amitié? Que me dis-tu de ta nais-

" sance? Ah! s'il m'étoit encore possible de
" me donner un frère, en choisirois-je un au-
" tre que toi? O Paul! ô Paul! tu m'es
" beaucoup plus cher qu'un frère! Combien
" m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de
" moi! Je voulois que tu m'aidasses à me
" séparer de moi-même jusqu'à ce que le
" ciel pût bénir notre union. Maintenant je
" reste, je pars, je vis, je meurs: fais de moi
" ce que tu veux. Fille sans vertu! j'ai pu
" résister à tes caresses, et je ne peux soutenir
" ta douleur!"

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible: " Je pars avec elle! rien
" ne pourra m'en détacher!" Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit;
" Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-
" nous devenir?"

Il répéta en tremblant ces mots: " Mon
" fils—mon fils—Vous, ma mère, lui dit-il,
" vous qui séparez le frère d'avec la sœur!
" Tous deux, nous avons sucé votre lait; tous
" deux, élevés sur vos genoux, nous avons
" appris de vous à nous aimer; tous deux,
" nous nous le sommes dit mille fois. Et

" maintenant vous l'éloignez de moi! Vous
" l'envoyez en Europe, dans ce pays bar-
" bare qui vous a refusé un asile, et chez
" des parents cruels qui vous ont vous-
" même abandonnée. Vous me direz: Vous
" n'avez plus de droits sur elle, elle n'est
" pas votre sœur. Elle est tout pour moi,
" ma richesse, ma famille, ma naissance, tout
" mon bien. Je n'en connois plus d'autre.
" Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un berceau,
" nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part,
" il faut que je la suive. Le gouverneur
" m'en empêchera? M'empêchera-t-il de me
" jeter à la mer? Je la suivrai à la nage.
" La mer ne sauroit m'être plus funeste que
" la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle,
" au moins je mourrai sous ses yeux, loin de
" vous. Mère barbare! femme sans pitié!
" puisse cet Océan où vous l'exposez ne ja-
" mais vous la rendre! puissent ses flots vous
" rapporter mon corps, et, le roulant avec le
" sien parmi les cailloux de ces rivages, vous
" donner, par la perte de vos deux enfants, un
" sujet éternel de douleur!"

A ces mots, je le saisis dans mes bras; car

le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu: ses genoux trembloient, et je sentois dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit: "O mon ami! "j'atteste les plaisirs de notre premier âge, "tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier "à jamais deux infortunés, si je reste, de ne "vivre que pour toi; si je pars, de revenir "un jour pour être à toi. Je vous prends à "témoin, vous tous qui avez élevé mon en-"fance, qui disposez de ma vie, et qui voyez "mes larmes. Je le jure par ce ciel qui "m'entend, par cette mer que je dois tra-"verser, par l'air que je respire, et que je n'ai "jamais souillé du mensonge."

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de La Tour, hors d'elle, me

dit; "Je n'y puis tenir; mon ame est dé-
" chirée. Ce malheureux voyage n'aura pas
" lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon
" fils. Il y a huit jours que personne ici n'a
" dormi."

Je dis à Paul : "Mon ami, votre sœur res-
" tera. Demain nous en parlerons au gou-
" verneur : laissez reposer votre famille, et
" venez passer cette nuit chez moi. Il est tard,
" il est minuit ; la croix du sud est droite sur
" l'horizon."

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

" Mon père, lui dis-je, je vous en conjure,
" achevez de me raconter ce que vous avez
" commencé d'une manière si touchante. Les

" images du bonheur nous plaisent; mais " celles du malheur nous instruisent. Que " devint, je vous prie, l'infortuné Paul?"

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut: " Où est Virginie?" Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas et courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans

l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée, située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île, avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, et l'Ile-Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer ; il étoit déja disparu qu'il croyoit le voir encore ; et, quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une pro-

fonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin ; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes, et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante. " Au moins, répondit Paul, si je " lui avoit fait mes adieux, je serois tranquille " à présent. Je lui aurois dit : Virginie, si, " pendant le temps que nous avons vécu en- " semble, il m'est échappé quelque parole " qui vous ait offensée, avant de me quitter " pour jamais, dites-moi que vous me la par-

" donnez. Je lui aurois dit : Puisque je ne " suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma " chère Virginie ! adieu ! Vivez loin de moi " contente et heureuse !" Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuroient : " Cherchez maintenant, leur dit-il, quelqu' " autre que moi qui essuie vos larmes !" puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bêlant : " Que me demandez-vous ? vous " ne reverrez plus avec moi celle qui vous " donnoit à manger dans sa main." Il fut au Repos de Virginie, et, à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, Il s'écria : " Pauvres " oiseaux ! vous n'irez plus au-devant de celle " qui étoit votre bonne nourrice." En voyant Fidèle qui flairoit çà et là, et marchoit devant lui en quêtant ; il soupira, et lui dit : " Oh ! " tu ne la trouveras plus jamais." Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le prioient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance ; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables ; mais, dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire ; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre

ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent, comme un créole, pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le

lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offroient quelque-fois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectoient davantage: alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses

yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et, quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vint à s'y corrompre, et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille : seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

" Très chère et bien aimée maman,

" Je vous ai déja écrit plusieurs lettres " de mon écriture; et, comme je n'en ai pas " eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles " ne vous soient point parvenues. J'espère " mieux de celle-ci, par les précautions que " j'ai prises pour vous donner de mes nou- " velles, et pour recevoir des vôtres.

" J'ai versé bien des larmes depuis notre " séparation, moi qui n'avois presque jamais " pleuré que sur les maux d'autrui! Ma " grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, " lorsque, m'ayant questionée sur mes talents, " je lui dis que je ne savois ni lire ni écrire. " Elle me demanda qu'est-ce que j'avois " donc appris depuis que j'étois au monde; " et, quand je lui eus répondu que c'étoit à " avoir soin d'un ménage et à faire votre " volonté, elle me dit que j'avois reçu l'édu- " cation d'une servante. Elle me mit, dès " le lendemain, en pension dans une grande " abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres " de toute espèce: ils m'enseignent, entre " autres choses, l'histoire, la géographie, la

" grammaire, la mathématique, et à monter à
" cheval; mais j'ai de si foibles dispositions
" pour toutes ces sciences, que je ne pro-
" fiterai pas beaucoup avec ces messieurs.
" Je sens que je suis une pauvre créature qui
" ai peu d'esprit, comme ils le font entendre.
" Cependant les bontés de ma tante ne se
" refroidissent point. Elle me donne des
" robes nouvelles à chaque saison. Elle a
" mis près de moi deux femmes-de-chambre,
" qui sont aussi bien parées que de grandes
" dames. Elle m'a fait prendre le titre de
" comtesse; mais elle m'a fait quitter mon
" nom de La Tour, qui m'étoit aussi cher
" qu'à vous-même, par tout ce que vous m'
" avez raconté des peines que mon père avoit
" souffertes pour vous épouser. Elle a rem-
" placé votre nom de femme par celui de
" votre famille, qui m'est encore cher cepen-
" dant, parcequ'il a été votre nom de fille.
" Me voyant dans une situation aussi bril-
" lante, je l'ai suppliée de vous envoyer
" quelques secours. Comment vous rendre
" sa réponse? Mais vous m'avez recom-
" mandé de vous dire toujours la vérité.—

" Elle m'a donc répondu que peu ne vous ser-
" viroit à rien, et que, dans la vie simple
" que vous menez, beaucoup vous embar-
" rasseroit. J'ai cherché d'abord à vous
" donner de mes nouvelles par une main
" étrangère, au défaut de la mienne. Mais,
" n'ayant à mon arrivée ici personne en qui
" je pusse prendre confiance, je me suis ap-
" pliquée, nuit et jour, à apprendre à lire et
" à écrire : Dieu m'a fait la grace d'en venir
" à bout en peu de temps. J'ai chargé de
" l'envoi de mes premières lettres les dames
" qui sont autour de moi ; j'ai lieu de croire
" qu'elles les ont remises à ma grand'tante.
" Cette fois j'ai eu recours à une pension-
" naire de mes amies : c'est sous son adresse
" ci-jointe que je vous prie de me faire passer
" vos réponses. Ma grand'tante m'a interdit
" toute correspondance au-dehors, qui pour-
" roit, selon elle, mettre obstacle aux grandes
" vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui
" puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux
" seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beau-
" coup de gôut pour ma personne. Pour
" dire la vérité, je n'en ai point du tout pour

" lui, quand même j'en pourrois prendre
" pour quelqu'un.

" Je vis au milieu de l'éclat de la fortune,
" et je ne peux disposer d'un sou. On dit
" que, si j'avois de l'argent, cela tireroit à
" conséquence. Mes robes mêmes appar-
" tiennent à mes femmes-de-chambre, qui se
" les disputent avant que je les aie quittées.
" Au sein des richesses, je suis bien plus
" pauvre que je ne l'étois auprès de vous, car
" je n'ai rien à donner. Lorsque j'ai vu que
" les grands talents que l'on m'enseignoit ne
" me procuroient pas la facilité de faire le
" plus petit bien, j'ai eu recours à mon
" aiguille, dont heureusement vous m'avez
" appris à faire usage. Je vous envoie donc
" plusieurs paires de bas de ma façon, pour
" vous et maman Marguerite, un bonnet pour
" Domingue, et un de mes mouchoirs r ouges
" pour Marie. Je joins à ce paquet des pe-
" pins et des noyaux des fruits de mes col-
" lations, avec des graines de toutes sortes
" d'arbres, que je recueillies, à mes heures de
" récréation, dans le parc de l'abbaye. J'y
" ai ajouté aussi des semences de violettes,

" de marguerites, de bassinets, de coquelicots, de bleuets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prairies de ce pays de plus belles fleurs que dans les nôtres; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leurs feuillages à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie, que vous aimez tant.

" Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joies loin de vous : pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes femmes-de-chambre, ou plutôt celles de

" ma grand'tante, car elles sont plus à elles
" qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à
" amener la conversation sur des objets qui
" me sont si chers : Mademoiselle, souvenez
" vous que vous êtes Françoise, et que vous
" devez oublier le pays des sauvages. Ah !
" je m'oublierois plutôt moi-même que d'ou-
" blier le lieu où je suis née, et où vous
" vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi
" un pays de sauvages ; car j'y vis seule,
" n'ayant personne à qui je puisse faire part
" de l'amour que vous portera jusqu'au
" tombeau.

" Très chère et bien aimée maman,

" Votre obéissante et tendre fille,

" VIRGINIE DE LA TOUR."

" Je recommande à vos bontés Marie et
" Domingue, qui ont pris tant de soin de mon
" enfance ; caressez pour moi Fidèle, qui m'a
" retrouvée dans les bois."

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne

parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison : mais il ne savoit pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espèces de graines, celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. " La violette, lui " mandoit-elle, produit une petit fleur d'un " violet foncé, qui aime à se cacher sous les " buissons ; mais son charmant parfum l'y " fait bientôt découvrir." Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. " La scabieuse, " ajoutoit-elle, donne une jolie fleur d'un " bleu mourant, et à fond noir piqueté de " blanc. On la croiroit en deuil. On l'ap- " pelle aussi, pour cette raison, fleur de " veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres " et battus des vents." Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce

rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la societé, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le desir d'en revoir les pro-

ductions la déterminât à y revenir promptement. Il la supplioit de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvoit désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et sur-tout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs sembloient avoir quelque analogie avec le caractére et la situation de Virginie, qui les lui avoit si particulièrement recommandées ; mais soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, sur-tout dans les colonies françoises, répandit dans l'île des bruits qui donnoient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avoit apporté la lettre de Virginie assuroient qu'elle étoit sur le point de se marier : ils nommoient le seigneur de la cour qui devoit l'épouser ; quelques uns même disoient que la

chose étoit faite, et qu'ils en avoient été témoins.—D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressoient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques uns des romans qu'il avoit lus, il voyoit la trahison traitée de plaisanterie ; et, comme il savoit que ces livres renfermoient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendoient déja malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venoit me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-longue. C'est là que je passe ma vie seul, sans femme, sans enfants, et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs, ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire ; et tels sont de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'ame est dans une agitation continuelle ; elle roule sans

cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambiteuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent ; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature, et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'ame. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie ; tels sont les brames de l'Inde. Enfin je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paroît impossible d'y goûter un plaisir durable, de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure, d'où

notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins ; il doit donc ses travaux aux hommes ; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ces solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces

jouissances celle de quelque bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde ; mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit, toute sa vie, ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'er-

reur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutoient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderois à acquérir de la glorie ou de la fortune; mais, voyant que je ne voulois leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvoient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur: ils blâmoient ma vie solitaire; ils prétendoient qu'eux seuls étoient utiles aux hommes, et ils s'efforçoient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à toute le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent

en écumant contre les rochers de son lit, et disparoissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages ; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, sur-tout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au-dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toute sorte de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive, et bois de cannelle ; des bosquets de palmistes élèvent ça et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et parois-

sent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au-delà des vastes mers, récolter les graines des végetaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres, rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus, appelés ici pigeons hollandois. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire : quelques uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air ; d'autres sau-

tent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements, et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répétent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là elle se précipite de différents étages de rocher, et forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'ecume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à-la-fois, et assourdissent, comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur, et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul, et moi. Comme Virginie dirigeoit toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeoit pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. " Il en viendra, disoit-elle, des ar-" bres qui donneront leurs fruits à quelque " voyageur, ou au moins à un oiseau." Un jour donc qu'elle avoit mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avoit une femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'étoit pas si haut que le genoux de Virginie à son départ ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avoit vingt pieds de hauteur, et son tronc étoit entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits

mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avoit vu planter par son amie; et en même temps il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout-à-coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avoit laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il vouloit l'abattre, parcequ'il lui rendoit trop sensible la longueur du temps qui s'étoit écoulé depuis le départ de Virginie : tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisoit son tronc, et lui adressoit des paroles pleines

d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'etoit donc au pied de ce papayer que j'étois sûr de rencontrer Paul quand il venoit dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme ; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

" Je suis bien chagrin. Mademoiselle de
" La Tour est partie depuis deux ans et deux
" mois ; et depuis huit mois et demi elle ne

" nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est
" riche ; je suis pauvre : elle m'a oublié.—
" J'ai envie de m'embarquer : j'irai en France,
" j'y servirai le roi, j'y ferai fortune ; et la
" grand'tante de mademoiselle de La Tour
" me donnera sa petite-nièce en mariage
" quand je serai devenu grand seigneur.

LE VIEILLARD.

" O mon ami ! ne m'avez-vous pas dit que
" vous n'aviez pas de naissance ?

PAUL.

" Ma mère me l'a dit ; car, pour moi, je
" ne sais ce que c'est que la naissance. Je
" ne me suis jamais aperçu que j'en eusse
" moins qu'un autre, ni que les autres en eus-
" sent plus que moi.

LE VIEILLARD.

" Le défaut de naissance vous ferme en
" France le chemin aux grands emplois. Il
" y a plus ; vous ne pouvez même être ad-
" mis dans aucun corps distingué.

PAUL.

" Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une
" des causes de la grandeur de la France
" étoit que le moindre sujet pouvoit y par-

" venir à tout, et vous m'avez cité beaucoup
" d'hommes célèbres qui, sortis de petits
" états, avoient fait honneur à leur pa-
" trie. Vouliez-vous donc tromper mon cou-
" rage ?

LE VIEILLARD.

" Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je
" vous ai dit la vérité sur les temps passés ;
" mais les choses sont bien changées à pré-
" sent : tout est devenu vénal en France ;
" tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un
" petit nombre de familles, ou le partage des
" corps. Le roi est un soleil que les grands
" et les corps environnent comme des nua-
" ges ; il est presque impossible qu'un de ses
" rayons tombe sur vous. Autrefois, dans
" une administration moins compliquée, on
" a vu ces phénomènes. Alors les talents et
" le mérite se sont développés de toutes parts,
" commes des terres nouvelles qui, venant à
" être défrichées, produisent avec tout leur
" suc. Mais les grands rois qui savent con-
" noître les hommes et les choisir sont rares.
" Le vulgaire des rois ne se laisse aller qu'
" aux impulsions des grands et des corps qui
" les environnent.

" Mais je trouverai peut-être un de ces
" grands qui me protégera ?

LE VIEILLARD.

" Pour être protégé des grands il faut
" servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous
" n'y réussirez jamais, car vous êtes sans
" naissance, et vous avez de la probité.

PAUL.

" Mais je ferai des actions si courageuses,
" je serai si fidèle à ma parole, si exact dans
" mes devoirs, si zélé et si constant dans mon
" amitié, que je mériterai d'être adopté par
" quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela
" se pratiquoit dans les histoires anciennes
" que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD.

" O mon ami ! chez les Grecs et chez les
" Romains, même dans leur décadence, les
" grands avoient du respect pour la vertu ;
" mais nous avons eu une foule d'hommes cé-
" lébres en tout genre, sortis des classes du
" peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait
" été adopté par une grande maison. La
" vertu, sans nos rois, seroit condamnée en
" France à être éternellement plébéienne.

" Comme je vous l'ai dit, ils la mettent quel-
" quefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent:
" mais aujourd'hui les distinctions qui lui
" étoient réservées ne s'accordent plus que
" pour de l'argent.

PAUL.

" Au défaut d'un grand, je chercherai à
" plaire à un corps. J'épouserai entièrement
" son esprit et ses opinions ; je m'en ferai
" aimer.

LE VIEILLARD.

" Vous ferez donc comme les autres hom-
" mes, vous renoncerez à votre conscience
" pour parvenir à la fortune?

PAUL.

" Oh non, je ne chercherai jamais que la
" vérité.

LE VIEILLARD.

" Au lieu de vous faire aimer, vous pour-
" riez bien vous faire haïr. D'ailleurs les
" corps s'intéressent fort peu à la découverte
" de la vérité. Toute opinion est indiffé-
" rente aux ambitieux, pourvu qu'ils gou-
" vernent.

PAUL.

" Que je suis infortuné! tout me repousse.

" Je suis condamné à passer ma vie dans un " travail obscur, loin de Virginie." Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

" Que Dieu soit votre unique patron, et le " genre humain votre corps. Soyez cons- " tamment attaché à l'un et l'autre. Les fa- " milles, les corps, les peuples, les rois, ont " leurs préjugés et leurs passions ; il faut " souvent les servir par des vices. Dieu et " le genre humain ne nous demandent que " des vertus.

" Mais pourquoi voulez-vous être distin- " gué du reste des hommes ? C'est un sen- " timent qui n'est pas naturel, puisque, si " chacun l'avoit, chacun seroit en état de " guerre avec son voisin. Contentez-vous de " remplir votre devoir dans l'état où la Pro- " vidence vous a mîs ; bénissez votre sort, " qui vous permet d'avoir une conscience à " vous, et qui ne vous oblige pas, comme les " grands, de mettre votre bonheur dans l'o- " pinion des petits ; et, comme les petits, de " ramper sous les grands pour avoir de quoi " vivre. Vous êtes dans un pays et dans une

" condition où, pour subsister, vous n'avez
" besoin ni de tromper, ni de flatter, ni de
" vous avilir, comme font la plupart de ceux
" qui cherchent la fortune en Europe; où
" votre état ne vous interdit aucune vertu ;
" où vous pouvez être impunément bon, vrai,
" sincère, instruit, patient, tempérante, chaste,
" indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vi-
" enne flétrir votre sagesse, qui n'est encore
" qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la
" liberté, de la santé, une bonne conscience,
" et des amis : les rois, dont vous ambition-
" nez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

" Ah ! il me manque Virginie ! Sans elle je
" n'ai rien ; avec elle j'aurois tout. Elle seule
" est ma naissance, ma gloire, et ma fortune.
" Mais, puisqu' enfin sa parente veut lui
" donner pour mari un homme d'un grand
" nom, avec l'étude et des livres on devient
" savant et célèbre : je m'en vais étudier.
" J'acquerrai de la science ; je servirai utile-
" ment ma patrie par mes lumières, sans nuire
" à personne, et sans en dépendre ; je devien-
" drai fameux, et ma glorie n'appartiendra
" qu'à moi.

LE VIEILLARD.

" Mon fils, les talents sont encore plus rares " que la naissance et que les richesses; et " sans doute ils sont de plus grands biens, " puisque rien ne peut les ôter, et que par-tout " ils nous concilient l'estime publique : mais " ils coûtent cher. On ne les acquiert que par " des privations en tout genre, par une sensi- " bilité exquise qui nous rend malheureux au- " dedans, et au-dehors par les persécutions de " nos contemporains. L'homme de robe n'en- " vie point en France la gloire du militaire, " ni le militaire celle de l'homme de mer; " mais tout le monde y traversera votre che- " min, parceque tout le monde s'y pique d'a- " voir de l'esprit. Vous servirez les hommes, " dites-vous? Mais celui qui fait produire à " un terrain une gerbe de blé de plus, leur " rend un plus grand service que celui qui " leur donne un livre.

PAUL.

" Oh! celle qui a planté ce papayer a fait " aux habitants de ces forêts un présent plus " utile et plus doux que si elle leur avoit " donné une bibliothèque." Et en même temps

il saisit cet arbre dans ses bras, et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

" Le meilleur des livres, qui ne prêche que " l'égalité, l'amitié, l'humanité, et la concorde, " l'Evangile, a servi pendant des siècles de " prétexte aux fureurs des Européens. Com- " bien de tyrannies publiques et particulières " s'exercent encore en son nom sur la terre! " Après cela, qui se flattera d'être utile aux " hommes par un livre? Rappelez-vous quel " a été le sort de la plupart des philosophes " qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui " l'a revêtue de vers si beaux, demandoit l'au- " mône pendant sa vie. Socrate, qui en don- " na aux Athéniens de si aimables leçons par " ses discours et par ses mœurs, fut empoi- " sonné juridiquement par eux. Son sublime " disciple Platon fut livré à l'esclavage par " l'ordre du prince même qui le protégeoit: " et avant eux Pythagore, qui étendoit l'hu- " manité jusqu'aux animaux, fut brûlé par les " Crotoniates. Que dis-je? la plupart même " de ces noms illustres sont venus à nous dé- " figurés par quelques traits de satire qui les

" caractérisent, l'ingratitude humaine se plai-
" sant à les reconnoître là; et, si dans la foule,
" la gloire de quelques uns est venue nette et
" pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont
" portés ont vécu loin de la société de leurs
" contemporains : semblables à ces statues
" qu'on tire entières de champs de la Grèce
" et de l'Italie, et qui, pour avoir été enseve-
" lies dans le sein de la terre, ont échappé à
" la fureur des barbares.

" Vous voyez donc que pour acquérir la
" gloire orageuse des lettres il faut bien de la
" vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie.
" D'ailleurs, croyez-vous que cette gloire in-
" téresse en France les gens riches ? Ils se
" soucient bien des gens de lettres, auxquels
" la science ne rapporte ni dignité dans la pa-
" trie, ni gouvernement, ni entrée à la cour.
" On persécute peu dans ce siècle indifférent
" à tout, hors à la fortune et aux voluptés ;
" mais les lumières et la vertu n'y mènent à
" rien de distingué, parceque tout est dans
" l'état le prix de l'argent. Autrefois elles
" trouvoient des récompenses assurées dans
" les différentes places de l'église, de la ma-

" gistrature, et de l'administration ; aujourd'
" hui ells ne servent qu'à faire des livres.
" Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde,
" est toujours digne de son origine céleste.
" C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé
" particulièrement de donner de l'éclat à la
" vertu obscure, de consoler les malheureux,
" d'éclairer les nations, et de dire la vérité
" même aux rois. C'est, sans contredit, la
" fonction la plus auguste dont le ciel puisse
" honorer un mortel sur la terre. Quel est
" l'homme qui ne se console de l'injustice ou
" du mépris de ceux qui disposent de la
" fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira,
" de siècle en siècle et de nations en nations,
" servir de barrière à l'erreur et aux tyrans ;
" et que, du sein de l'obscurité où il a vécu,
" il jaillira une gloire qui effacera celle de la
" plupart des rois, dont les monuments péris-
" sent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les
" élèvent et qui les vantent ?

PAUL.

" Ah ! je ne voudrois cette gloire que pour
" la répandre sur Virginie, et la rendre chère
" à l'univers. Mais, vous qui avez tant de

" connoissances, dites-moi si nous nous ma-
" rierons. Je voudrois être savant, au moins
" pour connoître l'avenir.

LE VIEILLARD.

" Qui voudroit vivre, mon fils, s'il con-
" noissoit l'avenir? Un seule malheur prévu
" nous donne tant de vaines inquiétudes! la
" vue d'un malheur certain empoisonneroit
" tous les jours qui le précéderoient. Il ne
" faut pas même trop approfondir ce qui nous
" environne; et le ciel, qui nous donna la ré-
" flection pour prévoir nos besoins, nous a
" donné les besoins pour mettre des bornes à
" notre réflexion.

PAUL.

" Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert
" en Europe des dignités et des honneurs.
" J'irai m'enrichir au Bengale pour aller épou-
" ser Virginie à Paris. Je vais m'embar-
" quer.

LE VIEILLARD.

" Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL.

" Vous m'avez vous-même donné le conseil
" de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

" Virginie étoit alors ici. Mais vous êtes " maintenant l'unique soutien de votre mère " et de la sienne.

PAUL.

" Virginie leur fera du bien par sa riche " parente.

LE VIEILLARD.

" Les riches n'en font guère qu'à ceux qui " leur font honneur dans le monde. Ils ont " des parents bien plus à plaindre que ma- " dame de la Tour, qui, faute d'être secourus " par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du " pain, et passent leur vie renfermés dans des " couvents.

PAUL.

" Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que " Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin " d'avoir une parente riche? Elle étoit si con- " tente sous ses cabanes, si jolie et si bien pa- " rée avec un mouchoir rouge ou des fleurs " autour de sa tête! Reviens, Virginie! " quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens " dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et " de nos cocotiers. Hélas! tu es peut-être

" maintenant malheureuse !" Et il se mettoit à pleurer. " Mon père, ne me cachez " rien : si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si " elle m'aime encore, au milieu de ces grands " seigneurs qui parlent au roi, et qui la vont " voir.

LE VIEILLARD.

" O mon ami ! je suis sûr qu'elle vous aime, " par plusieurs raisons, mais surtout parce-" qu'elle a de la vertu." A ces mots, il me " sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

" Mais croyez-vous les femmes d'Europe " fausses, comme on les représente dans les " comédies et dans les livres que vous m'a-" vez prêtés ?

LE VIEILLARD.

" Les femmes sont fausses dans les pays où " les hommes sont tyrans. Par-tout la vio-" lence produit la ruse.

PAUL.

" Comment peut-on être tyran des femmes ?

LE VIEILLARD.

" En les mariant sans les consulter, une

" jeune fille avec un vieillard, une femme sen-
" sible avec un homme indifférent.

PAUL.

" Pourquoi ne pas marier ensemble ceux
" qui se conviennent, les jeunes avec les
" jeunes, les amants avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

" C'est que la plupart des jeunes gens, en
" France, n'ont pas assez de fortune pour se
" marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en de-
" venant vieux. Jeunes, ils corrompent les
" femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peu-
" vent fixer l'affection de leurs épouses. Ils
" ont trompé étant jeunes ; on les trompe à leur
" étant vieux. C'est une des réactions de la
" justice universelle qui gouverne le monde.
" Un excès y balance toujours un autre ex-
" cès. Ainsi la plupart des Européens pas-
" sent leur vie dans ce double désordre, et ce
" désordre augmente dans une société à me-
" sure que les richesses s'y accumulent sur un
" moindre nombre de têtes. L'état est sem-
" blable à un jardin, où les petits arbres ne
" peuvent venir s'il y en a de trop grands qui
" les ombragent ; mais il y a cette différence
" que la beauté d'un jardin peut résulter d'un

" petit nombre de grands arbres, et que la
" prospérité d'un état dépend toujours de la
" multitude et de l'égalité des sujets, et non
" pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

" Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se
" marier ?

LE VIEILLARD.

" Afin de passer ses jours dans l'abondance
" sans rien faire.

PAUL.

" Et pourquoi ne pas travailler ? je travaille
" bien, moi.

LE VIEILLARD.

" C'est qu'en Europe le travail des mains
" déshonore. On l'appelle travail mécanique.
" Celui même de labourer la terre y est le
" plus méprisé de tous. Un artisan y est
" bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

" Quoi ! l'art de nourrir les hommes est
" méprié en Europe. Je ne vous comprends
" pas.

LE VIEILLARD.

" Oh ! il n'est pas possible à un homme

" élevé dans la nature de comprendre les dé-
" pravations de la société. On se fait une
" idée précise de l'ordre, mais non pas du dé-
" sordre. La beauté, la vertu, le bonheur,
" ont des proportions; la laideur, le vice et
" le malheur n'en ont point.

PAUL.

" Les gens riches sont donc bien heureux!
" Ils ne trouvent d'obstacles à rien; ils peu-
" vent combler de plaisirs les objets qu'ils
" aiment.

LE VIEILLARD.

" Ils sont la plupart usés sur tous les plai-
" sirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent
" aucunes peines. N'avez vous pas éprouvé
" que le plaisir du repos s'achète par la fa-
" tigue; celui de manger, par la faim; celui
" de boire, par la soif? Eh bien! celui d'ai-
" mer et d'être aimé ne s'acquiert que par une
" multitude de privations et de sacrifices. Les
" richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-
" là en prévenant leurs besoins. Joignez à
" l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît
" de leur opulence, et que la moindre privation
" blesse, lors même que les plus grandes jouis-

" sances ne le flattent plus. Le parfum de
" mille roses ne plaît qu'un instant; mais la
" douleur que cause une seule de leurs épines
" dure long-temps après sa piqûre. Un mal
" au milieu des plaisirs est pour les riches une
" épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres,
" au contraire, un plaisir au milieu des maux
" est une fleur au milieu des épines; ils en
" goûtent vivement la jouissance. Tout effet
" augmente par son contraste. La nature a
" tout balancé. Quel état, à tout prendre,
" croyez-vous préférable, de n'avoir presque
" rien à espérer et tout à craindre, ou presque
" rien à craindre et tout à espérer? Le premier
" état est celui des riches, et le second celui
" des pauvres. Mais ces extrêmes sont égale-
" ment difficiles à supporter aux hommes,
" dont le bonheur consiste dans la médiocrité
" et la vertu.

PAUL.

" Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

" Mon fils! vous qui soutenez vos parents
" par vos travaux, vous n'avez pas besoin
" qu'on vous la définisse. La vertu est un

" effort fait sur nous-mêmes pour le bien
" d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu
" seul.

PAUL.

" Oh! que Virginie est vertueuse! C'est
" par vertu qu'elle a voulu être riche, afin
" d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle
" est partie de cette île: la vertu l'y ramè-
" nera."

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissoient. Virginie n'avoit point écrit, parcequ'elle alloit arriver. Il falloit si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisoit l'énumération des vaisseaux qui avoient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'étoit embarquée n'en mettroit pas plus de deux: les constructeurs étoient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parloit des arrangements qu'il alloit faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il alloit bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménageroit chaque jour quand elle seroit sa femme. Sa

femme! . . . cette idée le ravissoit. Au moins, mon père, me disoit-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beauconp de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. Et il alloit, hors de lui, porter à sa famille la joie dont étoit enivré.

En peu de temps les grandes craintes succédent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'ame dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenoit me voir, accablé de tristesse. Il me disoit : " Virginie ne m'écrit " point. Si elle étoit partie d'Europe, elle " m'auroit mandé son départ. Ah! les " bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop " fondés! Sa tante l'a mariée à un grand sei- " gneur. L'amour des richesses l'a perdue, " comme tant d'autres. Dans ces livres qui " peignent si bien les femmes la vertu n'est " qu'un sujet de roman. Si Virginie avoit eu " de la vertu, elle n'auroit pas quitté sa pro-

" pre mère et moi. Pendant que je passe ma
" vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'af-
" flige, et elle se divertit. Ah! cette pensée
" me désespère. Tout travail me déplaît;
" toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la
" guerre fût déclarée dans l'Inde! j'irois y
" mourir.

" Mon fils, lui répondis-je, le courage qui
" nous jette dans la mort n'est que le courage
" d'un instant. Il est souvent excité par les
" vains applaudissements des hommes. Il en
" est un plus rare et plus nécessaire qui nous
" fait supporter, chaque jour, sans témoin et
" sans éloge, les traverses de la vie; c'est la
" patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion
" d'autrui ou sur l'impulsion de nos pas-
" sions, mais sur la volonté de Dieu. La
" patience est le courage de la vertu."

" Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point de
" vertu! Tout m'accable et me désespère.—
" La vertu, repris-je, toujours égale, con-
" stante, invariable, n'est pas le partage de
" l'homme. Au milieu de tant de passions
" qui nous agitent, notre raison se trouble

" et s'obscurcit: mais il est des phares où
" nous pouvons en rallumer le flambeau;
" ce sont les lettres.

" Les lettres, mon fils, sont un secours
" du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse
" qui gouverne l'univers, que l'homme, ins-
" piré par un art céleste, a appris à fixer
" sur la terre. Semblables aux rayons du so-
" leil, elles éclairent, elles réjouissent, elles
" échauffent; c'est un feu divin. Comme le
" feu, elles approprient toute la nature à
" notre usage. Par elles nous réunissons au-
" tour de nous les choses, les lieux, les
" hommes, et les temps. Ce sont elles qui
" nous rappellent aux règles de la vie hu-
" maine. Elles calment les passions; elles
" répriment les vices; elles excitent les ver-
" tus par les exemples augustes des gens
" de bien qu'elles célébrent, et dont elles
" nous présentent les images toujours hono-
" rées. Ce sont des filles du ciel qui descen-
" dent sur la terre pour charmer les maux
" du genre humain. Les grands écrivains
" qu'elles inspirent ont toujours paru dans
" les tempes les plus difficiles à supporter à

" toute société, les temps de barbarie et ceux
" de dépravation. Mon fils, les lettres
" ont consolé une infinité d'hommes plus
" malheureux que vous: Xénophon, exilé
" de sa patrie après y avoir ramené dix mille
" Grecs; Scipion l'Africain, lassé des calom-
" nies des Romains; Lucullus, de leurs bri-
" gues; Catinat, de l'ingratitude de sa cour.
" Les Grecs, si ingénieux, avoient réparti à
" chacune des Muses qui président aux let-
" tres une partie de notre entendement,
" pour le gouverner: nous devons donc leur
" donner nos passions à régir, afin qu'elles
" leur imposent un joug et un frein. Elles
" doivent remplir, par rapport aux puissances
" de notre ame, les mêmes fonctions que les
" Heures qui atteloient et conduisoient les
" chevaux du Soleil.

" Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont
" écrit avant nous sont des voyageurs qui
" nous ont précédés dans les sentiers de
" l'infortune, qui nous tendent la main, et
" nous invitent à nous joindre à leur com-
" pagnie lorsque tout nous abandonne. Un
" bon livre est un bon ami."

" Ah! s'écrioit Paul, je n'avois pas besoin " de savoir lire quand Virginie étoit ici. Elle " n'avoit pas plus étudié que moi; mais " quand elle me regardoit en m'appelant " son ami, il m'étoit impossible d'avoir du " chagrin."

" Sans doute, lui disois-je, il n'y a point " d'ami aussi agréable qu'une maîtresse qui " nous aime. Il y a de plus dans la femme " une gaieté légère qui dissipe la tristesse " de l'homme. Ses graces font évanouir les " noirs fantômes de la réflexion. Sur son vi- " sage sont les doux attraits et la confiance. " Quelle joie n'est rendue plus vive par sa " joie? quel front ne se déride à son sou- " rire? quelle colère résiste à ses larmes? " Virginie reviendra avec plus de philoso- " phie que vous n'en avez. Elle sera bien " surprise de ne pas trouver le jardin tout- " à-fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'em- " bellir, malgré les persécutions de sa pa- " rente, loin de sa mère et de vous."

L'idée du retour prochain de Virginie renouveloit le courage de Paul, et le ramenoit à ses occupations champêtres. Heu-

reux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisoit à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'étoit le 24 Décembre, 1744,) Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon étoit le signalement d'un vaisseau qu'on voyoit en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportoit pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'étoit embarqué pour aller le reconnoître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur quele vaisseau signalé étoit le Saint-Géran,[3] du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il étoit à quatre lieues au large, et qu'il ne mouilleroit au Port-Louis que le lendemain dans l'après-diner, si le vent étoit favorable. Il n'en faisoit point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportoit de France. Il y en avoit une pour madame de La Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein, et cou-

rut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendoit son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler ; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de La Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandoit à sa mère qu'elle avoit éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avoit voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettoit d'arriver à L'Ile-de-France que dans la saison des ouragans ; qu'elle avoit essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devoit à sa mère et aux habitudes du premier âge ; qu'elle en avoit été traitée de fille insensée, dont la tête étoit gâtée par les romans ; qu'elle n'étoit maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent desir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote ; mais qu'il s'étoit opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnoit au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria: " Virginie " est arrivée!" Maîtresse et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de La Tour dit à Paul: " Mon fils, allez prévenir notre voisin " de l'arrivée de Virginie." Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvoit être dix heures du soir. Je venois d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane une lumière dans les bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appeloit. Je me lève; et à peine j'étois habillé que Paul, hors de lui, et tout essoufflé, me saute au cou en me disant: " Allons, allons; Virginie est " arrivée. Allons au port; le vaisseau y " mouillera au point du jour."

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-longue, et que nous étions déja sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'étoit un noir qui s'avançoit à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venoit, et où il alloit en si grande hâte.

Il me répondit: " Je viens du quartier de " l'île appelé la Poudre-d'or: on m'envoie au " port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de " France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il " tire du canon pour demander du secours, " car la mer est bien mauvaise." Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul: " Allons vers le quartier " de la Poudre-d'or, au-devant de Virginie: " il n'y a que trois lieues d'ici." Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisoit une chaleur étouffante. La lune étoit levée; on voyoit autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel étoit d'une obscurité affreuse. On distinguoit, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassoient vers le milieu de l'île, et venoient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étoient des coups de canon répétés par les échos. Ces

coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvois douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avoit précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'or. Les flots s'y brisoient avec un bruit épouvantable; ils en couvroient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avoit tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étoient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avoit vu un vaisseau en pleine

mer porté sur l'île par les courants ; que la nuit l'avoit dérobé à sa vue ; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avoit entendu tirer du canon pour appeler du secours ; mais que la mer étoit si mauvaise qu'on n'avoit pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui ; que, bientôt après, il avoit cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignoit que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le coin de mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis ; que, si cela étoit, ce qu'il ne pouvoit toutefois affirmer, ce vaisseau étoit dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avoit traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte ; qu'il l'avoit sondé, que la tenure et le mouillage en étoient très bons, et que le vaisseau y étoit en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port : " J'y mettrois toute " ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirois " aussit ranquillement qu'à terre." Un troi-ième habitant dit qu'il étoit impossible que le vaisseau pût entrer dans ce canal, où à

peine les chaloupes pouvoient naviguer. Il assura qu'il l'avoit vu mouiller au-delà de l'île d'Ambre, en sorte que, si le vent venoit à s'élever au matin, il seroit le maître de pousser au large, ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestoient entre eux, suivant la coutume des Créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisoit trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs étoit couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevoit dans ce séjour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparoissoient de temps en temps au milieu des nuages qui circuloient autour.

Vers les sept heures du matin nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'étoit le gouverneur, M. de La Bourdonnais, qui arrivoit à cheval, suivi d'un détachement

de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à-la-fois. A peine leur décharge fut faite que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau étoit à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandoit la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des François dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies: comme si, dans les dangers, ils appeloient leur prince à leur secours, ou comme s'ils vouloient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le Saint-Géran aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de La Bourdonnais fit

allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles, et des tonneau vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs, chargés de provisions et d'agrès, qui venoient des habitations de la Poudre-d'or, du quartier de Flacque, et de la rivière du Rempart. Un de ces plus anciens habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit: "Mon-
" sieur, on a entendu, toute la nuit, des bruits
" sourds dans la montagne, dans les bois les
" feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse
" du vent; les oiseaux de marine se réfugient
" à terre: certainement tous ces signes an-
" noncent un ouragan.—Eh bien! mes amis,
" répondit le gouverneur, nous y sommes pré-
" parés, et sûrement le vaisseau l'est aussi."

En effet, tout présageoit l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguoit au zénith étoient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissoit des cris des paille-en-cus, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'ob-

scurité de l'atmosphère, venoient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : " Voilà l'ouragan !" et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvroit l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il étoit mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en-deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile-de-France, et qu'il avoit franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avoit passé avant lui. Il présentoit son avant aux flots qui venoient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageoit dans le canal, sa proue se soulevoit tout entière, de sorte qu'on en voyoit la carène en l'air ; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparoissoit

à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetoient à terre, il lui étoit également impossible de s'en aller par où il étoit venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il étoit séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venoit briser sur la côte s'avançoit en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetoit des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvroit une grande partie du lit du rivage, dont elle rouloit les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissoit à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'étoit qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassoient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayoit la surface, les portoit, par-dessous l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étoient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on êut dit d'une neige qui

sortoit de la mer. L'horizon offroit tous les signes d'une longue tempête; la mer y paroissoit confondue avec le ciel. Il s'en détachoit sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversoient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paroissoient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevoit aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairoit seule tous les objets de la terre, de la mer, et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu' on craignoit arriva. Les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'étoit plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul alloit s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras: " Mon fils, lui dis-je, voulez-vous " périr?—Que j'aille à son secours, s'écria-t-" il, ou que je meure!" Comme le désespoir lui ôtoit la raison, pour prevenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur

les récifs. Quelquefois il avoit l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissoit le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvroit d'énormes voûtes d'eau qui soulevoient tout l'avant de sa carène, et rejetoient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meutrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avoit-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevoit et retournoit avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvroit par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitoit en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables, et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galarie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisoit tant d'efforts pour la joindre. C'étoit Virginie. Elle avoit reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit

de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assureé, elle nous faisoit signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étoient jetés à la mer. Il n'en restoit plus qu'un sur le pont, qui étoit tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : " Sauvez-la, sauvez-la : ne la quittez pas !" Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçoit de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une

partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avoit portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avoit voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant: " O mon Dieu! vous m'avez sauvé la vie; " mais je l'aurois donnée de bon cœur pour " cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu " se déshabiller comme moi." Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connoissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporteroit point le corps de Virginie: mais, le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avoient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertu-

euse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avoit mis Paul, qui commençoit à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetoit beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes : et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle étoit à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étoient point sensiblement altérés. Ses yeux étoient fermés : mais la sérénité étoit encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondoient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains étoit sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyoit sur son cœur, étoit fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine

une petite boîte : mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'étoit le portrait de Paul, qu'elle lui avoit promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivroit ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappoit la poitrine, et perçoit l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupoient de ce triste office nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de La Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de La Tour m'aperçut, elle s'écria : " Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant ?" Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout-a-coup d'étouffemens et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisoit plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : " Où est mon fils ? je ne vois point mon

fils ?" et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle ; et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul étoit vivant, et que le gouverneur en faisoit prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tomboit de temps en temps dans de longs évanouissemens. Madame de La Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances ; et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'étoit égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvroit la connoissance, elle tournoit des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paroissoit insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortoit de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avoit repris l'usage de ses sens ; mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de La Tour, que j'avois d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'a-

vois pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent; et leurs larmes, qui avoient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de La Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avoit été apporté à la ville par son ordre, et que de là on alloit le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avoit de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avoient leurs vergues croisées, leurs pavilions en berne, et tiroient du canon par de longs intervalles. Des grenadiers ouvroient

la marche du convoi; ils portoient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisoient entendre que des sons lugubres, et on voyoit l'abattement peint dans les traits de ces guerriers qui avoient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portoient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivoit en chantant des hymnes : après eux venoit tout ce que l'île avoit de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchoit le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avoit ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avoit fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissoit maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée : les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine

que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets, et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandoient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre, les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de la sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des piéces d'étoffe aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays ; des Indiennes du Bengale et de la côte du Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps : tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations ! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres

habitants, qui vouloient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avoient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restoit qu'à mourir avec celle qui étoit leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, près d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimoit à se reposer assise à côté de celui qu'elle appeloit son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de La Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de La Tour et à son amie tous les secours qui dépendoient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée ; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler. " Je " desirois, lui dit-il, votre bonheur et celui de " votre famille ; Dieu m'en est témoin. Mon " ami, il faut aller en France ; je vous y ferai " avoir du service. Dans votre absence j'au- " rai soin de votre mère comme de la mienne," et en même temps il lui présenta la main :

mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne le pas voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étois capable. Au bout de trois semaines Paul fut en état de marcher ; mais son chagrin paroissoit augmenter à mesure que son corps reprenoit des forces. Il étoit insensible à tout, ses regards étoient éteints, et il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on pouvoit lui faire. Madame de La Tour, qui étoit mourante, lui disoit souvent : " Mon fils, tant que je vous verrai, " je croirai voir ma chère Virginie." A ce nom de Virginie il tressailloit, et s'éloignoit d'elle, malgré les invitations de sa mère, qui le rappeloit auprès de son amie. Il alloit seul se retirer dans le jardin, et s'asseyoit au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur la fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avoit pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il falloit lui laisser faire tout ce qui lui plairoit, sans le contrarier en rien ; qu'il n'y avoit que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinoit.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage quil en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdois pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendoit cette montagne, sa joie et ses forces sembloient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses ; et, quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée ; là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Etre suprême faisoit voir que son ame commençoit à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savois qu'il ignoroit non seulement où on avoit déposé le corps de Virginie, mais même s'il avoit été retiré de la mer, je lui demandai

pourquoi il avoit été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit: "Nous y avons été si souvent!"

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai, par mon exemple, à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied d'un arbre. Le lendemain je crus qu'il se détermineroit à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes sur le milieu du jour, au quartier de la Poudre-d'or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avoit péri le Saint-Géran. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria: "Virginie! ô ma chère Virginie!" et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine.

Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'étoit trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avoit été demander la grace de l'esclave de la Rivière-noire; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-mamelles, où elle s'assit, ne pouvant plus marcher, et la partie du bois ou elle s'étoit égarée. Tous les lieux qui lui rappeloient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée; la rivière de la Montagne-longue, ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avoit planté, les pelouses ou elle aimoit à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisoit à chanter, firent tour-à-tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avoient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétoient plus maintenant que ces mots douloureux: " Virginie! ô ma chère Virginie!"

Dans cette vie sauvage et vagabonde ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappeloient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île ou il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, ou il n'avoit jamais été. L'agriculture et le commerce répandoient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avoit des troupes de charpentiers qui écarrissoient des bois, et d'autres qui les scioient en planches ; des voitures alloient et venoient le long de ses chemins ; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissoient dans de vastes pâturages, et la campagne y étoit parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettoit en plusieurs lieux là culture de diverses espèces de végetaux de l'Europe. On y voyoit çà et là des moissons de blé dans la plaine, des

tapis de fraisiers dans les éclaircis des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y étoit même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevoit ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus du côté des plaines de Williams qu'un vaste promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'ou s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenois sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions, et du chemin que nous avions perdu. Mais l'ame d'un amant

retrouve par-tout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne put l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandois à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams, "Où irons-nous maintenant?" il se tournoit vers le nord, et me disoit, "Voilà nos montagnes, retournons-y."

Je vis bien que tous les moyens que je tentois pour le distraire étoient inutiles, et qu'il ne me restoit d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma foible raison. Je lui répondis donc: "Oui, voilà les mon-
"tagnes où demeuroit votre chère Virginie,
"et voilà le portrait que vous lui aviez donné,
"et qu'en mourant elle portoit sur son cœur,
"dont les derniers mouvements ont encore
"été pour vous." Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avoit donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette

vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses foibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : " Mon fils, écoutez-moi, qui " suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, " et qui, au milieu de vos espérances, ai sou- " vent tâché de fortifier votre raison contre " les accidents imprévus de la vie. Que dé- " plorez-vous avec tant d'amertume ? est-ce " votre malheur ? est-ce celui de Virginie ?

" Votre malheur ? Oui, sans doute, il est " grand. Vous avez perdu la plus aimable " des filles, qui auroit été la plus digne des " femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts " aux vôtres, et vous avoit préféré à la for- " tune, comme la seule récompense digne de " sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet " de qui vouz deviez attendre un bonheur si " pur n'eût pas été pour vous la source d'une " infinité de peines ? Elle étoit sans bien, et " déshéritée ; vous n'aviez désormais à par- " tager avec elle que votre seul travail. Re- " venue plus délicate par son éducation, et

" plus courageuse par son malheur même,
" vous l'auriez vue chaque jour succomber,
" en s'efforçant de partager vos fatigues.
" Quand elle vous auroit donné des enfants,
" ses peines et les vôtres auroient augmenté,
" par la difficulté de soutenir seule avec vous
" de vieux parents, et une famille naissante.

" Vous me direz : Le gouverneur nous
" auroit aidés. Que savez-vous si, dans une
" colonie qui change si souvent d'adminis-
" trateurs, vous aurez souvent des La Bour-
" donnais ? s'il ne viendra pas ici des chefs
" sans mœurs et sans morale ? si, pour obte-
" nir quelque misérable secours, votre épou-
" se n'eût pas été obligée de leur faire sa
" cour ? Ou elle eût été foible, et vous eus-
" siez été à plaindre ; ou elle eût été sage, et
" vous fussiez resté pauvre : heureux si, à
" cause de sa beauté et de sa vertu, vous
" n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes
" de qui vous espériez de la protection.

" Il me fut resté, me direz-vous, le bon-
" heur, indépendant de la fortune, de proté-
" ger l'objet aimé qui s'attache à nous à pro-
" portion de sa foiblesse même, de le conso-

" ler par mes propres inquiétudes, de le ré-
" jouir de ma tristesse, et d'accroître notre
" amour de nos peines mutuelles. Sans doute,
" la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs
" amers. Mais elle n'est plus, et il vous reste
" ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa
" mère et la vôtre, que votre douleur incon-
" solable conduira au tombeau. Mettez vo-
" tre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit
" mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance
" est le bonheur de la vertu; il n'y en a
" point de plus assuré et de plus grand sur
" la terre. Les projets de plaisirs, de repos,
" de délices, d'abondance, de gloire, ne sont
" point faits pour l'homme, foible, voyageur,
" et passager. Voyez comme un pas vers la
" fortune nous a précipités tous d'abyme en
" abyme. Vous vous y êtes opposé, il est
" vrai; mais qui n'eût pas cru que le voyage
" de Virginie devoit se terminer par son bon-
" heur et par le vôtre? Les invitations d'une
" parente riche et âgée, les conseils d'un sage
" gouverneur, les applaudissements d'une co-
" lonie, les exhortations et l'autorité d'un prê-
" tre, ont décidé du malheur de Virginie.

" Ainsi nous courons à notre perte, trompés
" par la prudence même de ceux qui nous
" gouvernent. Il eût mieux valu sans doute
" ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux
" espérances d'un monde trompeur. Mais
" enfin, de tant d'hommes que nous voyons si
" occupés dans ces plaines, de tant d'autres
" qui vont chercher la fortune aux Indes, ou
" qui, sans sortir de chez eux, jouissent en
" repos, en Europe, des travaux de ceux-ci,
" il n'y en a aucun qui ne soit destiné à per-
" dre un jour ce qu'il chérit le plus, gran-
" deurs, fortune, femme, enfants, amis. La
" plupart auront à joindre à leur perte le
" souvenir de leur propre imprudence. Pour
" vous, en rentrant en vous-même, vous n'a-
" vez rien à vous reprocher. Vous avez été
" fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la
" fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage,
" en ne vous écartant pas du sentiment de la na-
" ture. Vos vues seuls étoient légitimes, parce-
" qu'elles étoient pures, simples, désintéres-
" sées, et que vous aviez sur Virginie des
" droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvoit
" balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est

" ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre
" fausse sagesse, qui vous l'ont fait perdre ; mais
" Dieu même, qui a employé les passions d'au-
" trui pour vous ôter l'objet de votre amour ;
" Dieu de qui vous tenez tout, qui voit tout ce
" qui vous convient, et dont la sagesse ne vous
" laisse aucun lieu au repentir et au déses-
" poir, qui marchent à la suite des maux dont
" nous avons été la cause.

" Voilà ce que vous pouvez vous dire dans
" votre infortune : Je ne l'ai pas méritée.—
" Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin,
" son état présent, que vous déplorez ? Elle
" a subi le sort réservé à la naissance, à la
" beauté, et aux empires mêmes. La vie de
" l'homme, avec tous ses projets, s'élève
" comme une petite tour, dont la mort est le
" couronnement. En naissant, elle étoit con-
" damnée à mourir. Heureuse d'avoir dé-
" noué les liens de la vie avant sa mère, avant
" la vôtre, avant vous, c'est-à-dire de n'être
" pas morte plusieurs fois avant la der-
" nière !

" La mort, mon fils, est un bien pour tous
" les hommes ; elle est la nuit de ce jour in-

" quiet qu'on appelle la vie. C'est dans le
" sommeil de la mort que reposent pour ja-
" mais les maladies, les douleurs, les cha-
" grins, les craintes qui agitent sans cesse les
" malheureux vivants. Examinez les hom-
" mes qui paroissent les plus heureux : vous
" verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bon-
" heur bien chèrement ; la considération
" publique, par des maux domestiques : la
" fortune, par la perte de la santé ; le plaisir
" si rare d'être aimé, par des sacrifices con-
" tinuels : et souvent, à la fin d'une vie sa-
" crifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient
" autour d'eux que des amis faux et des pa-
" rens ingrats. Mais Virginie a été heureuse
" jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec
" nous par les biens de la nature ; loin de
" nous, par ceux de la vertu : et même, dans
" le moment terrible où nous l'avons vue pé-
" rir, elle étoit encore heureuse ; car, soit
" qu'elle jetât les yeux sur une colonie en-
" tière, à qui elle causoit une désolation uni-
" verselle, ou sur vous, qui couriez avec tant
" d'intrépidité à son secours, elle a vu com-
" bien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est

" fortifiée contre l'avenir par le souvenir de
" l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors le
" prix que le ciel réserve à la vertu, un cou-
" rage supérieur au danger. Elle a présenté
" à la mort un visage serein.

" Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les
" évènements de la vie à supporter, pour
" faire voir qu'elle seule peut en faire usage,
" et y trouver du bonheur et de la gloire.
" Quand il lui réserve une réputation illus-
" tre, il l'élève sur un grand théâtre, et la met
" aux prises avec la mort ; alors son courage
" sert d'exemple, et le souvenir de ses mal-
" heurs reçoit à jamais un tribut de larmes
" de la postérité. Voilà le monument im-
" mortel qui lui est réservé sur une terre où
" tout passe, et où la mémoire même de la
" plupart des rois est bientôt ensevelie dans
" un éternel oubli.

" Mais Virginie existe encore. Mon fils,
" voyez que tout change sur la terre, et que
" rien ne s'y perd. Aucun art humain ne
" pourrait anéantir la plus petite particule de
" matière ; et ce qui fut raisonnable, sensi-
" ble, aimant, vertueux, religieux, auroit péri,

" lorsque les éléments dont il étoit revêtu
" sont indestructibles? Ah! si Virginie a été
" heureuse avec nous, elle l'est maintenant
" bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils:
" toute la nature l'annonce; je n'ai pas be-
" soin de vous le prouver. Il n'y a que la
" méchanceté des hommes qui leur fasse nier
" une justice qu'ils craignent. Son sentiment
" est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages
" sont sous vos yeux. Croyez-vous donc
" qu'il laisse Virginie sans récompense?—
" Croyez-vous que cette même puissance,
" qui avoit revêtu cette ame si noble d'une
" forme si belle, où vous sentiez un art divin,
" n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui
" a arrangé le bonheur actuel des hommes
" par des lois que vous ne connoissez pas, ne
" puisse en préparer un autre à Virginie par
" des lois qui vous sont également inconnues?
" Quand nous étions dans le néant, si nous
" eussions été capables de penser, aurions-
" nous pu nous former une idée de notre
" existence? Et maintenant que nous sommes
" dans cette existence ténébreuse et fugitive,
" pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà

" de la mort, par où nous en devons sortir ?
" Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du pe-
" tit globe de notre terre pour servir de thé-
" âtre à son intelligence et à sa bonté ? et n'a-
" t-il pu propager la vie humaine que dans
" les champs de la mort ? Il n'y a pas dans
" l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit
" pleine d'êtres vivants qui ressortissent à
" nous ; et il n'existeroit rien pour nous parmi
" tant d'astres qui roulent sur nos têtes !
" Quoi ! il n'y auroit d'intelligence suprême
" et de bonté divine précisément que là où
" nous sommes ; et, dans ces globes rayon-
" nants et innombrables, dans ces champs in-
" finis de lumière qui les environnent, que ni
" les orages ni les nuits n'obscurcissent ja-
" mais, il n'y auroit qu'un espace vain et un
" néant éternel ! Si nous, qui ne nous som-
" mes rien donné, osions assigner des bornes
" à la puissance de laquelle nous avons tout
" reçu, nous pourrions croire que nous som-
" mes ici sur les limites de son empire, où la
" vie se débat avec la mort, et l'innocence
" avec la tyrannie.

" Sans doute il est quelque part un lieu où

" la vertu reçoit sa récompense. Virginie
" maintenant est heureuse. Ah! si du séjour
" des anges elle pouvoit se communiquer à
" vous, elle vous diroit, comme dans ses
" adieux: O Paul! la vie n'est qu'une épreu-
" ve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la
" nature, de l'amour, et de la vertu. J'ai
" traversé les mers pour obéir à mes parents;
" j'ai renoncé aux richesses pour conserver
" ma foi; et j'ai mieux aimé perdre la vie
" que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé
" ma carrière suffisamment remplie. J'ai
" échappé pour toujours à la pauvreté, à la
" calomnie, aux tempêtes, au spectacle des
" douleurs d'autrui. Aucun des maux qui
" effraient les hommes ne peut plus désor-
" mais m'atteindre; et vous me plaignez! Je
" suis pure et inaltérable comme une parti-
" cule de lumière; et vous me rappelez dans
" la nuit de la vie! O Paul! ô mon ami!
" souviens-toi de ces jours de bonheur, où
" dès le matin nous goûtions la volupté des
" cieux, se levant avec le soleil sur les pitons
" de ces rochers, et se répandant avec ses
" rayons au sein de nos forêts. Nous éprou-

" vions un ravissement dont nous ne pouvions
" comprendre la cause. Dans nos souhaits
" innocents nous desirions être tout vue, pour
" jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout
" odorat, pour sentir les parfums de nos
" plantes ; tout ouïe, pour entendre les con-
" certs de nos oiseaux ; tout cœur, pour re-
" connoître ces bienfaits. Maintenant à la
" source de la beauté d'où découle tout ce
" qui est agréable sur la terre, mon ame voit,
" goûte, entend, touche immédiatement ce
" qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de
" foibles organes. Ah ! quelle langue pour-
" roit décrire ces rivages d'un orient éternel
" que j'habite pour toujours. Tout ce qu'une
" puissance infinie et une bonté céleste ont
" pu créer pour consoler un être malheu-
" reux ; tout ce que l'amitié d'une infinité
" d'êtres, réjouis de la même félicité, peut
" mettre d'harmonie dans des transports
" communs, nous l'éprouvons sans mélange.
" Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée,
" afin d'accroître le bonheur de ta Virginie
" par des amours qui n'auront plus de terme,
" par un hymen dont les flambeaux ne pour-

" ront plus s'éteindre. Là j'apaiserai tes re-
" grets; là j'essuierai tes larmes. O mon
" ami! mon jeune époux! élève ton ame
" vers l'infini pour supporter des peines d'un
" moment."

Ma propre émotion mit fit à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria: " Elle n'est plus! elle n'est plus!" et une longue foiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit: " Puisque la mort est un bien, et que Virgi-
" nie est heureuse, je veux aussi mourrir
" pour me rejoindre à Virginie." Ainsi mes motifs de consolations ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étois comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avoit submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avoit jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de La Tour dans un état de langueur qui avoit encore augmenté. Marguerite étoit la plus abattue. Les carac-

tères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : "O mon bon voisin ! il ma, " semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de " blanc, au milieu de bocages et de jardins " délicieux. Elle m'a dit : Je jouis d'un " bonheur digne d'envie. Ensuite elle s'est " approchée de Paul d'un air riant, et l'a en- " levé avec elle. Comme je m'efforçois de " retenir mon fils, j'ai senti que je quittois " moi-même la terre, et que je le suivois avec " un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu " dire adieu à mon amie ; aussitôt je l'ai vue " qui nous suivoit avec Marie et Domingue. " Mais ce que je trouve encore de plus " étrange, c'est que madame de La Tour a " fait, cette même nuit, un songe accom- " pagné des mêmes circonstances."

Je lui répondis : " Mon amie, je crois que " rien n'arrive dans le monde sans la per- " mission de Dieu. Les songes annoncent " quelquefois la vérité."

Madame de La Tour me fit le récit d'un songe tout-à-fait semblable, qu'elle avoit eu

cette même nuit Je n'avois jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition ; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons, et Brutus, qui n'étoient pas des esprits foibles. L'ancien et le nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au

bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploieroit-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme; pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir par quelque voie secrète, au secours d'une ame vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?.

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin, huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus

tendres adieux à madame de La Tour, " dans " l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et " éternelle réunion. La mort est le plus " grand des biens, ajouta-t-elle ; on doit la " desirer. Si la vie est une punition, on doit " en souhaiter la fin ; si c'est une épreuve, " on doit la demander courte."

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étoient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas long-temps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il étoit mort de langueur à-peu-près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de La Tour, qui se soutenoit au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'ame incroyable. Elle avoit consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avoit eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parloit chaque jour comme d'amis chéris qui étoient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle prioit Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux

d'esprit où nous apprîmes qu'elle étoit tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle étoit agitée de vapeurs qui lui rendoient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochoit la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère, qui s'en étoit suivie. Tantôt elle s'applaudissoit d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disoit elle, avoient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : " Que n'envoie-" t-on, s'écrioit-elle, ces fainéants périr dans " nos colonies ?" Elle ajoutoit que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étoient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout-à-coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissoient de frayeurs

mortelles. Elle couroit porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeoient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune : comme si des biens qu'elle avoit refusés aux malheureux pouvoient plaire au père des hommes ! Souvent son imagination lui représentoit des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erroient en l'appelant à grands cris. Elle se jetoit aux pieds de ses directeurs, et elle imaginoit contre elle-même des tortures et des supplices ; car le ciel, le juste ciel, envoie aux ames cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour-à-tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence fut le sujet même auquel elle avoit sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passeroit après elle à des parents qu'elle haïssoit. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie ; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquelles elle étoit sujette, la firent enfermer

comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses même achevèrent sa perte ; et, comme elles avoient endurci le cœur de celle qui les possédoit, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les desiroient. Elle mourut donc, et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connoître qu'elle étoit dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avoit dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leur fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus ; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie ; mais, si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amants une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail, et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé La Passe du Saint-Géran, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le Saint-Géran ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle Le Cap Malheureux ; et voici devant nous, au bout de ce vallon, La Baie du Tombeau, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avoit honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnoient leurs ombrages, ces fontaines qui couloient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver

cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul.

En disant ces mots ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes ; et les miennes avoient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN.

NOTES.

(1) Page 9.

L'Ile de France, nommée *Cerné* par les Portugais, et *Maurice* par les Hollandais, appartient maintenant aux Anglais. Elle est à 40 lieues N. E. de l'île Bourbon, 180 E. de Madagascar. Les montagnes en sont bien boisées ; elle produit un très bel ébène, du sucre, de l'Indigo, &c. La population est d'apeu-près 40,000 habitans. En 1817, un effroyable ouragan y détruisit un nombre prodigieux de maisons, de plantations, de bois et de vaisseaux. Le Port Louis est par 55. 8. 15. de longitude, et 20. 9. 45 de latitude.

(2) Page 13.

Madagascar, grande île, sur la côte orientale d'Afrique, dont elle est séparée par le canal de Mozambique, d'environ 336 lieues de longueur, sur 120 de large, et 800 de circuit. Elle fut découverte par Laurent Alméïda, Portugais, en 1506. On y trouve une très grande quantité de bœufs, de vaches, et presque tous les animaux de l'Europe. Elle abonde en sucre, fruits, miel, gommes, lin, chanvre, cire, tabac, indigo, ambre-gris, &c. Les rivières y sont en grand nombre et poissonneuses. Les habitans des côtes sont grands, bien faits, spirituels, vindicatifs. Ceux de l'intérieur de l'île sont petits et fourbes. La plupart sont circoncis, et mêlent, avec une partie de la croyance des Turcs, les deux principes des Manichéens.

(3) Page 41.

[illegible] Note de l'Auteur.

(4) Page 46.

[illegible] en Morceaux choisis de Buffon.

(5) Page 106.

Il y a près d'un siècle qu'un vaisseau de la compagnie des Indes se perdit sur les attérages de l'Ile de France : du nombreux équipage qui le montait, neuf hommes seuls se sauvèrent et firent séparément au tribunal de la colonie le récit de leur naufrage. Le commandant de l'Ile de Bourbon a récemment découvert cette procédure dans la poussière d'un greffe, et s'est empressé de la faire parvenir en Europe, où l'autorité lui a aussitôt donné place dans son journal des Annales maritimes. On s'étonne sans doute qu'après tant d'années l'attention publique soit ainsi appelée sur un accident malheureusement trop commun. Mais ce bâtiment naufragé se nommait le *Saint-Géran*, et c'est sur le *Saint-Géran* que Bernardin de Saint-Pierre a placé la mort touchante et sublime de Virginie.

Le *Saint-Géran*, de 7 à 800 tonneaux, partit de Lorient le 24 Mars, 1744 ; la navigation fut longue, et ce ne fut que le 17 Aout que le bâtiment se trouva à six lieues de l'Ile de France. Les officiers se consultèrent; il fut décidé qu'on n'entrerait dans le port que le matin, et qu'on passerait la nuit en tenant la cape sous la grande voile. Il faisait un temps superbe lorsque tout

à coup, vers deux heures et demie du matin, le vaisseau s'étant trop approché de terre, la lame le jeta sur un brisant avec un tel fracas et un craquement si épouvantables que la perte du navire fut à l'instant jugée sans ressource. Sa position sur le flanc menaçait à chaque moment de le faire chavirer par le poids de la mâture. Le premier soin fut donc de couper les mats et de les jeter à la mer. Malheureusement cette précaution si prudente fut la cause d'un grand mal, car la mer s'emparant aussitôt de ces énormes débris, les repoussait avec force sur le vaisseau, où ils brisèrent la chaloupe et les bateaux que les matelots se préparaient à mettre à la mer, dans l'espoir d'échapper au sort qui les menaçait.

La situation désespérée de ces malheureux empira encore par l'inégalité du récif qui supportait l'embarcation ; la quille se rompit, et les deux extrémités du bâtiment se soulevèrent; situation à la fois singulière et horrible qui ne permettait ni de tirer du canon, ni d'appeler des secours. Aussitôt que le terrible choc se fut effectué, le capitaine fit sonner la cloche, et le pont se couvrit d'une foule effrayée. A l'ordre du capitaine, l'aumônier chanta *l'Ave Maria Stella* et le *Salve Regina*. Le prêtre donna ensuite la bénédiction générale à l'équipage prosterné, et chacun s'embrassa et se demanda pardon.

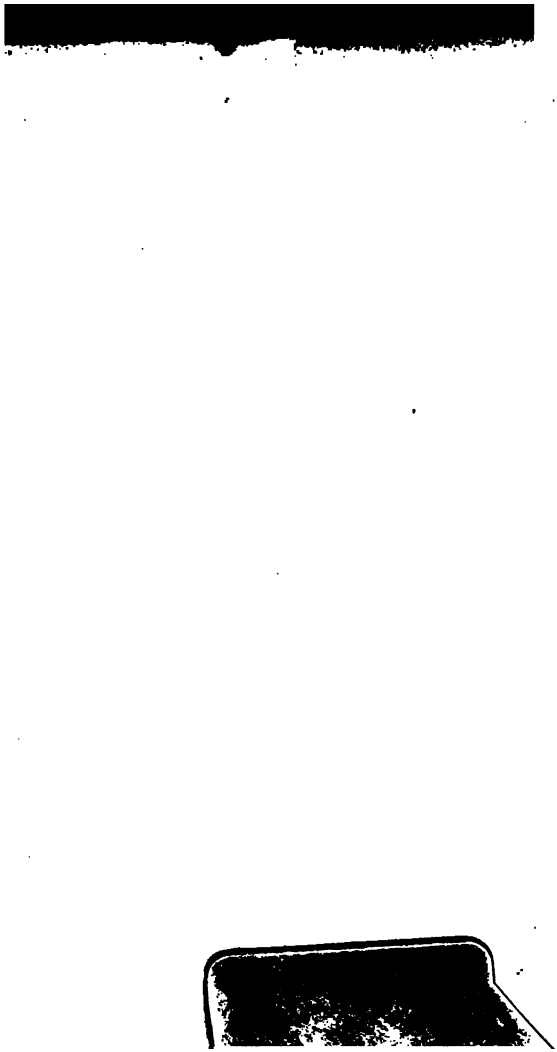
Le premier rayon du jour apprit à ces malheureux ce qu'il leur restait de moyens de salut. Ils avaient la vue de deux terres à l'égale distance d'une forte lieue. L'une était la côte même de l'Ile de France, et l'autre l'Ile d'Ambre, petite, déserte, et d'un abord facile. La confusion des gens de l'équipage, et le bouleversement du vaisseau fracassé, rendirent très imparfaites les embarcations qu'on essaya de fabriquer. Un radeau mis à la mer s'engloutit sur-le-champ avec soixante personnes qui s'y étaient précipitées. Le moment devenait pressant, et à six heures et demie, la faculté fut laissée à chacun de se sauver comme il pourrait. Les plus résolus se jetèrent dans les flots, en s'attachant à quelque débris ; les autres n'attendirent pas longtemps la mort sur le navire, qui disparut à tous les yeux sans qu'aucun témoin ait pu raconter la dernière catastrophe. Le boulanger fut le premier qui se jeta à la mer, mais un paquet

qu'il portait sur le dos, l'empêcha de nager et il se noya tout de suite. Un matelot, nommé Tassel, se jeta ensuite ; tout le monde était attentif à ce qu'il deviendrait pour imiter sa manœuvre. Il fut bientôt hors de danger, et l'équipage étant encouragé par son exemple, on vit bientôt plus de soixante hommes se jeter à la mer. M. Delamare, le capitaine du vaisseau, s'adressant à Edme Caret son patron de chaloupe, qui était assis, et examinait avec attention tout ce qui se passait, lui dit:—"Que vas-tu faire? Je m'en vais, répondit-il, chercher une planche ou quelque morceau de bois pour me sauver." M. Delamare lui dit de mettre deux estropes, ou cordes, au deux extrémités de la planche, ce qu'il fit. Le capitaine descendit l'escalier pour se tenir tout prêt lorsque Caret mettrait la planche à flot. Celui-ci lui dit: "Monsieur, déshabillez-vous ; vous vous sauveres plus aisément." Mais M. Delamare ne voulut jamais y consentir, disant qu'il ne conviendrait pas à la décence de son état d'arriver à terre tout nu, et qu'il avait des papiers dans sa poche qu'il ne devait pas quitter. Le patron Caret lui demanda ensuite, "Jetteral-je la planche?" Il lui dit de la jeter, ce qu'il fit, et il attrappa une des estropes de la planche, qu'il traînait après lui en nageant, son capitaine étant dessus. Une lame qui survint poussa la planche dans l'estomac de Caret, et le jeta à plus de quinze pieds ; il se releva, revint à la nage, ressaisit la planche, et continua de la haler après lui. Il passa les lames et les brisans heureusement, et se trouva avec son capitaine sur un fonds où ils avaient pied, et où l'eau ne leur venait que jusqu'à la ceinture. Ce fut en cet endroit qu'ils rencontrèrent Hector, noir libre, domestique de M. Delamare. Ce noir était sur un ras avec un officier et six ou sept autres personnes. Voyant son maître, il lui dit: "Venez avec nous ; vous seres mieux que sur la planche où vous êtes." M. Delamare fit ce que son noir lui dit, et Caret suivit son capitaine, mais s'aperçevant que le ras était chargé, il regagna sa planche. Il vit M. Delamare gagner beaucoup de l'avant sur la terre ; mais un moment après, il aperçut le ras qui revenait vers lui, entraîné par un très grand courant ; il se sentit lui-même ramené, malgré tous ses efforts, dans les lames par un semblable courant, et perdit même sa planche. La mer déployait horriblement dans cet endroit ; il

fut obligé plusieurs fois de plonger et de s'attacher aux rochers qui étaient dans le fond, pour n'être pas accablé par le poids énorme de la lame qui lui serait tombé sur le corps, et n'être point brisé par les débris du vaisseau que la mer roulait avec violence sur sa surface. Il y avait autour de lui, lors qu'il entra dans les lames, plus de vingt personnes, et il aperçut M. Delamare sur le ras; mais lorsqu'après avoir plongé la première fois pour éviter les pièces de bois qui l'auroient accablé, il revint sur la surface de l'eau, il ne vit plus personne autour de lui, et présume que c'est alors que M. Delamare périt avec ceux qui l' environnaient. Enfin, ce brave Caret, qui avait si courageusement exposé sa vie pour sauver celle de son capitaine, se vit hors de danger.

De tous ceux qui avaient tenté leur délivrance, douze seulement arrivèrent à l'Ile d'Ambre, par un bonheur presque miraculeux, et après environ cinq heures d'incroyables fatigues. Trois d'entr' eux, moururent presque en touchant à terre. Les neuf autres errèrent pendant deux jours sur cette plage, abandonnés de la nature entière. Enfin, trois d'entr'eux, s'étant remis à flot sur une pièce de bois, abordèrent à la côte de l'Ile de France. Aussitôt une chaloupe portant quelques soldats, avec du riz et de la viande de cerf, vint recueillir leurs six compagnons mourans. Ces neuf hommes se rendirent au chef-lieu de l'île, annoncèrent le naufrage ignoré du Saint-Géran, et dictèrent les dépositions que M. le Baron Millius vient de faire connaître à l'Europe après quatre-vingts ans.

Ces détails, que nous avons crus devoir intéresser les lecteurs de PAUL ET VIRGINIE, sont tirés d'une brochure, qui parut à Paris il y a quelques mois, intitulée "*Etude littéraire sur la partie historique du roman de* PAUL ET VIRGINIE, *par* P. E. LEMONTEY, *de l'Académie Française.*"

FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, St. Martin's-lane, Charing-cross.